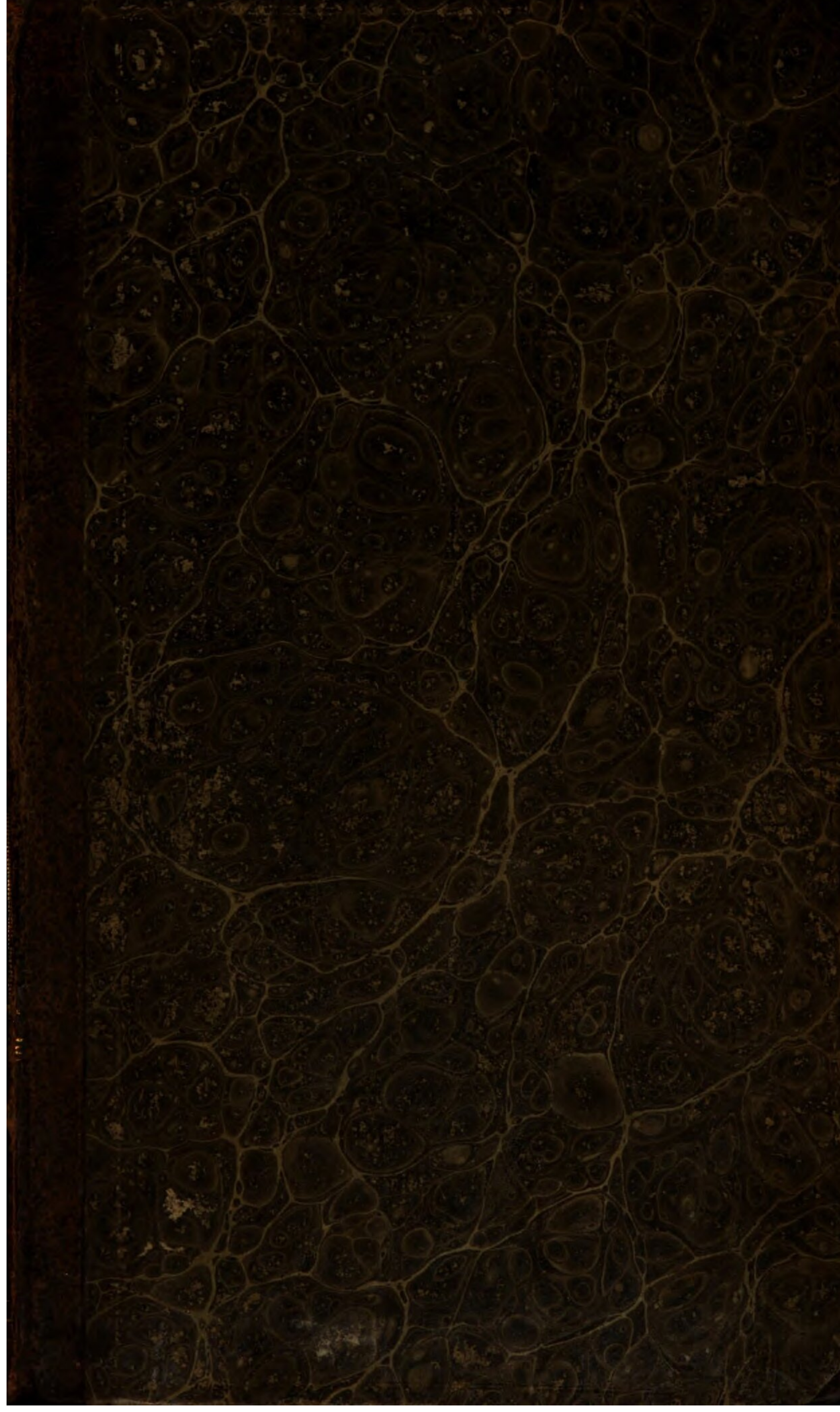




P.O. angl.

2665

Opie

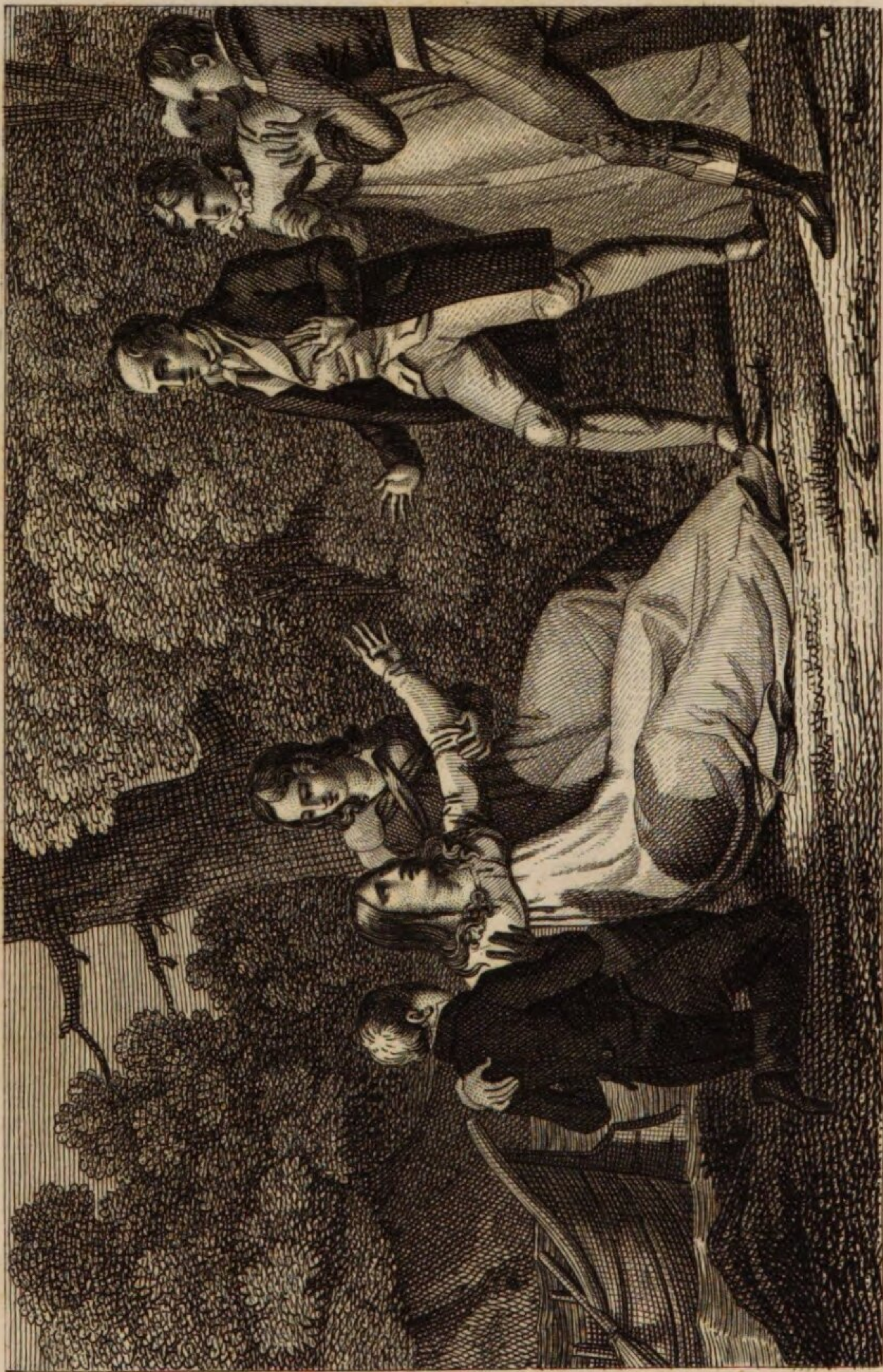
Donum

variae Regis

NOTES
CONTAINED IN

NOUVEAUX
CONTES MORAUX.

DE L'IMPRIMERIE DE D'HAUTEL,
RUE DE LA HARPE, n^o. 80.



Gravé par S. S. S.

C'est cette dame qui m'a sauvé la vie.

NOUVEAUX CONTES MORAUX,

PAR MISTRISS OPIE;

traduits de l'anglais

PAR

M. AUBERT DE VITRY.

Beaucoup de personnes s'imaginent que les autres prennent autant de plaisir qu'eux-mêmes à ce qui les intéresse et les amuse. Aussi l'auditoire les laisse-t-il souvent au milieu de leurs interminables histoires.

SHAKESPEAR.

TOME PREMIER.

AVEC UNE FIGURE.

A PARIS,

CHEZ ARTHUS BERTRAND, LIBRAIRE,
rue Hautefeuille, n°. 23.

1818.

NOUVEAU

COLETTI



ALBERTUS

LIBRARIUS
VIA...
...

ALBERTUS

LIBRARIUS

1818

NOUVEAUX CONTES MORaux.

LADY ARLINGTON,

OU

TOUT CE QUI RELUIT N'EST PAS OR.

A qui appartient cette maison, dit mistriss Derville à un paysan qui passait ?

Cette dame quittait Londres pour retourner chez elle, dans un comté éloigné de la capitale. Elle était accompagnée de sa fille Jenny, jeune personne de dix-huit ans, d'Anna, petite fille de huit ans, et de son fils Lionel Derville, jeune homme qui venait d'atteindre sa vingtième année.

Cette maison appartient à mistriss

Arlington, répondit le paysan, et toutes les terres, aussi loin que votre vue peut s'étendre, ainsi que tous ces bois, presque jusqu'aux bords de la mer.

« Quel beau lieu ! s'écria Jenny, et plus on approche, plus il paraît beau, observa sa mère.

« Regardez, maman, regardez, cria la petite Anna. Quel beau jardin sous ces croisées ! Je sens d'ici l'odeur des fleurs.

« Combien j'aimerais à vivre ici, dit Lionel !

« Que mistriss Arlington doit être digne d'envie, reprit mistriss Derville en soupirant ? »

Oui, digne d'envie, répétèrent les enfans, à mesure que la route tournait autour de ce paradis terrestre, et que chaque nouvel aspect découvrait de nouvelles beautés. Cette campagne était en effet très-agréable ; la maison était vaste et magnifique. Elle s'élevait sur une terrasse, à mi-chemin d'une colline, ornée de grands et beaux arbres, et derrière

laquelle, d'une colline opposée, on apercevait l'Océan à peu de distance, perspective aussi étendue qu'intéressante, qui embellissait le derrière de l'habitation. De la façade, au contraire, la vue se reposait sur une scène douce et paisible. Au pied de la terrasse, un ruisseau limpide et frais serpentait à travers une plaine verdoyante, que bordaient de riches plants d'arbustes épais. Des deux côtés de l'habitation, un riant parterre attirait les regards par son éclat, et embaumait l'air du parfum de ses fleurs, tandis que les serres chaudes et les autres constructions dont le terrain était orné, attestaient à la fois, par la beauté de leur architecture, le goût et l'opulence de la maîtresse de la maison.

Quel bonheur ce doit être de vivre ici! Telle était l'exclamation qui s'échappait à tous momens des lèvres des voyageurs.

Quel bonheur en effet! oui, je porte réellement envie à misiriss Arlington,

dit mistriss Derville toute pensive , en jetant un dernier regard sur ce domaine, et elle retomba dans le silence.

La demeure de mistriss Arlington, pour l'étendue et la grandeur , formait en effet un contraste parfait avec celle de mistriss Derville. Mais pour la beauté de la situation , et les avantages réels, le presbytère que gouvernait mistriss Derville pouvait soutenir la comparaison avec quelque habitation que ce fût, et elle en avait ainsi jugé elle-même jusqu'alors. Quelle cause avait pu changer ainsi ses idées à cet égard ? un legs , un voyage à Londres , et un séjour de six semaines dans cette capitale.

A l'âge de seize ans, mistriss Derville était une beauté admirée dans les cercles de la province où elle vivait ; et les charmes de sa personne , les agrémens de son esprit, joints à une naissance honorable et à une grande fortune , rendaient une union avec elle aussi désirable sous les rapports de prudence et d'ambition , que sous *celui du bon goût.*

Dans le nombre de ses amans, deux formaient entr'eux un parfait contraste, relativement à leur état dans le monde : car la fortune de l'un était autant au-dessus de celle de mistriss Derville que celle de l'autre était au-dessous. Le premier égalait mistriss Arlington en magnificence. On pouvait appliquer au second ces vers d'une vieille ballade : « La sagesse et la vertu étaient tout son lot. » Et Anna Pointz eût pu ajouter : « C'était tout pour moi ; » car, n'écoulant que son cœur, elle se donna avec sa fortune à M. Derville, au moment où il venait d'entrer dans les ordres ; et, quand l'âge lui permit de remplir les fonctions du sacerdoce, son épouse le présenta pour une cure qui faisait partie de sa fortune.

Chaque jour prouvait à mistriss Derville la sagesse de son choix ; car chaque nouvelle circonstance lui faisait découvrir dans son mari une nouvelle vertu.

Elle avait trouvé en lui un tendre

époux : elle y trouva encore un père affectionné, et un homme vertueux, enseignant aux autres par son exemple les saints préceptes qui servaient de règles à sa conduite. Trois enfans, dignes de leur tendresse, avaient de plus en plus serré les nœuds de leur attachement mutuel, lorsqu'une noble parente, à qui, pendant sa vie, l'orgueil n'avait pas permis de s'informer de mistriss Derville, lui laissa, en mourant, un legs considérable en argent, avec une part à son choix dans la garde-robe et le mobilier.

Il fallait donc que mistriss Derville se rendît à Londres, et ce fut avec douleur que son époux lui annonça l'impossibilité où il était de l'accompagner, parce qu'il ne pouvait trouver personne qui pût remplir ses fonctions dans sa paroisse pendant une absence probable de quelques semaines.

Il avait, pour écarter l'idée de quitter sa demeure, une autre raison que sa tendresse cachait sagement à sa fem-

me, dans la double intention de lui épargner une anxiété aussi certaine qu'inutile, et d'assurer son salut et celui de ses enfans. Une fièvre toute contagieuse venait de se manifester dans le village, et Derville savait que si son épouse en était informée, elle voudrait rester pour partager ses devoirs et ses dangers, ou que, si elle allait à Londres, elle y serait dans des alarmes continuelles pour lui et pour les enfans qu'elle aurait laissés avec lui. La nécessité d'un voyage à Londres parut donc à M. Derville une circonstance doublement heureuse, d'abord à cause de cette maladie alarmante, ensuite, parce qu'en engageant sa femme à emmener ses enfans, il éloignait tout ce qui lui était cher du danger de la contagion.

Il prit, en conséquence, toutes les précautions possibles pour en dérober la connaissance à son épouse; et, comme le mal ne s'était encore manifesté qu'à l'extrémité de la paroisse, il réussit dans son projet, et il imagina

de la détourner, ainsi que ses enfans, de leurs visites accoutumées à la cabane du pauvre, sous le prétexte que tout leur temps devait être consacré aux préparatifs du voyage, qu'il fallait, disait-il, pour toutes sortes de raisons, ne pas différer.

Ce ne fut pas cependant sans éprouver les angoisses d'un cœur tendre, angoisses qu'il eut beaucoup de peine à cacher, que Derville vit leurs préparatifs pour une séparation qui, dans son opinion, pouvait être éternelle en ce monde; et quand, après ces pénibles efforts, après que des larmes mutuelles eurent accompagné ces adieux, les premiers depuis leur union, Derville vit s'éloigner la voiture qui emportait loin de lui les objets de sa tendresse, il éprouva des trances que la conscience d'avoir fait son devoir pouvait seule lui faire supporter; car il savait que les secours dont ses fonctions lui faisaient un devoir envers les malades l'exposaient aux atteintes de la contagion, et qu'il

pouvait y succomber. « Alors, disait-il, joignant les mains avec douleur, ces chers objets de ma tendresse je ne les reverrai jamais. »

Mais il n'est point d'épreuve qu'une ferme confiance dans le seul appui qu'on ne puisse nous ôter, ne nous rende capables de supporter, et dont nous ne puissions même sortir vainqueurs avec son aide. « Ma femme, mes enfans, s'écriait-il, trouveront leur salut dans ce voyage: c'est dans cette certitude qu'est ma consolation. » Il ne pouvait cependant penser à chaque instant à ce voyage qu'il avait si ardemment désiré, sans songer en même-temps qu'il pouvait exposer sa famille à des dangers d'une autre nature, mais non moins graves que ceux dont ses efforts avaient su la garantir.

Les voyageurs arrivèrent sains et saufs dans la capitale le troisième jour après leur départ, à midi. Ils n'avaient jamais quitté leur paisible séjour que pour aller aux bains dans le voisinage. Le tu-

multe , le bruit perpétuel des rues de Londres , où ils étaient entrés par l'extrémité de la cité , produisirent sur eux l'effet qu'éprouvent d'ordinaire tous ceux qui abordent cette grande ville pour la première fois : pendant que mistriss Derville , son fils et la plus âgée de ses filles , considéraient chaque objet avec une admiration silencieuse , la petite fille de huit ans exprimait sa joie enfantine par des exclamations continuelles. Un logement leur avait été préparé par le procureur que lady Anna Pointz , cette parente qui avait fait à mistriss Derville un legs si considérable , avait chargé de l'exécution de son testament. Ce logement était situé dans le voisinage de Cavendish Square , près de la maison qu'il occupait en Edouard-Street , quoique son état l'appelât dans la cité.

Les deux premiers jours après leur arrivée n'eurent rien de remarquable ; mistriss Derville n'était pas tout-à-fait remise de la fatigue de son voyage , et

ce qu'elle était le plus empressée de faire, c'était de rendre à son époux bien-aimé un compte fidèle de ce qu'elle et ses enfans avaient éprouvé pendant leur route, et à la vue de Londres. Elle sentait bien qu'elle n'était pas venue dans la capitale, uniquement pour penser et écrire à son mari; cependant, ne se voyant entourée que d'étrangers, et seule au milieu de la foule, le sentiment de cette espèce d'abandon, et sa tendresse la portaient à tourner ses regards vers la demeure qu'elle avait quittée, et à chercher une consolation dans le perpétuel souvenir, et dans l'image de cette demeure, et du maître qui l'habitait.

Heureusement pour elle, le soupçon du danger auquel son époux était exposé, ne lui vint jamais à l'esprit. Elle ne voulait visiter la maison de sa défunte parente et les trésors qui l'y attendaient, que lorsqu'elle pourrait être accompagnée de lady Lucy Donellan, qui, comme elle, était cousine issue de germaine, de la défunte, et avait droit à

la moitié de sa garde-robe et de son mobilier. Cette dame était alors retenue chez elle par un rhume. Dans l'intervalle, mistriss Derville attendait pour elle et pour ses enfans un habit de deuil convenable, pour se présenter chez sa cousine. Mais lady Lucy Donellan était si empressée de voir les objets qui devaient lui appartenir, et de conférer avec sa co-légataire, dans l'intention d'examiner si elle ne pourrait pas tirer avantage de sa simplicité, que dès le troisième jour après leur arrivée, lady Lucy, au risque de sa santé, se présenta de bonne heure à la porte de mistriss Derville.

Lady Lucy n'avait encore arrêté aucun plan de conduite : elle ne savait pas encore si elle devait imprimer le respect à cette campagnarde, et si, en la repoussant par la dignité du rang, elle la rendrait souple pour ses désirs, ou si, par l'exagération d'une condescendance gracieuse elle la charmerait au point de lui inspirer le désir de tout faire pour

obliger sa noble associée. Elle conclut que ni mistriss Derville, ni son grand fils, ni sa fille n'étaient présentables chez elle : elle pensa aussitôt que le meilleur parti était de les inviter à dîner, mais de n'inviter avec eux que des personnes qui dépendaient d'elle, et à qui elle ne rougirait pas de montrer à sa table une espèce de paysanne niaise, gauche, et ridiculement ajustée, avec sa famille plus gauche encore et plus disgraciée.

Ce point n'était pas encore décidé dans son esprit, lorsqu'elle descendit de voiture. Mistriss Derville, qui était dans la chambre du fond, n'entendit pas la voiture s'arrêter, et l'entrée sur la rue étant ouverte, elle ne discerna point le bruit que fait un laquais en heurtant à une porte. Elle pouvait d'autant moins en être frappée dans le moment, qu'elle chantait avec Lionel et Jenny un canon italien, que leur avait appris une dame qu'ils avaient rencontrée pour la première fois à un bain, et dont ils avaient depuis reçu de fréquentes visites. Cette

dame, leur trouvant à tous trois de très-belles voix, et du goût, avaient pris la peine de leur faire part de son habileté dans l'art du chant, et leur avait procuré le talent rare de chanter correctement en parties.

Ainsi, quand lady Lucy eut mis le pied sur le premier degré de l'escalier, elle fut arrêtée par la surprise qu'elle éprouvait; car elle avait trop entendu de bonne musique, pour ne pas reconnaître que celle qu'elle entendait dans le moment était agréable, et que l'exécution en était régulière. Elle commençait donc à croire qu'elle s'était trompée de porte; mais le domestique que mistriss Derville avait loué pour le temps qu'elle devait passer à Londres, assura lady Lucy que c'étaient ses maîtresses et son jeune maître qui chantaient, et elle entra dans l'appartement avec un sentiment de considération qu'elle ne s'était jamais attendue à éprouver pour une famille campagnarde.

Mistriss Derville avait trop de simpli-

cité dans les mœurs, et sans doute, de dignité dans l'ame pour être embarrassée par la visite d'une dame d'un rang élevé. Un simple titre ne lui avait jamais inspiré assez de respect pour que la visite inattendue d'une personne titrée, la flattât au point de la troubler et de lui donner un air gauche ; la surprise de Lady Lucy, augmenta donc lorsqu'elle vit mistriss Derville et sa fille venir à sa rencontre avec le teint animé, mais avec autant d'aisance, que si elles eussent reçu leur égale. Ce ne fut pas encore la fin de son étonnement ; car, si leurs voix avaient charmé son oreille, ses yeux ne le furent pas moins de leurs agrémens personnels, et même avant la fin des premiers complimens, avant que lady Lucy fût tout-à-fait établie sur sa chaise, elle s'était convaincue que ses nouveaux amis étaient non-seulement très-présentables, mais encore de bonnes acquisitions pour ses cercles ; et, comme on était alors en juillet, époque à laquelle tout ce qui est nou-

veau est d'un grand prix , comme les premières curiosités de la saison commençaient à perdre de leur attrait , et de leurs droits à l'admiration , lady Lucy décida que mistriss Derville, dame de province , remarquable par sa beauté , proche parente et légataire de lady Anna Pointz , avec son aimable fille , et son fils , jeune homme d'une belle tournure , tous chantant comme des anges , seraient l'ornement de sa maison la semaine suivante , et qu'à la fin de cette semaine , elle aurait une réunion en leur honneur et les introduirait dans le beau monde.

Les intérêts de son cercle bannirent donc , pour quelques momens , le souvenir des intérêts de son avarice. Mais cette dernière passion ayant bientôt repris ses droits , elle se détermina enfin à se servir , pour atteindre son but à cet égard , non de l'ascendant de sa supériorité , mais de moyens insinuans. Elle s'était bientôt aperçue que la dame provinciale n'était pas une femme disposée à s'en laisser imposer par de grands airs.

En conséquence , elle eut recours pour plaire à toutes les ruses de la flatterie , et elle réussit. L'allegro succéda à l'allegro , le duo au duo ; et un talent dont le mérite principal avait été jusqu'alors de charmer l'oreille d'un époux et d'un père , devint , grace aux louanges de lady Lucy , un trésor de trop grand prix, pour qu'ils se le réservassent à eux seuls, et, dans son opinion, un passeport pour eux , dans les cercles où ils ne s'étaient point attendus à être admis. Elle se garda bien d'oublier la beauté des personnes qui composaient ce nouveau groupe. Lady Lucy ne pouvait pas ouvertement s'extasier sur les charmes des principaux personnages de la famille, mistriss Derville avait atteint sa trente-septième année. Mais à l'entendre , elle paraissait la sœur aînée de sa fille , et Jenny Derville était le vrai portrait d'une mère qui n'avait rien perdu de sa beauté. En récompense , sa cousine pouvait exprimer hautement combien elle était ravie de celle de la petite fille, image parfaitement

ressemblante de sa mère et de sa sœur :
« Et, en vérité, mistriss Derville, votre fils, vous ressemble aussi. Seulement ses yeux sont bruns, ses couleurs sont d'un rouge plus vif, et il a le regard et la tournure mâles ». Ce langage s'adressait à des personnes simples, qui n'ignoraient pas qu'elles étaient belles, mais qui n'avaient point été habituées à s'entendre louer sur leur beauté. Cependant le langage de la flatterie est toujours agréable, et comme ces personnes étaient elles-mêmes sincères, elles ne doutèrent point de la sincérité de lady Lucy, et crurent ses éloges désintéressés. Ils étaient certainement sincères, et lady Lucy, connaissant tout l'effet que produisent d'ordinaire sur le beau monde de Londres, des figures nouvelles et jolies, son imagination anticipait tellement sur le plaisir de l'éclat que la vue de ces beautés nouvelles donnerait au cercle choisi qu'elle devait réunir à son premier *petit souper*, qu'elle s'exalta tout-à-fait, et se montra si en-

gageante, que quand elle les quitta, les Derville se réjouirent de l'espoir de la revoir le lendemain. Elle revint effectivement; elle indiqua à mistriss Derville, une marchande en vogue pour lui fournir son deuil, et au jeune Derville un tailleur à la mode; ensuite on se rendit ensemble à la maison de la défunte, avec l'exécuteur testamentaire, pour y prendre inspection de la garde-robe et du mobilier. Est il besoin d'ajouter que lady Lucy obtint tout ce qu'elle voulait? en retour, elle conduisit les Derville dans sa loge à l'Opéra, et leur procura une loge particulière aux deux théâtres, deux autres soirs de la semaine. Bref, elle leur parut la plus aimable des femmes, et, tandis que Derville, au risque de sa vie, passait son temps à genoux et en prières auprès du lit des mourans, qu'il distribuait à ses dépens aux indigens, et aux malades le vin et les médicamens dont ils avaient besoin, les lettres de son aimable femme ne parlaient que d'opéras, de concerts et de plaisirs, des éloges des

lords et des invitations des ladys, que de ses triomphes en musique avec ses enfans devant de nobles juges, et des amateurs leurs émules. Il ne pouvait s'empêcher quelquefois de se dire. « Dans mon aveugle sagesse, n'ai-je pas exposé les objets de ma tendresse à des périls plus grands que ceux que je leur ai fait éviter ici, à cette contagion morale qui conduit à la pire des morts ». Mais il aimait alors à se rappeler que les bons principes, les pieuses habitudes ne se perdent pas en un moment, et il se souvenait aussi qu'ils n'avaient qu'un mois à passer à Londres.

La fin de ce mois arriva pourtant, et mistriss Derville, autant pour sa propre satisfaction que pour celle de Jenny et de Lionel, était sur le point de demander à son mari la permission de passer une semaine de plus dans la capitale, quand elle reçut de Derville une lettre par laquelle il l'engageait à y prolonger leur séjour encore pendant cinq semaines, prière à laquelle on s'empressa de défé-

rer, quoique mistriss Derville éprouvât une espèce de mortification, à penser que son époux, sans en être prié par elle, manifestait le désir de prolonger la durée de leur séparation. Elle ne se doutait pas que ce désir n'était qu'une nouvelle preuve de son attachement. Car il craignait que l'épidémie à laquelle il n'avait échappé que par la protection spéciale de la Providence, ne fût pas assez complètement dissipée, pour que leur retour fût pour eux sans danger. Cependant la mortification ne dura qu'un moment, et la permission accordée fut une source de vive satisfaction. Car la semaine devait se passer dans des parties de plaisir continuelles, et dont on goûta l'agrément réel aussi vivement qu'on en avait nourri l'espérance. Une seule personne de la famille regretta le séjour de la province et ne trouva pas que Londres fût le plus charmant lieu du monde; cette personne était la petite Anna, qui était obligée d'aller au lit, quand les autres se rendaient aux cercles.

et qui regardait Cavendish - Square comme une triste promenade , en comparaison de celles de son cher village ; et si ce n'eût été le plaisir qu'elle goûtait à voir les belles boutiques , les voitures , et la foule , la pauvre enfant eût été malheureuse pendant ce séjour à la capitale , qui procurait tant d'agrément au reste de la famille.

Les deux derniers jours du temps accordé arrivèrent à la fin , et trouvèrent mistriss Derville aussi peu disposée que jamais à quitter Londres. L'ambition et la tendresse maternelle ajoutant au plaisir personnel qu'elle éprouvait à se voir suivie et admirée dans le beau monde , nouveau pour elle , la déterminèrent à demander qu'il lui fût permis de rester à Londres une semaine de plus.

La vérité était qu'un homme d'un rang élevé , dont l'extérieur et les manières étaient on ne peut plus prévenantes , avait montré à Jenny les attentions les plus marquées. L'admiration qu'elle lui inspirait était si manifeste , que trouvant sa

filles fortement prévenue en faveur de ce soupirant, elle ne doutait guère qu'il ne songeât à lui offrir sa main ; elle ne doutait pas davantage que la beauté et la voix de Jenny ne dussent, suivant l'expression reçue, lui tenir lieu de fortune, puisque les mêmes avantages avaient déjà fait celle de deux jeunes personnes qui n'étaient ni si bien nées, ni si bien apparentées que sa fille. Il est certain que Jenny se berçait de la même espérance, et l'image d'un jeune recteur du voisinage de Lovelands, autorisé par son père à faire ses efforts pour gagner ses affections, s'effaçait par degrés. L'amour, qui avait commencé à faire quelques progrès dans son cœur avant le voyage de Londres, recevait tous les jours quelque atteinte du pouvoir de l'ambition. Un séjour prolongé à Londres avait donc pour elle beaucoup d'attraits. Son desir était partagé par son frère, orgueilleux à la fois, et charmé de la considération que lui témoignait sir Mor-

daunt Williams, jeune baronet, que la famille ne connaissait pas, mais qui n'en était pas moins bien connu et très-remarquable par ses débauches. Pressée par leurs vœux et par ses propres desirs, mistriss Derville, non sans éprouver quelques remords que lui inspirait sa tendresse pour son mari, non sans avoir un peu combattu contre elle-même, promit à ses enfans d'écrire à leur père, et de l'engager à leur permettre de rester encore à Londres jusqu'au commencement de la seconde semaine d'août. La lettre était écrite, mais non pas envoyée, lorsqu'une voiture vint les chercher pour une assemblée chez lady Lucy Donellan, et ils s'y rendirent.

Comme de coutume, lord N..., le noble personnage dont nous avons parlé, s'était placé à côté de Jenny, et comme il était distingué par ses talens, c'était un homme aussi important dans les cercles du grand monde, que dans le parlement. Lady Lucy était flattée de l'avoir

à ses parties , et se plaisait à voir que des beautés champêtres eussent le pouvoir de l'attirer constamment chez elle.

Le jeune Derville rencontra bientôt son nouvel ami dans un groupe joyeux, et sir Mordaunt, le prenant sous le bras, parcourut les appartemens avec le jeune homme tout glorieux de cette distinction.

C'était la première fois que les Derville voyaient ouverte la file de ces appartemens , et leur magnificence , l'éclat des lumières et des parures firent pour eux du commencement de cette soirée la plus agréable qu'ils eussent encore passée à Londres.

Mistriss Derville elle-même n'eût pas manqué d'un assidu Sigisbée, si elle eût voulu faire à sa vanité le sacrifice de ses principes ; car elle n'était pas seulement l'objet de l'admiration de ceux qui ne l'avaient point encore vue ; mais l'amant qu'elle avait rejeté dans sa jeunesse par amour pour Derville , se trouvait fréquemment dans sa société , et sai-

sissait toutes les occasions de la convaincre que dans mistriss Derville , il reconnaissait toujours la belle Anna Pointz ; et comme il avait été nouvellement élevé à la dignité de Pair , elle pouvait trouver ses attentions flatteuses pour son orgueil , quoiqu'il répugnât à ses principes de les accueillir. Mais tout ce que la reconnaissance pour la prétendue persévérance de cet ancien attachement , tout ce que les suggestions de la vanité purent obtenir d'elle , ce fut un sourire de civilité pour l'objet de son premier amour. Cependant il était des momens où elle désirait que le sort l'eût placée sur un théâtre plus élevé que celui où elle se trouvait dans sa province , et où elle eût salué avec joie le jour qui aurait élevé son mari aux dignités de l'église. Mais on lui pardonnera cette faiblesse en faveur de son attachement aux principes de sagesse qui lui firent rejeter les nouvelles assiduités de son noble amant , surtout si l'on songe qu'elles étaient si respectueu-

ses qu'une femme moins sévère eût pu se croire justifiée de les recevoir, en se disant à elle-même « qu'il n'y avait pas de mal ».

Mais retournons à la soirée de lady Lucy. Mistriss Derville était debout près de sa fille, quand lord N., toujours empressé, lui proposa, ainsi qu'à d'autres jeunes personnes, de descendre dans la salle des rafraîchissemens, et ils étaient déjà sur le point de quitter l'appartement, que mistriss Derville n'avait pas encore remarqué leur départ. Elle sentit cependant que son devoir comme mère était de les suivre. Mais la foule était si grande à la porte, qu'elle y fut retenue quelques minutes, et, pendant cet intervalle, sa vanité maternelle fut satisfaite de voir son fils, dont la bonne mine était remarquable, tenant par le bras l'un des jeunes gens les plus admirés de la bonne compagnie.

Mais quoique lady Lucy eût déclaré celui-ci le plus élégant des jeunes gens

du jour, mistriss Derville ne pouvait se dissimuler que si Lionel lui cédait en élégance et en bon air, il lui était supérieur en beauté personnelle. La fleur d'une jeunesse qu'aucun excès n'avait flétrie, brillait sur les joues de son fils, et l'expression franche d'un cœur pur animait sa mâle contenance.

Dans ce moment un homme âgé qui se trouvait près d'elle dit à son voisin :
« Quelle est cette nouvelle victime dont sir Mordaunt s'est emparé? »

« Victime! quelle est votre idée, sir Thomas? »

« Je pense que tout jeune homme qui forme liaison avec sir Mordaunt, et écoute ses flatteries, doit trembler pour sa vertu ; car sir Mordaunt lui communiquera inévitablement ses vices, et le conduira certainement à une table de jeu. »

« Je crains que vous n'ayez raison, » fut la réponse de l'interlocuteur.

« J'en suis trop certain. Mais dites-moi le nom de ce pauvre jeune homme :

ses regards expriment quant à présent tant de bonté et d'innocence, que je souhaiterais qu'il ne parût pas tant se plaire avec son compagnon. »

« Il paraît, en effet, tout-à-fait novice, dit l'autre : c'est le fils d'une dame nouvellement arrivée de sa province, et que lady Lucy Donellan a introduite dans le monde. »

« Pauvre femme ! » dit à haute voix l'observateur bienveillant, « n'y a-t-il personne ici d'assez bien intentionné pour la mettre sur ses gardes, et l'engager à prévenir toute intimité ultérieure entre son fils et ce dangereux jeune homme ; car je sais que ce n'est pas de lady Lucy qu'il faut attendre une bonté aussi désintéressée. »

Quoique ce dialogue eût eu lieu à voix basse, mistriss Derville n'en avait heureusement rien perdu, et on imaginera aisément de quels sentimens elle était émue en l'écoutant. Mais les dernières paroles du premier interlocuteur la mirent presque hors d'elle-même, et dans

Le premier mouvement d'une sensibilité reconnaissante, elle put à peine s'empêcher de se retourner et de s'écrier : « La pauvre femme est maintenant sur ses gardes, et que Dieu vous récompense, monsieur ! » Elle eut cependant la force de se contenir et de se taire ; mais elle ne put s'empêcher de se retourner : elle regarda l'officieux donneur d'avis ; des larmes brillaient dans ses yeux ; ses joues étaient rouges, et son regard avait une expression si marquée de gratitude, qu'il était impossible de s'y méprendre. Il soupçonna la vérité, et les informations qu'il prit, lui prouvèrent qu'il ne s'était pas trompé. Le premier sentiment qu'il éprouva fut la joie d'avoir, sans y penser, mis une mère à même de préserver la vertu de son fils. Mais c'était un homme du monde. L'expression de la figure de mistriss Derville lui fit craindre qu'elle ne s'empressât de l'aborder pour lui demander quelques renseignemens sur sir Mordaunt, ce qui allait le mettre dans l'embarras pour sa

réponse. Il prit donc soin de se soustraire à ses regards le plutôt qu'il put, surtout quand il se rappela que, pendant que mistriss Derville les écoutait, son ami, en lui adressant la parole, l'avait nommé sir Thomas Waring. Il était plus que temps pour lui de disparaître; car mistriss Derville en savait déjà plus qu'il n'eût voulu qu'elle en sût, instruite, comme elle l'était, que c'était sir Thomas Waring qui la mettait à même d'avertir son fils, que son élégant ami n'était qu'un homme dangereux et sans principes; et il était persuadé qu'elle n'hésiterait pas à le faire. « Au fait, pensait-il, ce serait à moi une sottise de me brouiller avec sir Mordaunt et sa famille pour l'intérêt d'une personne que je ne connais nullement; et après tout, ce n'est pas ici mon affaire. » On voit bien que celui qui sentait et raisonnait ainsi était un homme du monde. Aussi ne le revit-on plus de la soirée.

Cependant mistriss Derville, pressée par la foule, parvenait enfin à la salle

de rafraîchissemens , au rez-de-chaussée , ou elle vit Jenny écoutant avec délices la conversation de l'agréable lord N.... Mais satisfaite d'avoir sa fille sous ses yeux, elle ne fit point d'efforts pour percer la foule afin de la joindre. Voyant une place vacante à la table des rafraîchissemens , elle demanda une glace. En la prenant, elle réfléchissait au meilleur moyen d'arracher son fils au danger d'une intimité qu'elle croyait nécessaire de faire cesser sans délai. Tandis qu'elle était toute entière à ses réflexions , elle tournait le dos à deux dames qui, comme elle, prenaient une glace, et elle entendit une de ces dames qui disait à l'autre : « Regardez de ce côté; voyez-vous lord N..., qui, suivant son usage , est tout à cette jolie personne ? Oui , il est toujours avec elle à présent. Qui est-elle ? »

« C'est la fille d'une mistriss Derville, parente et légataire de lady Anna Pointz. Mais je ne la vois pas ce soir dans l'appartement. »

« Cela est singulier. Il est cependant peu convenable qu'elle laisse ainsi aller sa fille sans elle. »

« Oh ! c'est une dame de province sans expérience, et qui ne peut supposer que l'on trouve aucun inconvénient à l'intimité d'une jeune fille de dix-huit ans, avec un homme marié qui a la cinquantaine. Mais vous et moi qui connaissons lord N. nous savons aussi que nous ne pourrions exposer le cœur d'une de nos filles aux séductions d'un homme plus dangereux. »

Jamais surprise ne fut plus grande que celle de mistriss Derville : « lord N. un homme marié. Cela ne se peut ; » les dames ayant encore demandé des glaces, elle se rapprocha d'elles, dans l'espoir qu'elles continueraient leur conversation, qu'elles reprirent en effet ainsi qu'il suit « regardez, regardez ! comme la pauvre fille rougit, et comme elle paraît satisfaite. Ah ! que je suis bien aise qu'elle ne soit pas ma fille. Lord N. est réellement un singulier homme : je croirais qu'il

est maintenant absolument pris. Mais il est marié, et il restera marié : je le lui dirai à lui-même. Car j'ai vu hier lady N. avec des yeux aussi vifs que quand ils se sont séparés il y a vingt ans. »

« Ne le lui dites pas , répliqua l'autre, si vous voulez conserver ses bonnes grâces, et si vous désirez le voir, à votre premier cercle. » Et alors , sans voir mistriss Derville , elles sortirent de la salle.

L'esprit de mistriss Derville était alternativement agité par l'étonnement, le ressentiment et la honte. Mais à la fin, le ressentiment l'emporta. Car, puisque lord N. était marié, quel but pouvaient avoir ses assiduités auprès de sa fille ? il y avait au moins , peu d'humanité, de la part de lady Lucy Donellan , à ne pas l'avoir avertie que lord N. était un homme marié. Cependant il faut l'avouer, disait-elle en elle-même, lady Lucy ne pouvait guère me supposer assez..... assez folle pour m'imaginer qu'un pair voudrait épouser ma fille.

Ainsi , humiliée , offensée , et mortifiée à la fois, se condamnant ainsi elle-même , elle resta quelques momens de plus à table, pour se remettre : alors se frayant la route jusqu'auprès de sa fille, elle la prit sous le bras , et pria une personne qu'elle connaissait de faire avancer sa voiture. Ses intentions ayant été remplies , lord N. se vit à contre cœur obligé de la suivre avec Jenny. Quand elle fut montée en voiture, mistriss Derville dit à la personne à qui elle s'était adressée qu'elle ne voulait pas se retirer sans son fils , et la pria de le chercher dans l'appartement. Celui ci le rencontra dans le salon et l'emmena avec lui, bien contre son gré. Dès qu'il fut revenu sous l'aile de sa mère , ils partirent tous. Leur cœur était agité, mais rassuré; oppressé, mais reconnaissant. Mistriss Derville observa donc un silence qui ne fut pas troublé par ses enfans. Ce fut pour elle une nuit pendant la quelle elle ne dormit presque pas ; mais ce fut aussi pour elle le moment d'une grande détermi-

nation; car, elle se décida à quitter Londres le surlendemain : elle s'y résolut d'autant mieux, que le soir Lionel lui avait demandé la permission d'aller avec sir Mordaunt à une course de chevaux et de s'arrêter avec lui une nuit ou deux à sa maison de chasse dans le voisinage, demande qu'elle avait positivement rejetée, et que son fils n'avait vu repoussée qu'avec un déplaisir manifeste.

Mistriss Derville se leva de bonne heure, et sur le champ adressa un billet à M Farrellson procureur, pour le prier de la voir dans la matinée, en se rendant à la cité. M Farrell arriva avant que Jenny et Lionel fussent descendus. Mistriss Derville lui demanda sur le champ s'il avait quelques renseignements sur Sir Mordaunt Williams. Ceux qu'il lui donna furent de nature à justifier pleinement les craintes de Sir Thomas Waring pour son fils, et la déterminèrent à ne pas perdre un instant pour l'éloigner d'une société aussi dangereuse.

Elle ne crut pas devoir le questionner sur lord N... Le fait était clair. Lord N... était un homme marié, et cependant il avait rendu des soins à sa fille, comme s'il eût été libre de lui en adresser.

Quand Jenny et Lionel parurent, ce dernier avait le regard sérieux, comme s'il eût eu à faire une demande instante; mais il n'en eut pas le courage. Mistriss Derville devina qu'il voulait faire une nouvelle tentative pour obtenir d'accompagner sir Mordaunt; elle résolut de lui ôter tout espoir, et dit qu'ayant brûlé la lettre qu'elle avait écrite à son père pour lui demander la permission de prolonger leur séjour, elle était tout-à-fait décidée à quitter Londres dès le lendemain. « Oh! que je suis aise, maman, s'écria la petite Anna, que je suis aise! je vais revoir mon cher papa, et Nelly, et mes lapins ».

Mais de toutes les personnes présentes, Anna était la seule joyeuse. Son frère et sa sœur étaient tristes, et leur mère partageait leur tristesse. Elle crai-

gnait, en voyant l'émotion de sa fille, que ses affections ne fussent engagées par les assiduités de lord N... Elle appréhendait en outre que sir Mordaunt n'eût déjà inspiré à son fils un goût pour la vie à la mode qui le rendît peu propre à suivre le cours de ses études au collège.

Mais il était nécessaire, pour leur bien, qu'elle les instruisît de tout ce qu'elle avait appris, et de ce que des renseignemens certains lui avaient fait connaître relativement à l'admirateur empressé de l'une, et à l'ami flatteur de l'autre ; tandis que son cœur maternel saignait à la pensée de la peine qu'elle allait causer à ceux qu'elle aimait, elle ne pouvait s'empêcher de se reprocher à elle-même de s'être laissée entraîner par son ambition maternelle à tolérer une intimité entre sa fille et un homme sur le compte duquel elle ne savait rien, sinon qu'il avait des manières agréables, et qu'il était d'un rang élevé.

Elle n'osait pas blâmer lady Lucy de ne l'avoir pas avertie que lord N... était marié; car cette dame pouvait n'avoir pas prévu les espérances mal fondées qu'avait conçues sa vanité maternelle; mais elle la blâma de ne lui avoir pas dit que sir Mordaunt était un compagnon dangereux pour son fils.

« Oui, mes chers enfans, dit mistriss Derville après une pause, et répondant à l'exclamation d'Anna. Nous allons maintenant revoir bientôt votre excellent père, et je crains, Anna, que tu ne sois la seule d'entre nous, qui puisse le regarder, sans avoir quelque chose à se reprocher. Car tu es la seule qui aies toujours désiré avec empressement de retourner près de lui. J'ai été bien négligente à son égard. Mais je ne le serai pas plus long-temps; car je suis fatiguée de la dépravation, et du vide de ce monde à la mode, et il me tarde de me rafraîchir dans mon innocente demeure, auprès de votre respectable père.

Fatiguée de Londres ! fatiguée de ce séjour délicieux , s'écrièrent à la fois Lionel et Jenny. « Oh ! ma chère mère ; comment pouvez-vous parler ainsi ? — Et quand croyez-vous partir ? »

Demain. — Oh non , non pas demain , nous vous en prions , ma chère mère , restons jusqu'à la semaine prochaine ! — Impossible. — Que dira lady Lucy , dit Jenny ? — Et que dira lord N. , dites Jenny ? dit à son tour Lionel , en regardant sa sœur avec un sourire significatif. Et , dites moi , Lionel , que dira votre nouvel ami , sir Mordaunt , que vous lui ayez ainsi fait faux bond , répliqua Jenny , rougissant à mesure qu'elle parlait ?

Ma chère Anna , dit madame Derville , allez dans la chambre voisine ; enfermez-vous y , et tâchez de composer une jolie lettre à votre papa , pour l'informer que nous partons , et lui marquer combien vous vous en réjouissez. Anna , charmée de cette commission , obéit avec joie , et mit sa mère en liberté de faire à ses enfans des commu-

nications qui pouvaient produire des effets dont elle ne voulait pas qu'Anna fût témoin.

« Quoique puissent dire sir Mordaunt, lord N..., et même lady Lucy, tout cela ne nous importe nullement. Plutôt vous rompez votre liaison avec sir Mordaunt, et mieux ce sera pour vous, mon cher Lionel; et quand je réfléchis aux attentions trop marqués que lord N.. a pour vous, Jenny, je suis convaincue qu'il est temps de vous en éloigner. »

Quelle est votre pensée, chère maman? dirent à la fois le frère et la sœur, d'une voix embarrassée, et avec un air si consterné que la voix de mistress Derville elle-même s'altéra, lorsqu'elle leur répondit, en racontant à Lionel tout ce qu'elle avait entendu, et comment elle avait appris, ce qu'elle savait sur son ami sir Mordaunt. Le jeune homme écoutait et s'efforçait de ne pas croire ce qu'il entendait; mais sa mémoire lui rappelait tant d'indices d'une morale relâchée dans la

conversation de son séduisant compagnon, et de son amour pour le plaisir, qu'il fut obligé de s'avouer à la fin, qu'une liaison si flatteuse pour sa vanité, eût pu devenir fatale à son repos, et, tranquillement, mais sans répugnance, il promit de se préparer à leur départ pour le lendemain. Mais pourquoi, dit-il, enfin, voyant que Jenny était troublée, en songeant à ce que sa mère avait dit de lord N...., pourquoi désapprouvez-vous les attentions de lord N.... pour Jenny? pourquoi l'emmenez vous avant qu'elle ait achevé sa conquête, et que ce pair soit à nous?

Cela est absurde, s'écria Jenny, satisfaite, quoiqu'elle eût l'air boudeur en parlant.

Cela est absurde, en effet, répliqua mistriss Derville, puisque lord N. est déjà marié, quoiqu'il soit séparé d'avec sa femme.

Un homme marié! s'écria Lionel indigné, s'élançant de dessus sa chaise,

tandis que Jenny ouvrait les yeux , pâle et immobile comme une statue ; un homme marié , témoigner à ma sœur des attentions si particulières ! C'est un misérable ! — Mais cela ne se peut pas. Il faut que vous soyez mal informée.

Impossible. La personne qui m'a instruite , est une dame qui a vu lady N. hier matin. Alors elle rapporta mot pour mot ce qu'elle avait entendu dans la salle des rafraîchissemens.

Oh ! que vais-je faire ? s'écria Jenny , toute émue. Lord N. doit venir ici ce matin , je ne puis le voir : en vérité , je ne le puis. — Un homme marié ! et se montrer si empressé auprès de moi ! — A ces mots , une abondance de larmes involontaires soulagea son cœur agité , et la bonté caressante de sa mère et de son frère l'eurent bientôt calmée de nouveau. Lionel fut cependant , sur le point de la troubler encore , en déclarant qu'il verrait lord N.... et qu'il lui demanderait raison. Mais sa mère ayant insisté pour

qu'il quittât l'appartement, avant même que l'on eût annoncé ce lord, afin d'éviter une explication désagréable, Jenny se tranquillisa de nouveau. A la fin mistriss Derville réussit à la convaincre qu'il fallait qu'elle vît lord N...., et qu'elle lui montrât par la réserve de ses manières, que, s'il se flattait que ses attentions eussent fait impression sur son cœur, sa vanité l'avait induit en erreur ; mais que, si, le regardant comme un homme libre d'engagement, elle n'avait pas fait, scrupule de recevoir ses assiduités, ce serait, d'après sa manière de penser, manquer à ses principes, que de continuer à les souffrir. « Je conclus, mon enfant, ajouta-t-elle, que, quelque impression què ses manières agréables aient faite sur vous, la conviction qu'il est indigne de vous, doit l'avoir effacée, et qu'un homme marié qui cherche à se concilier l'attachement d'une jeune fille innocente, doit être un homme dépourvu de tout principe.

Cela est vrai , très vrai. — J'ai toujours pensé , j'ai espéré. — Oui , dit à haute voix Lionel ; l'espoir d'orner votre beau front d'une couronne ducale , vous a presque fait oublier ce pauvre Jones. Cela est absurde , répliqua Jenny , prenant un ton différent de celui qu'elle avait pris d'abord ; car le souvenir d'un amour véritable et vertueux était doux à son cœur , même alors qu'il réveillait en elle un sentiment de repentir , alors qu'elle se rappelait les battemens de ce faible cœur , quand elle prêtait l'oreille à ces flatteries , à ces protestations qui ne lui paraissaient plus , que les témoignages d'une admiration dégradante pour elle-même. Mais mistriss Derville avait encore quelque chose à leur apprendre , et c'était l'âge de lord N.... Lorsqu'elle en eût informé ses deux auditeurs surpris , l'idée que sa sœur , jeune personne de dix-huit ans , était condamnée à une passion sans espoir pour un jeune homme qui avait passé la cinquantaine , égaya Lionel au point

que Jennyelle-même ne put s'empêcher d'en rire avec lui, et elle déclara, que lord N...., fût-il à même de lui offrir sa main, un refus positif serait sa réponse. Tout allait donc à merveille, et mistriss Derville, que la manière dont ses enfans avaient reçu les informations dont elle avait été obligée de leur faire part, avait soulagée de ses plus pressantes inquiétudes, mistriss Derville, l'ame satisfaite, procéda avec empressement aux préparatifs de son voyage.

Dans le cours de la matinée, lord N.... se présenta, et mistriss Derville fut charmée de voir avec quelle convenance dans les sentimens et dans les manières Jenny le reçut. Lord N.... comprit sur le champ, que quelque cause avait opéré une révolution dans les sentimens de la mère et de la fille, à son égard; il soupçonna la vérité, dès qu'il eut découvert qu'elles n'avaient point connu d'abord sa position réelle, oubliée souvent de ceux même qui en étaient instruits. Il reconnut

ainsi que ses attentions avaient éveillé dans ces deux cœurs d'ambitieux projets ; il se crut en conséquence permis de badiner sur les espérances présomptueuses de ces belles ; il connaissait trop bien le caractère égoïste de lady Lucy Donellan , pour craindre qu'elle eût découvert ce qu'il désirait cacher ; car , elle n'avait pas d'autre but que de l'attirer chez elle , et il n'ignorait pas son peu de délicatesse sur le choix des moyens.

Pendant qu'il cherchait à deviner qui pouvait avoir appris à ces beautés champêtres , ainsi qu'il les appelait , qu'il était marié , et qu'il acquerrait la conviction qu'elles en étaient informées , il résolut , non-seulement , de faire de nécessité vertu , et d'avouer lui-même ce qu'il ne pouvait pas cacher plus long-tems , mais de saisir l'occasion de mortifier un orgueil qu'il trouvait offensant pour lui. Ainsi , vous partez demain , dit-il , avec l'expression du regret. Cette nouvelle m'afflige réel-

lement , d'autant, plus que je n'ai pas pu, jusqu'à présent, solliciter de vous l'honneur de vous voir et de vous entendre à ma maison de campagne.

Il y a, je vous assure, des salles merveilleuses pour faire de la musique et j'y ai des instrumens admirables. C'est mon épouse, lady N.... musicienne excellente, qui les a choisis, et lorsque nous nous sommes séparés, j'ai insisté pour les garder. Vous avez sûrement entendu parler de ma malheureuse position ?

Jenny était trop piquée pour répondre. Mais mistriss Derville répliqua, qu'elle savait maintenant qu'il était marié, et séparé de sa femme, mais qu'elle n'en avait rien su que la nuit précédente. Jusques-là, ajouta-t-elle, votre seigneurie avait, à tel point, les manières d'un jeune homme sans engagement, appuyant fortement sur ces expressions, que j'aurais eu beaucoup de peine à croire que vous fussiez marié depuis près de vingt ans.

Le rouge lui monta vivement au visage, à l'ouïe de ce sarcasme indirect, d'autant plus piquant pour lui qu'il crut appercevoir un sourire moqueur sur les lèvres de Jenny. Piqué à son tour, il répliqua qu'il était très jeune quand il s'était marié, et trop jeune pour apprécier d'autres qualités, que les qualités extérieures dans la personne qu'il avait choisie; — que lady N.... était alors jeune, belle, et de haute naissance, puisqu'elle était fille d'un duc; qu'une haute naissance étant, dans son opinion, une condition absolument nécessaire dans l'épouse qu'il voulait choisir, il s'était estimé heureux de trouver cette condition unie à la beauté, et aux talents dans l'héritière du duc de B., qu'enfin ces avantages indispensables, l'avaient tellement aveuglé sur les défauts de Lady N.... qu'après leur mariage, sa surprise avait été égale à son malheur.

Les deux dames comprirent fort bien l'intention maligne que laissait facilement deviner cette réplique; elles se dé-

cidèrent sagement à la laisser sans réponse. Ainsi mistriss Derville détourna la conversation sur un autre objet, et vit, à sa grande satisfaction, Jenny y prendre part comme de coutume. Mais lord N.... se sentit si vivement attaqué, peut-être même, si déconcerté, malgré son assurance affectée, qu'aussitôt qu'on eût annoncé M. Farrell, il se leva, et prit très-brusquement congé.

M. Farrell ne demeura pas long-temps. Il approuva avec chaleur le départ de mistriss Derville. Il sortait à peine qu'il entra une visite, dont les intentions étaient fort différentes ; la nouvelle arrivante n'approuvait pas ce départ, comme M. Farrell, mais venait pour l'empêcher s'il lui était possible.—C'était lady Lucy Donellan qui entra dans la chambre.

Eh quoi ! ma très chère mistriss Derville, s'écria-t-elle, en lui prenant la main, qu'est-ce que j'entends dire ? mais j'ai déclaré que je n'en croyais rien, à moins de l'avoir entendu de votre bou-

che. On m'a dit, mais cela est réellement incroyable, que vous vous prépariez à nous quitter demain matin. — Tandis que je projettais des parties si délicieuses pour vous, pendant toute la semaine prochaine, et une petite partie si agréable chez moi pour demain soir, partie que j'ai arrangée à votre intention, et pour vous présenter à quelques aimables personnes d'un rang élevé, du plus rare mérite, et qui meurent d'envie de vous connaître.

Je vous suis très obligée de cette nouvelle preuve de vos attentions pour nous, répliqua froidement mistriss Derville. Mais aucune considération ne pourrait me déterminer à prolonger encore mon séjour ici, pendant une semaine.

A la bonne heure, à la bonne heure: mais restez, restez jusqu'après demain; je vous assure que la partie ne peut avoir lieu sans vous. C'est pour vous, et pour vos aimables chanteurs qu'elle a lieu. J'ai promis à la société qu'elle verrait et entendrait un nid des plus

charmans rossignols , un groupe si aimable et si harmonieux.

—« C'est impossible , madame. Il faut que les rossignols quittent ce séjour , pour aller chanter dans les bois qui leur servent d'asyle ; car ils trouvent ici des milans prêts à fondre sur leurs têtes aveugles. »

« Des milans , des milans ! la métaphore est jolie , mais tout-à-fait incompréhensible. Je proteste contre les milans ; je vous assure que mes hôtes de demain ressemblent plutôt à des colombes , et qu'ils se préparent à roucouler en l'honneur de vos chantries aimables ; je vous atteste qu'il y aura demain chez moi , une jeune et belle héritière , qui dit de vous , M. Derville , des choses que je craindrais de répéter , de peur de vous inspirer trop de vanité. Il y a aussi certain baronnet qui déclare hautement , que miss Derville est une Divinité ; je crains enfin , que le pauvre lord N... ne se tue , quand il viendra chez moi , et qu'il

n'y verra plus ce qui l'y attirait. Que dira-t-il, que fera-t-il, quand il saura que sa syrène est partie? « Qu'il cherche ailleurs, le plutôt possible, une aimable syrène, si quelqu'une est assez dépourvue de sens, pour encourager les attentions marquées d'un homme marié. Si miss Derville avait su, que lord N... était marié, elle n'aurait pas encouragé si long-tems des assiduités, qui, je suis vraiment affligée de le dire, ont déjà exposé sa mère et elle, à des observations désagréables.

Est-il possible, ma chère amie, que vous soyez assez faible, pour faire attention aux propos de femmes dévorées de jalousie? Les attentions, l'admiration de lord N... ne peuvent que mettre une femme à la mode. Je suis enchantée de voir à quel point votre aimable Jenny l'a charmé; je sais combien cela fera d'honneur à votre fille, dans le monde. Maintenant admirée, elle sera bientôt recherchée, et je ne doute nullement d'un très-

bon lot pour elle. Il serait tout-à-fait cruel de l'en priver, et vous n'êtes point pour elle une marâtre. Je veux d'ailleurs vous donner un bon avis. Si, comme vous le dites, et, comme je n'en doute nullement, vous avez ignoré jusqu'à présent que lord N... fût marié, votre départ subit, après cette nouvelle, fera dire à chacun que ce merveilleux Adonis de cinquante ans, a fait la conquête de votre fille, et que vous n'avez cru pouvoir la guérir de sa passion, qu'en faisant retraite. Le monde dira aussi, que relativement à votre position, vous avez cédé à des vues d'orgueil et d'ambition pour votre fille.

Mistriss Derville était d'abord trop agitée pour répondre à ce long et artificieux discours; Jenny tremblante gardait le silence, et Lionel regardait lady Lucy avec l'expression du regret qu'elle ne fût point un homme, et qu'il ne pût pas l'assommer.

Madame, répliqua à la fin, mistriss

Derville, si mon ambition m'avait trompée, en me faisant désirer que ma fille devînt l'épouse d'un homme de naissance, et que cet époux fût lord N..., je me livre très-volontiers, en expiation de ma folie, aux soupçons et aux observations mortifiantes dont vous avez parlé.

« Mais avez-vous aussi le droit d'y exposer votre fille, dites-le moi ? »

« Répondez vous-même, Jenny ; je suis certaine que vous répondrez comme vous devez le faire. »

« Jenny, qui pouvait à peine retenir ses larmes, répondit : « Quelque parti que ma mère juge le plus convenable pour elle et pour moi, je suis convaincue que ce sera le meilleur à prendre ; et comme elle juge convenable de partir demain, je suis on ne peut pas plus, disposée à la suivre, quoique le monde en puisse dire. »

« Tout à fait obéissante, en effet ; et vous monsieur Derville, êtes-vous dans les mêmes dispositions, êtes-vous

aussi obéissant que votre modeste sœur? êtes-vous prêt à rompre votre liaison avec ce modèle d'élégance, avec sir Mordaunt Williams, qui vous a témoigné plus d'attention que je ne lui en ai vu marquer à aucun homme dans sa vie, et qui aurait donné le dernier poli à vos manières? »

« Sans doute, répondit Lionel, avec un sourire sardonique, (car il ne voyait que de l'impertinence dans les propos de lady Lucy, et il était vivement porté à prendre la défense de sa mère,) sans doute, mes manières auraient pu recevoir le dernier poli. Mais quelle opinion votre seigneurie aurait-elle eue de ma morale, sous la direction d'un tuteur tel qu'à notre connaissance actuelle peut l'être sir Mordaunt. »

« Et dites-moi un peu, je vous prie, qu'avez-vous à objecter contre la morale de sir Mordaunt? Il n'est pas pire, j'ose le dire, que la plupart des jeunes gens, et je ne puis imaginer qu'elle est l'officieuse personne qui s'est in-

gérée à vous effrayer tous pour vous faire partir au moment où vos intérêts exigent le plus impérieusement que vous restiez ici. »

« Un hasard, ou peut-être la providence a permis que j'entendisse la nuit dernière ce qui a produit un changement dans mes projets, et quand je vous aurai informé de ce que j'ai entendu, ma détermination n'aura plus rien qui vous étonne.—Mistriss Derville raconta tout à lady Lucy, et avant que celle-ci pût reprendre la parole, la première ajouta : « Vous voyez, ainsi, madame, qu'un étranger a eu pour une mère une bienveillance compatissante, que vous, qui vous dites son amie, ne lui avez nullement témoignée. Un étranger a désiré que je fusse avertie, tandis que vous me cachiez avec soin le danger que courait mon fils ; et tout bien considéré, vous étonnerez-vous, si, comme je l'ai dit, les oiseaux chanteurs ne veulent pas chanter plus long-tems dans des lieux où les mi-

lans sont prêts à fondre sur eux. »

Lady Lucy était alors convaincue que les yeux d'une mère inquiète étaient trop bien ouverts , pour qu'il fût possible de les fermer de nouveau. Comme elle avait perdu tout espoir de tirer désormais aucun parti des Derville , elle n'avait plus de mesure à garder avec eux. Elle donna donc carrière à la violence naturelle de son caractère , et à la bassesse de ses sentimens. Elle reprocha à mistriss Derville , dans des termes , que la passion lui permettait à peine d'articuler , les grandes obligations que cette dame lui avait , et la basse ingratitude dont elle la payait , en l'accusant indirectement , d'avoir , de propos délibéré , exposé sa fille aux assiduités d'un homme marié , et son fils aux conseils corrupteurs d'un jeune débauché ; mais elle était bien aise d'avoir découvert le vrai naturel , et le caractère réel de mistriss Derville , et elle voyait que sous l'apparence de mœurs sévères , et avec des pré-

tentions à la piété , elle avait , comme c'est l'ordinaire , un grand fond de rancune , et était très-disposée à prêter l'oreille aux propos médisans contre le prochain.

Je m'attendais peu, ajouta lady Lucy, qu'une liaison que j'avais eu tant de plaisir à former, dût finir de cette manière; cependant, puisqu'il en devait être ainsi, je suis charmée qu'elle finisse aussi promptement; car j'en éprouverai moins de peine. Ma sensibilité naturelle me rend prompte à m'attacher, et quelques jours de plus d'intimité, m'auraient fait craindre que mon cœur ne se fendît, en vous faisant les adieux que je vous fais maintenant pour toujours.

En finissant, elle s'élança vers la porte, et elle était en bas de l'escalier, avant que les Derville fussent revenus de la consternation, où les avaient plongés les sentimens divers qu'avaient fait naître en eux ses adieux.

Cependant la petite Anna , qui avait

été témoin de toute la scène, avait conservé toute sa tranquillité, et sautant joyeusement, elle s'écria : « Oh que je suis aise qu'elle soit partie ? la méchante vieille ! alors avec une habileté bouffonne, elle contrefit les manières et le ton de lady Lucy, et répéta ses dernières paroles avec tant d'exactitude, que Lionel et Jenny ne purent s'empêcher d'en rire. Pour mistriss Derville, si elle y eût fait attention, elle eût sévèrement réprimandé cette application d'un talent vil qu'elle méprisait, et dont elle lui avait interdit l'exercice.

Dans l'intervalle, lady Lucy avait à peine atteint la porte, qu'elle se reprocha d'avoir imprudemment querellé ces campagnards ; leur résidence était voisine de bains à la mode, et il lui eût été fort commode d'aller passer chez eux quelques semaines chaque automne. Elle se décida donc à remonter, à s'excuser auprès de mistriss Derville, sur l'irritabilité de son caractère, sur l'exquise délicatesse de

sentiment , qui n'avait pas pu supporter les blessure faites à sa tendre amitié ! Elle entraît dans la chambre , son mouchoir tout prêt à essuyer les larmes dont elle comptait appuyer son apologie , quand elle vit et entendit Anna qui la contrefaisait au naturel. Incapable de contenir sa fureur , à cette preuve inattendue du peu de cas que l'on faisait d'elle dans la famille , elle donna à l'imprudente petite fille un soufflet dont la vigueur égalait , si elle ne surpassait pas celle du soufflet qu'avait donné au comte d'Essex la reine Elisabeth ; aussitôt lady Lucy , honteuse de son exploit , convaincue que ce n'était pas le moyen de se faire inviter à Loveland , regagna l'escalier le plus vite qu'elle pût , et s'en retourna , avec l'intention de se venger de ces individus , qu'elle qualifiait alors de famille rustique , et non plus de beautés champêtres , et d'aimables oiseaux-chanteurs. Elle disait donc partout , que mistriss Derville ayant vu sa fille éperduement

amoureuse de lord N...., l'avait enlevée précipitamment de peur des suites, récit dont la vanité de lord N.... devait être trop flattée, pour qu'il ne s'empressât pas de le confirmer.

Les Derville avaient peine à revenir de la surprise que leur avaient causée cette seconde visite de lady Lucy, et sa disparition soudaine, après qu'elle eût donné à la pauvre Anna un témoignage si rude de sa présence; on eût dit d'une fée méchante, qui, dans l'intention d'infliger une peine, serait apparue à une naissance, pour laquelle on ne l'aurait pas invitée, et qui aurait disparu après avoir accompli son dessein. Mais aussitôt qu'ils furent revenus de leur étonnement, mistriss Derville dit froidement à Anna : » J'ai obligation à lady Lucy de m'avoir épargné la peine de corriger un enfant, qui m'a moi-même offensée; le rude soufflet qu'elle vous a donné, Anna, vous punit assez de votre hardiesse, à faire ce que vous savez que je hais et que je blâme ;

j'espère que le souvenir de ce châti-
ment bien mérité, vous empêchera de
jamais retomber dans la même faute.»

« Non-pas, dit Anna, en sanglottant,
non-pas; car, dût-elle me meurtrir
de coups, je recommencerais pour la
vexer; mais je ne le ferai plus, pour ne
pas vous faire de peine, maman —
pour cela uniquement, et non pour
autre chose; car je suis fâchée de
vous avoir déplu. »

A ces mots, mistriss Derville se leva,
et prenant Anna par la main, la con-
duisit dans une chambre voisine; jamais
cette dame ne réprimandait enfant ni
domestique devant personne : après
avoir fait entendre raison à la petite
pécheresse impénitente et récalcitran-
te, elle la ramena convertie et soumise.

Ce fut le dernier événement de leur
séjour à Londres; et, comme il mit
fin à leur liaison avec lady Lucy Donel-
lan, quoique peu important, ils durent
le regarder comme heureux. Mistriss
Derville vit avec un cœur reconnais-

sant l'aurore du jour qui devait les voir s'éloigner de Londres et de ses dangers, et éclairer leur retour vers un asyle où ils allaient retrouver la sécurité et le bonheur. Sa tendresse maternelle avait été vivement alarmée pour la tranquillité de sa fille et les mœurs de son fils. Elle ne voyait donc, pour le moment, que les dangers de la capitale, et surtout ceux des sociétés du grand monde, au milieu desquelles elle avait vécu. Les charmes de ce séjour furent donc aussi pour quelque tems tout-à-fait oubliés. Mais il ne fallait pas un sentiment moins fort que celui de l'amour maternel, pour produire un pareil effet sur mistriss Derville. Son orgueil et sa vanité, défauts dont tous les êtres humains ont leur part, avaient été extrêmement flattés pendant son séjour à Londres; il ne manquait à son contentement que la présence de son époux. Jamais elle ne revenait de ces assemblées où elle avait réellement brillé comme

rivale de sa fille , et où , certainement , on l'avait remarquée davantage , sans se dire à elle-même : « Oh ! que Derville n'était-il là , pour y voir combien j'étais admirée ! »

Cependant , malgré les flatteries de la capitale , quand toutes les boîtes furent attachées , tous les mémoires payés , la voiture à la porte , les derniers adieux faits au bon procureur , mistriss Derville sentit son cœur battre , allégé d'un certain poids , et s'élança dans la voiture , avec une joyeuse vivacité que partageait la seule Anna. Pour miss Derville , elle n'était pas encore réconciliée avec l'idée de renoncer au rêve du rang qui semblait s'être offert à elle , et elle était sans doute mortifiée de n'avoir à son retour , aucune conquête à citer , pour se faire mieux valoir auprès de celui , qui , cependant , savait déjà apprécier tout son mérite. Quant à Lionel , il était chagrin de ne pouvoir assister à ces courses dont il avait tant ouï parler ; en réponse à ses excuses , il

avait reçu un billet de sir Mordaunt, qui exprimait des regrets très-aimables. Son jeune ami était donc très-porté à croire que les rapports faits à sa mère étaient injurieux pour ce cavalier, et il eut désiré que sa mère eût été moins ferme dans ses résolutions.

Occupés de toutes ces réflexions, ils voyagèrent pendant quelques milles, sans que le silence de la famille fût interrompu autrement que par les exclamations d'Anna, toute joyeuse de revoir la campagne, et d'avoir quitté cet ennuyeux Londres. Mais avant qu'on eût atteint la couchée, la gaieté des jeunes gens s'était ranimée, et les plaisirs que l'on se promettait d'avance, dans la maison paternelle, avaient repris leur pouvoir sur leurs esprits.

Il en était tout autrement de mistriss Derville; plus elle s'éloignait de Londres, avec tous ses agrémens, son agréable oisiveté, ses plaisirs, et ses commodités, qu'elle sentait bien cependant n'être que les superfluités du luxe, plus elle

se rappelait avec regret à-la-fois et avec reconnaissance les plaisirs que Londres lui avait procurés, et les amis, ou du moins les admirateurs qu'elle y avait laissés. Les dangers auxquels ses enfans avaient échappé en quittant ce séjour, le dégoût moral qu'elle même y avait éprouvé disparaissaient devant l'agréable souvenir du bonheur qu'elle y avait goûté.

Elle aimait, il est vrai, tendrement son mari: son cœur était ému en pensant au plaisir de leur prochaine réunion. Mais quand les premières impressions de ce bonheur seraient calmées, elle sentait que ces privations, suite naturelle d'un revenu étroit lui seraient plus pénibles, par la comparaison qu'elle avait appris à faire de la médiocrité de sa maison avec le luxe dont elle avait été témoin. Elle allait trouver à son retour de petites chambres, de vieux meubles et bien peu, peut-être même aucune de ces commodités d'un salon ou d'une chambre à coucher, sans lesquelles à la

vérité nos ancêtres savaient très-bien vivre, mais dont nous nous sommes habitués à croire que nous ne pouvons absolument nous passer.

Elle retournait à ces occupations domestiques, elle allait se livrer de nouveau à cette régularité de soins qu'un médiocre revenu rend indispensables; jusqu'alors, elle n'en avait point senti les désagréments: elle avait rempli gaie-ment ces devoirs; mais sa manière de vivre pendant les cinq dernières semaines lui avait ouvert les yeux.

Elle ne s'était réveillée tous les matins que pour chercher le plaisir dans des rues remplies de monde, dans des places publiques, dans des promenades à la mode. Une parure du matin pleine de goût, était remplacée par une parure du soir non moins élégante. La simplicité de sa retraite champêtre avait perdu pour elle ses attraits, depuis qu'elle avait passé deux nuits à la campagne d'une femme à la mode; et elle ne pensait qu'avec peine à reprendre ses occupations du

ménage, en songeant aux plaisirs d'une élégante oisiveté dans la capitale. « Combien je souhaiterais que quelqu'un donnât à M. Derville une cure de mille livres sterlings ! c'était toujours son refrain, quand elle s'était livrée à ces idées. Elle était quelquefois tentée de regretter que l'argent qu'elle avait dépensé à Londres fût tout ce que son mari avait intention de distraire du legs qu'elle venait de recevoir ; le revenu de ce capital, n'étant, dans son opinion, que suffisant (et cette évaluation était juste) pour le mettre en état de donner à son fils l'éducation du collège ; car ce legs si considérable dont parlait sans cesse lady Lucy, pour donner à ces campagnards, ainsi qu'elle les appelait depuis peu, plus d'importance dans le monde, n'excédait pas de beaucoup 4 mille livres sterling. Cependant, pensait mistriss Derville, on pourrait consacrer une petite somme à embellir au moins l'intérieur du Presbytère, et je

suis sûre que M. Derville ne me refusera pas cette satisfaction.

Elle était entièrement préoccupée de ces idées, lorsque la demeure et les terres de mistriss Arlington se présentant tout à-coup à sa vue, lui arrachèrent un soupir d'envie. « Qu'un endroit pareil me conviendrait bien pour y vivre ! Oh que ne suis-jedonc maîtresse d'un pareil domaine ! Elle avait à peine éprouvé ces regrets, lorsqu'elle vit la porte de la maison s'ouvrir ; un domestique couvert d'une très riche livrée y parut, accompagné d'une autre personne qu'elle jugeait être un domestique sans livrée, et qu'avant son séjour au milieu du beau monde, elle aurait certainement pris pour un homme de distinction. « Je ne serais pas étonné, dit mistriss Derville, de rencontrer mistriss Arlington, ou quelqu'autre personne de marque, car les domestiques paraissent attendre quelqu'un. » Elle avait à peine parlé qu'elle vit paraître deux coureurs vêtus de la

même livrée, et non loin d'elle, un barouche ouvert que traînaient quatre beauxchevaux gris; dans ce coupé était une dame, dont un voile cachait les traits, et sur le siège du barouche une femme que la famille prit pour sa femme-de-chambre; c'étaient les enfans qui faisaient ces observations. Car les postillons couraient si vite, que sans être peureuse, mistriss Derville était trop occupée de surveiller les mouvemens de son conducteur pour faire attention à autre chose. Ses craintes ne se trouvaient que trop bien fondées; précisément, dans l'endroit de la route le plus étroit, comme le postillon de mistriss Derville s'efforçait en vain de quitter la voie de l'autre voiture, les roues s'embarrassèrent, et la dernière voiture emportée par la rapidité de son attelage, fit sauter la roue du faible véhicule de mistriss Derville, petit coupé qu'un voisin de ses amis lui avait prêté pour le voyage. Aussi au même instant fut-il renversé, et Lionel jeté par terre sur la route y demeura sans

mouvement et tout étourdi de sa chute.

Jenny et Anna n'avaient point eu de mal; mais mistriss Derville tomba contre une pierre pointue qui lui ouvrit un côté de la tête ; cependant quoique le sang coulât le long de ses joues, elle n'y fit point attention; la terreur que lui inspirait l'état de son fils, absorbait toutes ses facultés; se précipitant à côté de lui, elle donna cours à toutes les expressions d'une tendresse inquiète et souffrante, que lui dictait la vivacité de ses sentimens. Jenny, plus maîtresse d'elle-même, dépêcha le postillon sur un des chevaux pour aller chercher du secours à la ferme, et la femme-de-chambre tint l'autre regardant avec anxiété la voiture de mistriss Arlington. Un cri aigu, qui faisait plus d'honneur à la sensibilité de cette dame, qu'à son empire sur elle-même, lui était échappé à la vue de l'accident, et Jenny espérait qu'elle leur enverrait quelque secours de la maison; mais elle ne connaissait pas mistriss Arlington. L'habitude de cette dame

était de secourir elle-même, et non d'envoyer du secours ; et dès que les postillons purent arrêter les chevaux qui couraient toujours, Jenny, à sa grande satisfaction, vit revenir la voiture, avec la dame qu'elle s'imaginait devoir être mistriss Arlington. En une minute au plus, cette dame fut à côté d'elle, et aussitôt, pendant que des larmes coulaient de ses yeux à l'aspect de Lionel privé de sentiment, et à l'ouïe des lamentations touchantes de sa mère, mistriss Arlington frottait les tempes de Lionel avec de l'eau de Cologne, et aidait Jenny à examiner la tête de son frère.

Mais il n'était qu'étourdi de sa chute, et non blessé. En peu de temps, il ouvrit les yeux, et ayant repris entièrement ses esprits, il se releva, sans avoir besoin de secours. Le passage de la douleur à la joie fut trop fort pour sa mère que tant de craintes avaient troublée ; et au grand effroi de ceux qui l'entouraient, elle tomba elle-même sans connaissance.

Ils n'avaient point encore remarqué sa blessure à la tempe, et ils craignirent que la perte de son sang n'eût causé son évanouissement. Dans cet intervalle, les coureurs et les autres domestiques de mistriss Arlington étaient arrivés, et cette dame insista pour conduire toute la famille chez elle, pendant qu'elle envoyait réclamer du secours dans le voisinage. Quand mistriss Derville revint à elle, elle se vit couchée dans la voiture de mistriss Arlington, la tête appuyée sur les épaules de Jenny, tandis que cette dame lui tenait une main, et que Lionel tenait l'autre, guettant dans l'anxiété de l'attente, le moment où elle reviendrait à la vie. Anna était sur le siège, et sur les genoux de sa gouvernante.

« Oh ! qu'est-ce que c'est que tout cela ? dit mistriss Derville d'abord d'une voix entrecoupée. Qu'est-ce que tout cela signifie ? mais sur le champ elle s'écria je me rappelle maintenant tout ce qui s'est passé ; vous m'êtes tous rendus. Elle fondit en larmes, oppressée par sa sen-

sibilité, et se jeta au cou de son fils.

Son premier sentiment fut pour Lionel; le second pour mistriss Arlington, dont la belle figure exprimait tout l'intérêt qu'elle prenait à la scène qui se passait sous ses yeux, et à la bonté de qui mistriss Derville savait qu'elle avait pour le moment beaucoup d'obligation. Mais avant qu'elle pût faire aucune question, Anna s'écria : ô chère maman, songez seulement que nous allons dans cette belle maison. » Au moment même, la voiture s'arrêta à la porte.

Mistriss Derville commençait à exprimer ses regrets, ainsi qu'il est d'usage en pareille occurrence; mais mistriss Arlington l'interrompant, lui répondit avec le sourire de la bienveillance, qu'ayant été cause du mal, elle ne faisait que son devoir en cherchant tous les moyens de le réparer; mais qu'en même temps elle assurait mistriss Derville qu'elle trouvait aussi du plaisir à le faire; et comme la voiture de cette dernière était tellement brisée qu'il fallait

un ou deux jours au moins pour la remettre en bon état, elle ne pouvait que prier mistriss Derville et sa famille de regarder sa maison comme la leur, jusqu'à ce qu'il leur fût possible de la quitter. Mais ne pourrions-nous pas nous procurer une chaise de poste, et poursuivre notre route ? dit mistriss Derville.

« Une chaise de poste, répondit mistriss Arlington, ne pourrait pas contenir cinq personnes, quoique ma petite amie soit du nombre, et si vous êtes attendus quelque part, le courrier se met en route dans quelques heures, et vous pourrez écrire. Souvenez-vous d'ailleurs, que vous avez fait une longue route, et que vous avez besoin de repos.

Mistriss Derville consentit à rester. Elle ne pouvait s'y refuser plus longtemps. Elle en lisait le désir dans les yeux suppliants de ses enfans, intercesseurs toujours puissants auprès du cœur d'une mère ! était-elle d'ailleurs elle-même bien fâchée de reprendre promptement

l'usage de ces avantages du luxe auquel elle avait eu tant de peine à renoncer !

Les voyageurs mirent pied à terre ; pendant que l'on enlevait leurs malles de la voiture brisée, mistriss Arlington les invita à entrer dans ses appartements qui consistaient en une enfilade de pièces au rez-de-chaussée ouvrant sur le parterre qui avait tant excité leur admiration : mais les malles arrivèrent avant qu'ils eussent assez amplement examiné les beautés de tout ce qui les entourait, et leur attentive hôtesse, après les avoir fait rafraîchir, les conduisit dans les pièces qu'ils devaient occuper, et les laissa changer de vêtements.

Quand le chirurgien qu'avait envoyé chercher mistriss Arlington fut arrivé, il lui fut aisé de convaincre mistriss Derville que la chute de son fils n'aurait aucune suite fâcheuse, et de rendre la joie aux enfans, par l'assurance qu'il leur donna qu'un peu de charpie guérirait bientôt la blessure de leur mère

à la tempe. En descendant l'escalier, mistriss Arlington rencontra la domestique de mistriss Derville qui se rendait auprès de sa maîtresse, et lui demanda le nom de la dame qu'elle s'estimait heureuse d'avoir pour hôtesse. Mais son nom fut tout ce qu'elle apprit de cette fille, et elle était trop réservée pour lui en demander davantage. Ainsi, tout ce qu'elle savait de ses hôtes, c'est qu'ils s'appelaient Derville; que la tendresse des enfans pour leur mère égalait la sienne pour eux, et celle qu'ils avaient l'un pour l'autre; qu'ils étaient d'une beauté rare, que leurs manières annonçaient une bonne éducation, et probablement une naissance honorable. Il était impossible qu'une femme dont les mœurs n'auraient pas été pures, eût l'air de décence, et cette honnête aisance dans les manières que montrait mistriss Derville, et jusqu'à ce qu'elle en pût apprendre davantage, mistriss Arlington se contenta de ce qu'elle savait.

Mistriss Derville, était également

satisfaite de la maitresse de la maison qu'elle habitait accidentellement. Elle savait que mistriss Arlington était veuve, et comme tout autour d'elle respirait un air d'opulence extrême, elle s'imagina que sa nouvelle amie avait été contrainte ou engagée à épouser un vieillard à cause de sa fortune, lequel en retour lui avait laissé ses immenses propriétés. Le caractère vraiment respectable, fortement empreint sur la physionomie aimable et imposante, comme dans les manières de mistriss Arlington avait tout-à-fait gagné la confiance de son hôtesse, qui paraissait moins jeune de quelques années. Celle-ci ne pouvait s'empêcher de rendre grâce à l'accident qui donnait lieu à une liaison dont elle espérait pouvoir un jour ou l'autre tirer avantage pour sa fille.

Pendant que sa mère s'occupait d'écrire à M^r. Derville, et de lui marquer que tout ce qu'elle regrettait de son accident, c'était le retard qu'il apportait à leur réunion, Anna était dans l'extase

du plaisir, courant de l'appartement de sa mère à celui de sa sœur, tantôt examinant les peintures, tantôt regardant de la fenêtre la belle perspective qu'elle avait sous les yeux, tantôt volant avec l'exaltation d'une joie enfantine à la fenêtre de la chambre dans laquelle un lit à tombeau le plus élégant du monde lui était destiné ; par la fenêtre ouverte de cette chambre, elle lorgnait les branches des plus beaux et des plus agréables arbustes fleuris qu'elle eût jamais vus. L'un était un Magnolia en pleine fleur, l'autre un Grenadier double dont les fleurs étaient également épanouies. O maman, qu'elle est heureuse, qu'elle est digne d'envie ! mistriss Arlington, s'écriait vingt fois la petite fille, et quoique cette dame ne parût avoir ni époux, ni enfans, mistriss Derville sentant se réveiller son goût pour la grandeur, pensait comme sa petite fille. L'heure ordinaire du dîner d'Anna était passée depuis long-tems, et la pauvre enfant se réjouissait à l'idée

qu'elle allait encore une fois dîner en compagnie , plaisir qu'elle avait rarement eu à Londres ; l'aspect de ce visage heureux était un plaisir réel pour le bon cœur de mistriss Arlington. Quand la cloche du dîner sonna , les voyageurs obéirent à l'appel , et trouvèrent un monsieur et une dame avec leur hôtesse. Le convive était le chapelain de mistriss Arlington ; et dans la dame , mistriss Derville reconnut une mistriss Hilmore qu'elle avait vue chez lady Lucy Donellan : mistriss Hilmore , apprenant à son arrivée que mistriss Derville et sa famille étaient les hôtes de Lawn-house , (nom du séjour de mistriss Arlington) avait informé cette dame de toute l'histoire de mistriss Derville , telle qu'elle l'avait ouï raconter par lady Lucy. Quand mistriss Derville entra , mistriss Arlington dit en souriant : « Je vois que mistrisse Hilmore et vous , mistriss Derville , vous êtes d'anciennes connaissances.

Nullement , répliqua cette dernière ;

j'ai eu souvent occasion de voir mistriss Hilmore , mais je ne lui ai jamais été présentée. « Mistriss Hilmore , avec un regard presque stupide , fit une demi-révérance et passa dans la salle à manger. La vérité était que son rang dans la société n'était pas assez marqué pour qu'elle se crût permis de montrer des égards à ceux qu'elle regardait comme ses inférieurs ; et comme elle n'avait rien à gagner à se montrer polie , elle ne voyait pas de motif pour lier connaissance avec la femme et la fille d'un recteur de village.

Mistriss Arlington qui connaissait le caractère de la dame , se contenta de sourire en remarquant la hauteur dédaigneuse de mistriss Hilmore ; elle résolut de se montrer encore plus attentive pour mistriss Derville , et se réjouit intérieurement de ce qu'ausitôt après le dîner , mistriss Hilmore devait prendre congé pour faire une visite éloignée , et ne faisait que s'arrêter chez elle en passant.

Le dîner qui , à tous égards , était

digne de l'opulence, et de l'élégance de la maîtresse du lieu, étant enfin terminé, les dames se retirèrent au salon, et mistriss Hilmore partit, sans laisser de regrets à personne. Mistriss Arlington proposa alors une promenade; sa proposition fut acceptée avec empressement. La soirée était étouffante: elle proposa donc une promenade sur l'eau, et la joyeuse compagnie trouva un bateau et des rameurs prêts au premier signal.

Tout, dans ce lieu charmant, est fait pour satisfaire la personne qui aurait le plus d'ambition, s'écria Lionel.

« On y trouve, en effet, tout ce que l'on peut désirer, dit Jenny. »

« C'est certainement un séjour digne d'envie, observa mistriss Derville. »

Dans ce moment, mistriss Arlington était courbée, et occupée à admirer un lys d'eau, quand Anna dit: « O maman que je suis contente que nous ayons versé! Que cela est heureux pour nous, puisque cela nous a amenés ici! Je suis si enchantée de tout ce que je vois! fi

donc ! s'écria Jenny; comment pouvez-vous être si charmée de ce qui a fait tant de mal à maman, et mis Lionel en si grand danger : voyez comme maman est pâle : je suis sûre qu'elle n'est pas encore revenue de sa frayeur.

Non, ma fille, non, je n'en éprouve plus aucune, et je suis sûre que vous, et Lionel aussi bien qu'Anna, vous jouissez du bonheur inattendu d'être les hôtes de mistress Arlington ; car je puis pardonner à Anna un peu d'égoïsme, quoiqu'elle doive bien se rappeler combien de fois son cher papa lui a dit qu'elle devait toujours préférer, même, dans ses jeux le bonheur ou la satisfaction des autres à la sienne propre.

« Que cette importante maxime répliqua mistress Arlington est bien mise en lumière, et qu'elle est exprimée avec force dans les contes de miss Edgeworth; par compensation pour la peine que vous venez d'infliger à notre petite pécheresse, je prendrai le volume de l'excellent ouvrage que je viens de citer,

et, si vous le permettez, quand nous rentrerons, et que nous aurons de la lumière, un de nos jeunes compagnons nous le lira tout haut, pendant que nous travaillerons. Anna, qui avait laissé tomber sa tête sur sa poitrine, et dont les yeux s'étaient mouillés de larmes, à réprimande de sa sœur, et en s'entendant accuser d'égoïsme par sa mère, reprit sa gaieté à l'idée du plaisir qu'on lui promettait, et se montra aussi charmée qu'auparavant de tout ce qui l'entourait.

Les promenades par terre et par eau étant terminées, et le jour près de finir, les promeneurs retournèrent au logis, l'âme contente, et avec une allégresse digne d'envie. Le seul regret des voyageurs était que M. Derville ne partageât point leurs plaisirs, « voici un genre de jouissances que votre père a toujours aimé », dit mistriss Derville. *Jama's je ne l'ai désiré, pour son plaisir, à une assemblée de Londres.*

Je l'ai souvent désiré, répliqua Lio-

nel , quand je voyais combien l'on vous admirait , vous et Jenny , et comme on applaudissait à vos chants. Ravi comme je l'étais de l'admiration dont vous étiez les objets , j'aurais souhaité qu'il prît part à ma joie.

Les yeux de Mistriss Derville se remplirent de larmes , et Jenny en versa elle-même à cette preuve d'attachement de la part de quelqu'un qui leur était si cher. Mistriss Arlington jeta sur lui un regard d'approbation plus expressif , et plus flatteur qu'aucunes paroles n'eussent pu l'être. « Et n'a-t-il pas eu aussi des admirateurs à Londres , demandat-elle en souriant ? Ne chante-t-il pas aussi ? » Oh ! oui , ma chère dame , répondit vivement Jenny ; tout aussi bien , si ce n'est pas mieux que nous. Et je puis vous l'assurer ; nous sommes vraiment glorieuses de lui.

Je ne puis en douter , répondit Mistriss Arlington , fixant ses grands yeux noirs , avec l'expression de la bienveillance , sur l'heureuse mère qu'elle

avait devant elle , et il est doux de voir une famille aussi unie de cœur que vous l'êtes. Mais je désirerais juger moi-même du pouvoir de vos chants. Ainsi, dès que nous aurons lu un des contes dont je vous ai parlé , nous nous rendrons à la salle de musique.

On lut le conte que l'on admira. — On exalta et l'on envia celle dont la plume était si éminemment douée du talent de faire goûter aux autres les leçons de la sagesse aussi bien dans des contes que dans des écrits plus graves , ou plutôt , de convaincre tous ceux qui sont susceptibles de réfléchir , qu'il n'y a rien de futile dans un conte où l'on sait enfermer une leçon et une consolation de tous les jours pour nos semblables , même sur les objets qui paraissent les moins importants. La compagnie , suivant le désir de mistriss Arlington, se dirigea alors vers la salle de musique , où il fut permis à Anna de rester jusqu'à dix heures. Les voyageurs exécutèrent la plupart des duos et des

trios qu'ils avaient chantés ensemble à Londres ; leur hôtesse admirait la douceur de leurs voix , la perfection de leur méthode , ainsi que leur rare beauté , et la simplicité de leurs manières absolument exemptes de prétention. Elle ne s'étonnait point de ce que lady Lucy Donellan s'était fait honneur de les montrer dans sa ménagerie d'animaux à deux pieds qu'on appelle gens du bel air.

Mais mistriss Arlington craignit que le goût du beau monde et de ses flatte-ries , ne leur rendît insipides les occupations journalières d'une vie retirée , et elle était plus disposée à les plaindre qu'à les féliciter de leurs succès dans les cercles de la bonne compagnie. Elle demanda si M. Derville aimait la musique.

« Elle fait ses délices. »

« Je suis charmée de l'apprendre, » répliqua-t-elle en soupirant. Une épouse est réellement digne d'envie , quand ses talens font le plaisir de son époux : »

Elle espérait intérieurement que les

louanges de M. Derville pour un cœur aussi attaché à lui que paraissait l'être celui de sa femme , seraient toujours pour elle un assez beau dédommagement pour les flatteries des gens titrés et à la mode.

Ses hôtes témoignèrent alors le désir de l'entendre elle-même , jugeant d'après la quantité des instrumens et des partitions qu'ils voyaient , que mistriss Arlington devait être une virtuose. Mais elle se refusa à leurs prières : elle craignait de leur ôter l'aisance et la liberté avec laquelle ils chantaient devant elle , et de perdre ainsi elle-même le plaisir qu'elle éprouvait à les entendre. Car elle ne pouvait se dissimuler qu'une fois qu'ils l'auraient entendue, il s'apercevraient qu'il leur restait encore beaucoup à apprendre pour atteindre à une exécution parfaite. Ainsi, voyant que leur vanité avait été très exaltée par leurs *petits succès dans le beau monde* (1), elle

(1) Ceci est en français dans l'original.

avait pour eux trop de bienveillance pour vouloir les mortifier, à moins que leur intérêt même ne lui en fît une loi : mais elle leur joua des walses et une sonate, et ils la reconnurent pour une musicienne de la première force. L'heure du repos était arrivée. La famille ayant été appelée à la prière, on se sépara ensuite, contens les uns des autres, et avec l'espoir de se retrouver le lendemain matin.

Il arriva, et la salle ainsi que la table du déjeuner offraient tant de choses agréables, d'abondance et de recherche, que la pauvre mistriss Derville trouva Lawn-house moins fait pour la réconcilier avec son humble demeure, que tout ce qu'elle avait vu pendant son séjour à Londres. Mistriss Arlington était trop pénétrante pour ne pas découvrir promptement la disposition d'esprit de ses hôtes, à la vue de l'élégance et de la richesse qui brillaient dans sa maison. « Qu'il est nécessaire, pensait-elle, pour un grand nombre de personnes

d'éviter la tentation ; car ce moyen est le seul qu'il y ait pour la plupart des hommes , de se garantir de l'erreur. — Combien peu sont à l'épreuve de la séduction ! Voici une épouse , une mère heureuse , mécontente de son lot , tout fortuné et digne d'envie qu'il soit , parce-qu'elle a eu le spectacle d'un genre de vie au-dessus du sien , et qui est , cependant incapable de procurer le bonheur. Si elle était demeurée dans la retraite paisible où une providence bienfaisante l'a placée , elle serait restée heureuse avec ce qu'elle possède , et n'aurait pas eu le tort , il faut le dire , de murmurer contre son lot ! »

Mistriss Arlington sortit de sa rêverie , et de ses réflexions morales assez tôt pour entendre mistriss Derville , qui disait : « j'insisterai sérieusement auprès de votre père , pour mettre à part une petite somme qui puisse nous procurer quelques meubles , et quelques objets commodes , tels que ceux que nous voyons , pour la table et l'appar-

tement. Ce que nous avons est réellement comme au sortir de l'arche ; et aucune des nouvelles inventions n'est parvenue jusqu'à nous. » Jenny et Lionel applaudirent au projet de ces nouvelles acquisitions qui leur paraissaient d'absolue nécessité ; en peu d'instans , il n'y eut rien dans la salle où ils étaient qu'ils ne se proposassent d'imiter en miniature à Loveland.

Mistriss Arlington gardait le silence. Mais elle soupira , en voyant qu'elle était un objet d'envie pour une femme dont elle enviait elle-même le rare bonheur : elle remarqua , dans le cours de la journée la disposition croissante de mistriss Derville à parler avec un vif mécontentement du peu d'agrément qu'elle trouvait dans sa maison , et à persévérer dans le dessein d'engager M. Derville à faire ceci , à acheter cela. — On voyait aussi que l'assurance que l'argent venait d'elle l'enhardissait à se rendre plus exigeante. — Mistriss Arlington résolut donc de guérir le mal

croissant , s'il était possible , avant qu'il ne fût trop invétéré , et d'employer un remède efficace , quoiqu'il lui en coutât de l'appliquer. Car, malgré le petit faible qu'un voyage à Londres avait rendu si saillant dans mistriss Derville et ses enfans les plus âgés , mistriss Arlington persuadée qu'ils avaient le cœur excellent, et de bons principes, n'en éprouvait pas moins un généreux intérêt pour leur destinée.

La bonne opinion qu'elle avait d'eux augmenta encore , lors qu'étant seule avec mistriss Derville , elle apprit de cette dame , les motifs de la résolution soudaine qu'elle avait prise de quitter Londres, et de la force que les alarmes de sa tendresse maternelle pour la vertu de ses enfans lui avaient inspirée , de résister aux dangereuses instances de lady Lucy Donellan.

Cette femme , pensa mistriss Arlington , mérite de rester heureuse. Je désire réussir à lui conserver la paix dont elle jouit ; ces petites tracasseries,

ces plaintes sur la mesquinerie et l'insuffisance de son mobilier dont jusqu'à ce moment , les jouissances domestiques et le bonheur conjugal l'avaient empêchée de s'apercevoir , pourraient lui aliéner le cœur de son époux ; je veux la préserver de ce malheur. Mistriss Arlington tomba de nouveau dans la rêverie. Mais comme elle était seule avec mistriss Derville, la politesse l'obligeait à réprimer le penchant qu'elle avait à s'y livrer : ainsi , après qu'elle eût très sincèrement félicité cette dame sur les excellens principes qui lui avaient dicté sa résolution , la conversation se porta sur des objets indifférens, et l'arrivée de la compagnie donna une nouvelle direction à leurs pensées.

Le lendemain était le jour où la voiture de mistriss Derville eut dû être réparée , et envoyée à Lawn-House : mais elle n'était pas prête , et les ouvriers firent prévenir qu'elle ne pourrait l'être que le lendemain soir , au plutôt. Mistriss Derville fut donc encore obligée

de prévenir M. Derville de ne pas l'attendre : mais elle l'assura qu'elle partirait le surlendemain, s'efforçant de croire elle-même qu'elle était vraiment affligée de ce délai : quand la lettre fut partie, mistriss Arlington dit à mistriss Derville qu'elle espérait que le jour de son départ n'était pas encore fixé, et qu'elle désirait profiter de l'occasion qui lui procurait de nouveaux amis, dont elle estimait le goût et le jugement, qu'ainsi elle était tentée de les retenir pour une partie de musique, qui devait avoir lieu sous deux ou trois jours. Mistriss Derville curieuse de rester pour cette partie, n'eut pas le courage d'avouer qu'elle avait fixé l'époque de son départ ; elle sentait cependant que son époux l'attendait, qu'elle devait partir, et que mistriss Arlington serait sûrement de cet avis. Elle fit donc des réponses évasives : « vous êtes trop bonne, trop flatteuse. J'aurais beaucoup de plaisir à rester : mais j'ai honte de vous être importune, » et autres phrases de ce genre. Elle alla faire part

à Jenny et à Lionel de la proposition de mistriss Arlington. Enchantés de l'idée de cette partie, jaloux de montrer leurs talens mieux encor qu'ils ne l'avaient fait à Londres, tous deux proposèrent sur-le-champ d'aller s'exercer à faire de la musique, en attendant la soirée le jour s'écoula avec autant de plaisir pour eux que les deux précédens. Plusieurs personnes étaient invitées à dîner; deux d'entr'elles étaient un homme de distinction, possesseur d'une grande fortune, et sa sœur. Jenny dont le jeune cœur avait appris à battre d'amour, et de l'espoir d'une conquête, prit soin d'arranger ses cheveux suivant la mode que lord N...., avait coutume d'admirer; et Lionel ajustant sa cravatte devant une glace, demanda si la sœur était aussi jolie que riche.

« Je suis bien aise, dit mistriss Arlington, que vous n'ayez pas demandé si elle était aussi riche que jolie. Si vous aviez fait cette dernière question, j'aurais pensé que vous n'aviez pas impu-

nément fréquenté sir Mordaunt ; car c'est celle qu'il eût faite.

« Sir Mordaunt est donc connu de vous ? dit Lionel en rougissant.

Oui, et lord N... aussi ; et je puis vous certifier, ainsi que miss Derville, que jamais votre chère maman n'a acquis plus de droits à votre tendresse et à votre reconnaissance, que quand elle a résisté aux instances de mon ancienne connaissance, lady Lucy Donellan, et qu'elle vous a enlevés de Londres. »

Les yeux du frère et de la sœur se baissèrent à ces mots ; ils auraient désiré que leur mère n'eût pas été aussi communicative. Cependant, il y avait dans les manières de mistriss Arlington quelque chose qui invitait si fortement à la confiance, qu'ils sentirent qu'il eût été très-difficile pour eux de lui cacher quoique ce fût qu'elle eût désiré de savoir.

Le temps du dîner se passa agréablement. Cependant Jenny éprouva un mécompte. Le colonel Orme, homme de

bel air, sur l'admiration duquel elle avait fait fond, se montra plus attentif pour la belle mistriss Derville que pour sa fille, quoiqu'également belle; et quant à miss Orme, la bonne mine de Lionel, et sa cravatte bien nouée furent en pure perte. Le rang et la réputation d'homme à la mode étaient tout pour cette demoiselle; un M. Derville dont elle n'avait jamais entendu parler auparavant, ne pouvait donc fixer son attention. Il en eût été tout autrement si Lionel se fût vanté de son intimité avec sir Williams Mordaunt, lord N. et autres personnes du même ordre; car alors elle lui eût parlé avec une charmante volubilité de ces aimables personnes. Elle eût même pensé qu'un M. Derville « devait être un homme agréable et intéressant, puisqu'il était connu de tels personnages. » Mais les Orme avaient quitté Londres avant l'arrivée des Derville. A la fin de la soirée, une occasion se présenta pour miss Orme de dévoiler ce trait de son caractère.

Mistriss Arlington , tout en refusant de chanter elle-même , pressait ses hôtes , qui ne demandaient pas mieux , de se faire entendre. Comme elle priait Jenny de chanter un duo avec son frère; chantons , dit Lionel , ce duo dont lord N. était si charmé.

Ces mots opérèrent sur miss Orme comme un coup électrique. Se retournant avec vivacité , mon cher monsieur, demanda-t-elle à Lionel, est-ce que vous connaissez lord N. ?

« Oui ! madame , fut la réponse laconique de Lionel, qui ne put se résoudre à dire : J'ai cet honneur.

« Oh , je vous prie , chantez son morceau favori ; il doit être charmant. Lord N. n'est-il pas vraiment un amour ? »

Avant que Lionel pût répondre à une question si étrange , mistriss Arlington répliqua pour lui : « Un amour ! Alors c'est un très-vieil amour ; il serait le grand-père des amours. »

« Je sais que vous ne l'avez jamais aimé , dit miss Orme ; mais j'ose espérer que

ces messieurs et ces dames en font plus de cas. »

Mistriss Arlington prenant de nouveau la parole , au grand contentement de ses hôtes : « Très-probablement , dit-elle ; car ils ne connaissent lord N. que par sa grande réputation d'habileté , et par ses manières insinuanes. Mais vous et moi nous en savons davantage sur son compte , n'est-il pas vrai ? Oui , continua-t-elle , ils connaissent lord N. et sir Williams Mordaunt aussi , et quelques autres de *vos héros* , qu'ils ont vus chez lady Lucy Donellan.

« Chez lady Lucy ? oh ma chère ! dites le moi à présent , n'est-ce pas une femme délicieuse ? s'écria miss Orme.

« Nest-elle pas vraiment un amour ou la grand'mère des amours ? reprit mistriss Arlington en riant. Mais trêvede ces questions enthousiastes , et permettez-nous d'entendre le duo favori de lord N. »

On le chanta , et miss Orme en fut dans l'extâse. Mais , de peur de se mon-

trer trop polie , elle eut soin d'ajouter qu'elle voudrait l'entendre chanter par miss Stephens et Braham , ou par mistriss Salmon et Vaughan , qu'alors l'exécution serait parfaite.

« Je ne suis pas sûr , Sophie , s'ils le chantaient , que vous vous en aperçussiez , à moins qu'on ne vous en avertît , dit son frère , honteux de sa grossièreté ; car vous savez que vous n'avez pas d'oreille. Mais je suis sûr que jusqu'à présent vous n'avez jamais entendu ce duo aussi bien chanté par des amateurs. Maintenant , j'espère , mistriss Arlington , que nous aurons le plaisir de vous entendre ? »

« Je vous prie de m'excuser , répliqua cette dame ; mes nerfs ne sont pas assez forts ce soir pour me permettre de chanter devant miss Orme : je la croirais toujours occupée de la manière dont mistriss Salmon aurait chanté mon air ; et je tremblerais à l'idée de la comparaison. »

Miss Orme , lançant un coup d'œil

irrité à son frère et à mistriss Arlington, commençait à prendre la défense de ses oreilles ainsi calomniées, lorsqu'on annonça leur voiture; et après un adieu que Miss Orme fit brusquement et de mauvaise grace, après une salutation dans le dernier goût de la part du colonel, ces conviés partirent. Une impression de contentement parut gagner toute la compagnie; mais mistriss Arlington était trop bonne, et ses hôtes trop délicats sur les convenances, pour témoigner leur joie de ce départ.

Le lendemain, un des domestiques vint informer mistriss Derville que sa voiture était réparée, et lui demanda pour quelle heure elle aurait besoin des chevaux de poste, le lendemain matin. Cette question fit monter visiblement la rougeur au visage des voyageurs, et mistriss Arlington exprima vivement l'espoir que mistriss Derville lui avait donné de rester le lendemain soir pour sa partie de musique. Mistriss Derville hésitait. Ses enfans la regardaient de nou-

veau d'un air pressant. « L'invitation est réellement si attrayante , nous serons si long-temps avant d'entendre de nouveau de la musique ! » Telles furent les expressions qui s'échappèrent involontairement de ses lèvres. Mais peut-être au fond de son cœur , la véritable tentation était l'occasion de faire et non d'entendre de la musique , et de se satisfaire elle et ses enfans , en cédant à leur nouveau penchant pour les applaudissemens.

« Je ne voudrais pas insister sur une demande qui ne vous serait point agréable , dit leur aimable hôtesse ; mais votre départ m'affligera , quelque en soit l'époque ; je crois avoir à vous offrir pour demain une partie si agréable , que pour vous autant que pour moi , je désire vous retenir ; et comme , à ce que j'ai compris , vous n'avez point indiqué à M. Derville d'époque précise pour votre retour , je me crois à l'abri du reproche , en vous pressant de rester encore. »

Mistriss Derville rougit , et évita le re-

gard pénétrant de mistriss Arlington. Car la première savait qu'elle avait indiqué à M. Derville l'époque précise de son retour auprès de lui. Mais mistriss Arlington l'ignorait : elle désirait la voir rester. Mistriss Derville résolut donc de prévenir son mari par le courrier, et de contenter ainsi à la fois elle-même, ses enfans et son aimable hôtesse. Elle dit en conséquence au domestique qu'elle n'avait besoin de chevaux que pour le surlendemain. On reprit les occupations agréables et les plaisirs de la matinée avec une nouvelle allégresse, et à la grande satisfaction de Jenny et de Lionel ; mais la joie de leur mère était troublée par un remords qu'elle ne pouvait étouffer.

Anna, depuis le jour de leur arrivée, avait toujours dîné à part, de bonne heure, et ne venait tous les jours qu'au dessert. Mais ce jour-là, elle ne voulut pas s'en aller que les plats ne fussent posés sur table. Mais la table fut servie avant que sa bonne jugeât à propos de

l'emmener; et, au lieu de se placer à côté de mistriss Arlington, suivant sa coutume, elle se tint près de la chaise qu'occupait sa mère; elle avait l'air inquiet.

« Qu'avez-vous donc, ma chère enfant? dit mistriss Derville; qu'est-ce qui vous tourmente?

« O maman! Jenny dit que nous ne partons pas demain.

« Eh bien ma chère, pourquoi cela vous afflige-t-il? N'êtes-vous pas très-heureuse ici? répondit mistriss Derville, à qui le rouge montait au visage.

« Oh! oui, mais, mais je voudrais si bien voir mon cher papa!

« Venez près de moi, ma chère enfant, dit avec douceur mistriss Arlington. L'enfant obéit. Vous aimez donc mieux retourner à la maison, voir le cher papa, que de rester avec moi, de vous promener sur l'eau, d'admirer les fleurs et de courir sur la pelouse?

« Je puis admirer les fleurs, et courir

à la maison ; et là j'ai Nelly , et mes lapins , et papa aussi.

« Quoique vous le nommiez le dernier, ce n'est pas lui, j'en suis bien sûre, que vous aimez le moins, dit mistress Arlington en souriant ; mais ma chère, j'aurai compagnie demain et une belle musique. Votre maman, votre frère et votre sœur désirent rester pour l'entendre, et je désire aussi qu'ils restent.

« Mais moi, je serai au lit, et je n'entendrai rien, et papa sera si affligé ; car il nous attend, vous le savez bien.

« Non, je sais le contraire ; votre maman ne lui a pas écrit de vous attendre.

« Pardonnez-moi, reprit vivement la petite fille, car j'ai vu la lettre, n'est-ce pas maman ?

« Oui, je l'ai prévenu, répondit mistress Derville, très-confuse. Mais je vais lui écrire ce soir pour lui faire savoir que nous n'arriverons que le lendemain du jour marqué.

Aussitôt la physionomie riante de

mistriss Arlington s'altéra visiblement : on la vit presque pâlir, et, après un moment de silence, elle dit. « M. Derville vous attend donc à un jour marqué? Il vous attend le pauvre homme. Si je l'avais su, certainement, je ne vous aurais pas pressé de rester. »

Elle n'en dit pas davantage. Mais, malgré sa politesse habituelle, le changement qui s'était opéré dans ses sentimens était évident pour ses hôtes. Elle caressait tendrement Anna, et ses yeux évitaient les leurs. La glace, le fruit, les gâteaux, un peu de vin doux avaient banni pour l'instant, de l'esprit d'Anna, toute idée chagrinante, et cette enfant était alors la seule personne de la famille, capable de parler.

« Je ne crois pas, dit-elle, à mistriss Arlington que vous ayez un chien aussi beau que le mien; j'admire comme il me connaît. Mais mes lapins ne me connaissent pas. »

« Quoiqu'ils ne vous connaissent pas, ils seront charmés de vous revoir, ré-

pondit mistriss Arlington, si vous leur portez des feuilles de chou. Mais il y aura quelqu'un qui vous reconnaîtra certainement ; c'est votre cher papa. »

« Oh ! oui, il me reconnaîtra ; cependant maman dit que j'ai beaucoup grandi. »

« Mais vous n'avez pas changé, répliqua mistriss Arlington : un voyage à Londres n'a fait sur vous aucune fâcheuse impression. »

Un soupir de mistriss Derville témoignait qu'elle s'appliquait la remarque ; et comme son cœur lui disait qu'elle n'était pas tout-à-fait sans fondement, elle éprouva une impression qui ressemblait à du ressentiment contre celle qui l'avait faite.

Mistriss Arlington se leva bientôt après, et engagea les dames à passer au salon. Mais pour la première fois, on eut de la peine à trouver un sujet de conversation ; pour la première fois aussi, Lionel éprouvait quelque répugnance à les aller rejoindre.

Il voyait l'effet que les déclarations ingénues d'Anna avaient produit sur mistriss Arlington, et il était à peu près aussi éloigné de blâmer sa mère bien-aimée, que son hôtesse jusque-là si bonne et si attrayante.

Cependant, il se rendit maître de ses sentimens, et rejoignit la compagnie pour reprendre son agréable tâche, et lire à haute voix un des contes de miss Edgeworth, pendant que les dames travaillaient. Tandis qu'elles écoutaient les vérités morales exprimées dans ces récits, avec tant d'énergie, le regard sévère de mistriss Arlington, s'adoucis-sait un peu ; mais rien qu'un peu.

Cette dame avait un sentiment exquis de la beauté morale ; c'était l'attachement que montrait mistriss Derville pour son époux et pour ses enfans qui avait intéressé si vivement son hôtesse en sa faveur, qui avait donné plus de prix à ses yeux, à ce que la personne, et la simplicité gracieuse des manières de mistriss Derville avaient d'aimable.

C'était une épouse heureuse , ayant le sentiment de son bonheur , et uniquement attachée à l'auteur de sa félicité , qui avait gagné le cœur de mistriss Arlington. Maintenant elle voyait que les séductions des amusemens , peut-être les suggestions de la vanité , engageaient cette épouse si digne d'envie à tromper l'attente de son époux , qu'elle consentait même avec joie , à prolonger une séparation déjà si longue. La délicatesse des sentimens de son hôtesse en était blessée. Elle en souffrait ; mistriss Derville avait beaucoup perdu dans son opinion , et eût-elle voulu cacher combien elle était choquée , mistriss Arlington n'eût pas pu y réussir. D'ailleurs , sans accuser mistriss Derville de mensonge , elle l'accusait au moins d'avoir manqué de franchise. Mistriss Arlington regardait comme certain , puisque mistriss Derville ne l'avait pas démenti , que cette dernière n'avait point fixé à son mari l'époque précise de son retour. Mais , quoique mistriss Derville se fût

aperçue de son erreur, elle ne l'avait pas détrompée ; et pourquoi ? parce qu'elle n'en agissait pas bien avec son excellent époux. Après le thé, ils se rendirent comme de coutume, à la salle de musique, et les voyageurs essayèrent de chanter ; mais leur âme était abattue, et l'on s'apercevait qu'ils chantaient à contre cœur. Mistriss Arlington les avait accompagnés en maître sur la harpe, et le forté-piano. Ils lui demandèrent de nouveau la faveur de l'entendre, ce qu'elle avait éludé jusqu'alors, par les motifs que nous avons expliqués. Ses hôtes avaient attribué son refus au sentiment qu'elle avait de son infériorité comme cantatrice, quoique son exécution sur un instrument fût parfaite.

Mais, dans le moment actuel, loin de vouloir leur épargner quelque inquiétude, ou une mortification, elle était plutôt disposée à les leur faire éprouver. Mais à la fin, elle voulut les convaincre que cette partie à laquelle ils s'étaient empressés de sacrifier le plaisir de re-

tourner dans leur demeure , et pour laquelle ils ne craignaient pas d'affliger un cœur qui leur était dévoué , n'avait pas besoin de leurs talens , et qu'ils auraient plus à y apprendre , qu'à y briller. Dans cette intention , elle s'assit au forté-piano , et chanta en maîtresse consommée l'un des airs de Mozart les plus beaux et les plus difficiles ; sa voix , à la fois d'une belle intonation , et d'une grande étendue , leur parut la plus rare qu'ils eussent jamais entendue. Ils se regardèrent l'un l'autre avec autant de surprise que de découragement. Quand elle eut fini , la parole leur manqua pour la remercier. Ils lui demandèrent ensuite un air de Hanel , qu'elle exécuta avec une égale perfection. Sur leurs instances , elle chanta encore une cavatine de Paësiello , en s'accompagnant de la harpe. A cet air , elle fit succéder une simple ballade , dont les paroles et l'air étaient de sa composition. — En voici les paroles.

A I R.

« Vous aimer était un devoir bien doux ; mon penchant me l'enseignait.

« Mais maintenant je suis contrainte à cacher, sous un sourire, le malheur dont ce devoir m'a affligée.

« Je vous trouvais tendre, et je vous croyais sincère. »

« Mes heures s'écoulaient doucement. Mais hélas ; j'ai tressé une guirlande d'épines que, dans mon erreur, j'ai prises pour des fleurs. »

« Vas, trompeur, hâtes-toi de fuir ; tu m'as perdue pour jamais depuis que le sort m'a condamnée à bénir le jour qui sépare pour toujours nos fortunes.

« Oui, vas ! ne me montres plus ce sourire, signe trompeur de l'amour, de peur que je ne reprenne ma chaîne, et que ce pauvre cœur ne se brise. »

« Comment avez vous pu, ma chère dame, dit à la fin mistriss Derville, souffrir que nous nous soyons compromis en chantant devant vous, comme nous l'avons fait ? »

Si j'avais cru vous compromettre ;

je ne l'aurais pas souffert ; car je n'éprouve aucun plaisir à voir que l'on s'expose à être humilié. Vous avez de jolies voix , une expression convenable. Vous chantez avec beaucoup de justesse, j'ai grand plaisir à vous entendre , et je ne doute pas que si vous eussiez fait les études , et reçu les leçons que j'ai été à même de recevoir , votre talent ne fût égal au mien. »

« Mais pourquoi nous avoir privés si longtemps du plaisir et de l'avantage que nous aurions trouvés à vous entendre ?

« Oh , j'ai eu mes raisons. Mais maintenant , je vous prie de me chanter quelque chose. »

« Oh non ! Non pas après vous. Nous ne chanterons jamais désormais devant vous.

« Aprésent, vous pouvez savoir pourquoi je n'ai pas chanté plutôt en votre présence. Je savais qu'un mélange de vanité et d'humilité me priverait du plaisir de vous entendre , et c'est pour

cela , que je me suis refusée à vos sollicitations. — Mais venez : terminons par le dernier chœur de *la Clemenza di Tito*; je me chargerai des solos. Je neveux pas prier Lionel de chanter avec moi « *ah perdonna !* car je l'intimiderais trop. Mais il me l'entendra chanter demain avec un monsieur qui est un chanteur de la première force , et j'attends aussi quelques excellens chanteurs de profession. »

Les amateurs troublés manquèrent plus d'une fois la mesure en exécutant le chœur. Revenus de leur empressement pour la soirée musicale du lendemain , dès qu'on eût fait la prière , ils souhaitèrent à leur hôtesse une bonne nuit , et se retirèrent dans leurs chambres.

Quand ils y furent rentrés , les sentimens divers qui agitaient Mistriss Derville s'exhalèrent par des larmes. Elle était déchue dans l'opinion de mistriss Arlington , peut-être dans la sienne propre. — Elle avait probablement

blessé le cœur de son époux , et pourquoi ? pour un amusement qui , selon toute apparence , devait lui causer , à elle et à ses enfans , plus de peine que de plaisir. C'en serait un pour eux , à la vérité , d'entendre d'excellens chanteurs , et d'excellente musique , de voir les beaux appartemens de mistriss Arlington , dans tout leur éclat , et remplis d'une nombreuse compagnie. Mais la crainte d'être invités eux-mêmes à faire leur partie devait bien diminuer pour eux l'agrément de toute la soirée ; et il leur serait , à peu-près aussi pénible de se refuser aux instances de mistriss Arlington que d'y céder. Si elle (mistriss Derville) avait écouté les inspirations de sa tendresse , si elle eût répondu aux légitimes instances de son époux , au lieu de perdre cette semaine dans une peine d'esprit trop réelle , elle se serait rendue , en moins d'une demi-journée de voyage , dans sa maison , et , auprès de cet époux , que , malgré l'inconséquence de la conduite qu'elle

avait tenue , elle aimait de la plus tendre affection. Il ne lui fallait pas plus de temps pour se réunir à lui.

Les larmes qu'elle versa, pendant cette nuit, furent abondantes, et amères, mais salutaires ; et les prières de la reconnaissance se mêlèrent à celles du repentir.

Le lendemain matin , elle se leva de très bonne heure , et se rendit auprès de son fils et de sa fille , qui reposaient encore. Après qu'elle leur eut ouvert son cœur , elle descendit à la salle où l'on déjeûnait , et leva un œil ferme et joyeux sur mistriss Arlington dont le regard était altéré ; car il l'était , en dépit d'elle-même.

On commençait à déjeûner , depuis quelques instans , lorsqu'un des domestiques entra , et dit à mistriss Derville que les chevaux seraient dans deux heures à la porte.

Les chevaux ! que veut dire ceci s'écria mistriss Arlington ?

« Que nous partons aujourd'hui,

répondit tranquillement mistriss Derville. Oui , ma chère dame , continuait-elle , voyant que mistriss Arlington allait parler : je suis sûre , malgré votre surprise , que vous m'approuvez ; car vous croyez , je le sais , que mon devoir est de partir.

Je le crois , répliqua franchement mistriss Arlington , et je suis satisfaite, quoique par égoïsme , je vous voye partir avec peine. Mais quand je songe que vous retournez vers un époux chéri, et qui vous aime , lorsque je pense à la sécurité et au bonheur que vous promettent votre retraite et son amour , je ne puis que porter envie à votre heureux partage , et prier Dieu de bénir votre voyage.

A ces mots , mistriss Arlington saisit affectueusement la main de mistriss Derville. Ses yeux et ses manières ne laissèrent plus apercevoir aucune trace de froideur , et s'approchant de la fenêtre , elle fondit en larmes.

S'étant bientôt remise , elle dit en

laissant percer un sourire à travers ses larmes : « j'espère que ce n'est pas la dernière fois que nous déjeûnons ensemble ? »

« J'espère que non ; sérieusement j'espère que non , dit mistriss Derville très émue ; et Jenny , qui était assise auprès de mistriss Arlington , répéta les paroles de sa mère , en appuyant affectueusement la tête sur les épaules de sa voisine.

« Peut-être viendrez-vous nous voir quelque jour , dit Lionel , quoiqu'il n'y ait rien chez nous qui puisse vous attirer.

« Vous comptez-vous pour rien vous-mêmes, et comptez vous pour rien , ce bien si rare , le bonheur domestique ?

« Venez , je vous en prie , dit Anna , se jetant à son cou , « et je vous donnerai Nelly , si vous voulez. Mais non , elle ne voudrait peut-être pas ; ainsi , je vous donnerai un de ses petits. »

Grand merci , chère enfant. Ainsi , Nelly , que j'avais toujours cru votre

nourrice , se trouve n'être qu'une chienne favorite. Mais , dites-moi , je vous prie, par quel hasard lui avez-vous donné le nom de Nelly ?

« Vous serez bien plus choquée d'apprendre, dit mistriss Derville , que Nelly est l'abréviation du grand et respectable nom de *Cornelia* , *Cornelia* , mère des Gracques, nom chéri de mes enfans.

« Hélas , pauvre *Cornelia* ! je ne me serais guère attendue à retrouver quelque souvenir d'une dame romaine dans la petite chienne Nelly. Cela me rappelle ce que dit Pope de Rome , dans son épître sur les médailles.

« Et tous ses triomphes se trouvent retrécis , dans le petit cercle d'une médaille. »

Mais venez , mistriss Derville , pendant que ces jeunes gens se préparent pour le voyage, accordez-moi un tête à tête : nous nous promènerons ensemble sur la pelouse. Mistriss Arlington , lui prenant le bras , la conduisit à sa promenade favorite , au bord de la rivière,

elles s'engagèrent dans une conversation très intéressante. D'après quelques intentions particulières, mistriss Arlington désirait savoir quelle était la destination future de Lionel : et, comme une ouverture sur un sujet conduit à une ouverture sur un autre de même nature, mistriss Derville lui dit que Jenny avait pour amant un jeune ecclésiastique, qui avait la perspective d'une bonne cure; mais elle ajouta que Jenny avait eu tant d'admirateurs à Londres, que, comme mère, elle désirait que sa fille ne se pressât pas trop de conclure un mariage si modeste pour une jeune personne distinguée par sa beauté autant que par ses relations de parenté.

« Son amant a-t-il de bons principes : a-t-il eu une bonne éducation? Est-il aimable, et d'un bon caractère? demanda vivement mistriss Arlington.

« Oh! oui, de très bonne mine aussi, et très habile.

« Et êtes-vous assurée qu'il a pour votre fille un attachement réel?

Oh oui ! il l'a aimée dès l'enfance : « ma chère mistriss Derville, dit mistriss Arlington avec une gravité presque solennelle. Je vous en conjure , permettez moi cet avis : ne vous aveuglez pas sur ce qui peut faire réellement le bien-être, la félicité de votre fille ; renoncez à l'intention de retarder son union avec son amant , dans la vue de former pour elle une union plus relevée : attendez seulement qu'il ait atteint l'âge de prendre la cure qui lui est destinée ? N'êtes-vous pas heureuse dans votre situation ? vous êtes-vous jamais repentie, d'avoir , dans l'éclat de votre jeunesse, de votre beauté , de votre fortune , préféré M. Derville à son opulent rival ?

« Jamais ; car mon lot a été plus heureux que celui des femmes ne l'est en général. »

« Et pourquoi celui de votre fille ne serait il pas également fortuné ? Pourquoi , quand il s'agit de votre enfant , céderiez-vous aux faiblesses d'une ambition que vous avez dédaignée pour

vous-même avec tant de raison ? Oh ! ce sujet me tient fortement à cœur. Mais je m'aperçois que vous êtes trop chaudement vêtue , et que la chaleur du jour vous accable. Entrons dans un bateau ; nous pourrons nous transporter nous-mêmes sur l'autre rive , où nous trouverons de l'ombrage ; car malheureusement , et contre l'ordinaire , je ne vois aucuns domestiques ni jardiniers à notre disposition. »

« Si vous le voulez bien , je prendrai les rames dit mistriss Derville , sautant dans le bateau ; car vous me permettrez de vous le dire , je suis plus habituée à m'en servir que vous. Mistriss Arlington se préparait à la suivre ; mais avant que mistriss Derville eût pu lui donner la main pour l'aider à entrer dans le bateau , le pied glissa à mistriss Arlington , et elle tomba à la renverse dans la rivière , à l'endroit le plus profond. Au premier moment , la terreur priva presque mistriss Derville de ses facultés ; mais quand elle vit mistriss Arlington

revenir sur l'eau , elle la conjura de ne pas faire d'efforts pour rentrer dans le bateau, et de se borner à se cramponner à la poupe. Se rappelant alors qu'en observant une plante aquatique , elle avait remarqué que l'eau dans cet endroit était basse , elle s'y dirigea le plus promptement que ses forces le lui permirent, recommandant toujours à mistriss Arlington que la crainte avait presque privée de ses sens , de se tenir ferme. Ce fut un moment d'inquiétude terrible pour mistriss Derville , jusqu'à ce qu'à la vue des fleurs qu'elle se rappelait très-bien , elle reconnût qu'elle approchait de l'endroit où l'eau était basse. Mais avant qu'elle pût y parvenir, mistriss Arlington lâcha prise , et disparut de nouveau. Toutefois mistriss Derville avait atteint alors un endroit où il était moins difficile d'échapper au danger. Elle sauta du bateau sur le rivage , et étant entrée dans la rivière , elle saisit mistriss Arlington qui avait perdu connaissance, par sa longue che-

velure qui flottait alors sur l'eau , et non , sans péril pour elle-même , elle la tira vers le penchant du rivage , et la fit sortir à moitié de l'eau. Mais en retirer entièrement son amie était une tâche trop forte pour elle, et mistriss Derville n'osait la quitter un instant , de peur qu'elle ne retombât dans l'eau : mistriss Derville ne put donc que crier de toutes ses forces pour appeler du secours. Heureusement, Lionel qui les cherchait, parut au bout de quelques instans, et se hâta d'accourir à elles, tandis que des domestiques accouraient aussi de tous côtés. Ils furent d'abord tellement épouvantés et désolés à la vue de leur maîtresse, couchée comme morte sur l'herbe, où Lionel l'avait déposée , qu'ils en étaient incapables d'agir. Cependant , sur l'assurance donnée par madame Derville que son amie n'avait pas eu le temps d'avaler assez d'eau pour que l'on dût en craindre les funestes effets , et que l'épuisement et la frayeur étaient sans doute les seules causes de son évanouissement , ils se

mirent en devoir d'aider à la transporter au logis , ou , en peu de minutes , les remèdes d'usage la rappelèrent à la vie : ses yeux cherchèrent d'abord mistriss Derville. Elle se jeta dans les bras de sa libératrice avec un regard plus éloquent que des paroles , et donna quelques momens sur son sein , cours à ses sanglots dans l'effusion d'une tendre reconnaissance.

« C'est la présence d'esprit de cette dame , ce sont ses efforts qui m'ont sauvé la vie , dit-elle à ceux qui l'entouraient. Car sans elle , je n'aurais jamais rouvert les yeux. »

A ces mots , les regards de Lionel et de Jenny exprimèrent toute leur joie , et mistriss Derville qui voulait parler , fut interrompue par de vives acclamations. « Que Dieu vous conserve , madame ! » entendait-elle de tous côtés. Tel était le vœu que murmurait , ou prononçait hautement la reconnaissance de ces bons serviteurs. Tout le monde se réunit à elle pour presser

mistriss Arlington d'envoyer chercher un homme de l'art, et de se reposer en attendant dans un lit chaud; précautions que mistriss Derville consentit à prendre aussi pour elle-même. Car elle était aussi trempée d'eau, et commençait à éprouver dans tous ses membres, un tremblement, effet naturel d'une émotion forte, et le frisson douloureux qui en est la suite.

Elle se résigna avec docilité à se laisser déshabiller et mettre au lit. Elle prit aussi du vin et quelques cordiaux; mais elle ne put se résoudre à dormir, et ne put même reposer tranquillement; après avoir, du fond du cœur, rendu grâces au ciel, de l'avoir choisie pour sauver de la mort une créature humaine, et surtout une amie aussi digne de sa tendresse, elle demanda instamment à voir Lionel et Jenny. Déterminée à poursuivre sa route à l'heure marquée, autant que les circonstances le permettraient, à moins que mistriss Arlington ne se trouvât sérieusement malade de

son accident, après un repos d'une heure, elle se leva, reconfortée par les nouvelles qu'on lui donnait de mistriss Arlington. Le chirurgien qui la quittait, avait déclaré qu'elle n'éprouverait aucun mal de son accident, et qu'il suffisait des cordiaux qu'on avait pu lui administrer.

Ce fut en effet un bonheur que son amie et elle se trouvassent si bien ; car on leur apporta des lettres, et si l'état de leur santé eût été moins bon, le contenu de ces lettres eût produit sur elles une impression bien plus fâcheuse.

L'une était de M. Derville, l'autre d'un de ses amis. Mistriss Derville, lut d'abord celle de son mari. Elle était courte, mais remplie de tendresse ; il y exprimait son vœu pour la prolongation de son séjour, si elle se trouvait heureuse où elle était, et elle regrettait presque de n'avoir pas contremandé les chevaux. Mais à la lecture de l'autre lettre elle parut si troublée, elle pleura si abondamment que ses enfans en furent alar-

més , et quelqu'un étant venu l'avertir que mistriss Arlington désirait la voir , elle se rendit près de son lit , lui donna la lettre , et sortit de la chambre.

Derville , guidé par une tendresse généreuse et délicate, n'avait point parlé à sa femme de la fièvre qui avait désolé le village , même après qu'elle eût entièrement cessé. Il avait craint , si cette nouvelle ne pouvait accélérer son retour , qu'elle ne troublât ses plaisirs par de tendres alarmes à son sujet , quoique ces alarmes fussent sans fondement. Ainsi, quoiqu'il éprouvât réellement le besoin d'un peu de soulagement , après les fatigues qu'il avait supportées, il se résolut à ne rien dire qui pût abrégier le terme des amusemens que sa femme bien-aimée et ses enfans s'étaient promis. Mais son ami et voisin, M. Travers, qui désapprouvait cette réserve, ne fut pas si circonspect. Il ne se bornait pas à témoigner à mistriss Derville le désir de la voir hâter son retour : Donnant carrière à son admiration pour son res-

pectable ami, il faisait connaître à sa femme les motifs qui l'avaient porté à presser le départ de toute sa famille pour la capitale, à les engager d'y prolonger leur séjour, et il s'étendait amplement sur la conduite exemplaire d'un époux, qui pendant qu'elle se livrait aux plaisirs de la ville s'occupait de remplir dans toute leur étendue les devoirs d'un vrai ministre de l'église envers ses paroissiens malades et souffrants.

Mistriss Arlington lut cette lettre d'une voix entrecoupée à Jenny qui pleurait, tandis que Lionel ému d'un trouble que l'orgueil viril lui faisait désirer de cacher, écoutait le même récit de la bouche de sa mère, non moins agitée que lui. Comme mistriss Arlington finissait la lecture de cette lettre, mistriss Der-ville entra dans la chambre, et voyant son hôtesse vivement affectée, elle s'écria, en sanglotant :

« Songez-y donc, madame. J'ai failli le perdre. S'il eût été atteint de la contagion... il pouvait. — Une abondance de

larmes lui coupa la parole : « mais elle ne l'a point frappé , et la providence l'a épargné pour l'intérêt général. Homme d'un désintéressement admirable ! »

« Je voudrais , dit mistriss Arlington, s'efforçant de sourire , faire à pied , le pèlerinage de Lovelands , uniquement pour le voir ».

« Et moi.... Je n'ai pas trouvé mon plaisir le plus doux , à retourner vers lui ; mais je remercie le ciel d'avoir permis que j'eusse fixé l'instant de mon départ, avant la réception de cette lettre.

Mistriss Arlington lui serrant tendrement la main , lui dit. « Je vous félicite de votre résolution. »

« Sans doute , reprit mistriss Derville , vous ne pensez pas qu'il ait bien fait de me laisser dans une ignorance absolue de ce qui allait arriver. Il aurait dû me donner le choix de partir, ou de rester. »

« Non. Il a pris le meilleur parti possible , et vous êtes , je vous le répète , la femme la plus digne d'envie ; n'ajou-

tez pas un mot de plus contre mon héros. Il est pour moi un second évêque de Marseille, aussi vertueux que lui.—Mais êtes-vous prête à partir. Car, quoique je vous perde avec beaucoup de regret, je suis maintenant pressée de vous voir poursuivre votre route.

Ils quittèrent à l'instant la chambre, pour se tenir prêts lors de l'arrivée de la voiture. Mistriss Arlington se leva pour écrire à M. Derville qu'elle invitait, si on lui prescrivait de changer d'air, à venir à Lawn-house, et à lui procurer le plaisir de connaître un homme, qui faisait plus que réaliser à ses yeux l'idéal de tout ce que devait être un époux, un père, un ministre chrétien. Elle lui faisait ensuite, avec l'éloquence simple et laconique du sentiment, le récit des obligations qu'elle avait à son épouse, qu'elle appelait à juste titre, son ange sauveur et à qui elle était en conséquence, attachée par les liens d'une reconnaissance éternelle.

La voiture arriva enfin, quoique trop

tard encore pour l'impatience de mistriss Derville. Mais quelle révolution les événemens d'un petit nombre d'heures n'avaient-ils pas opérée en elle, que de nouveaux sentimens ne lui avaient-ils pas inspirés ! Auparavant, toutes les obligations étaient de son côté ; maintenant c'était mistriss Arlington qui était la personne obligée, et elle avait à mistriss Derville une obligation en comparaison de laquelle presque toutes les autres ne sont rien.

« Je ne suis pas femme à me répandre en paroles, dit mistriss Arlington d'une voix entrecoupée ; mais je vous prouverai ma reconnaissance par des actions : je ferai pour vous ce que pour aucun motif, je ne ferais pour personne ; en tems opportun, je m'expliquerai. »

Le cœur de mistriss Derville était trop plein pour lui permettre de parler. Le silence et les larmes marquèrent le départ de ces nouveaux amis. Mais Jenny revint sur ses pas, renouvelant pour la dixième fois les instances de toute la famille

pour que mistriss Arlington leur donnât tous les jours des nouvelles de sa santé.

Oh ! combien est-il plus aisé de bien agir dans des circonstances difficiles , et qui réveillent fortement toutes nos facultés, que d'accomplir régulièrement les devoirs paisibles de tous les jours de la vie , ces devoirs qui n'ont pas même de nom !

Aucune considération n'aurait pu empêcher mistriss Derville d'accompagner son mari dans ses périlleuses visites aux malades et aux mourans : si elle eût eu avis du danger qu'il courait , la dissipation et les plaisirs de Londres nel'eussent point retenue : elle eût volé vers lui à la première alarme. Mais une vertu plus facile et plus humble , le sacrifice d'une soirée de plaisirs projetés, d'un triomphe de la vanité, pour se rapprocher de lui un jour plutôt , pour lui prouver ainsi une affection constante, un de ces petits sacrifices habituels qui prouvent même mieux notre tendresse que de plus grands, parce qu'ils ne procurent ni gloire ni éloges,

s'était trouvé au-dessus de ses forces : elle n'aurait pu elle-même se soustraire aux illusions de Londres, si elle n'eût pas eu à craindre pour le repos d'un de ses enfans, et pour les mœurs de l'autre.

Mais dans ce dernier cas, le danger était trop frappant, pour qu'elle ne l'évitât pas, sans hésiter, et le devoir trop évident pour qu'elle ne le remplît pas sur le champ ! dans le premier cas, au contraire, le devoir était plus éloigné, le danger attaché à l'oubli momentané de ce devoir, moins sensible, et moins prompt à se manifester. Si de la suie vient à tomber d'une cheminée dans une rue très étroite, chaque passant s'écarte promptement pour éviter d'être atteint par une ordure dont la malpropreté évidente le menace : mais nous ne nous appercevons point de l'effet plus lent, plus imperceptible, mais non moins nuisible à la propreté de nos habillemens, que produit la poussière, ou l'usage trop long et trop fréquent que nous faisons de ces mêmes vêtemens.

Les voyageurs , sans s'arrêter sur la route , la parcoururent rapidement jusqu'à la nuit close. Ils furent alors forcés par l'impossibilité de trouver des chevaux , de s'arrêter à un relais , plutôt qu'ils ne l'auraient voulu. Mais à leur arrivée , ils virent heureusement un des paroissiens de Derville qui s'en retournait à cheval au village ; la dernière lettre de mistriss Derville avait prévenu son mari qu'elle n'arriverait pas encore le jour suivant. Elle était donc charmée de pouvoir l'avertir par un billet que sous peu d'heures sa famille serait près de lui.

Le lendemain matin , elle était encore retenue par le manque de chevaux , et on avait déjà atteint la soirée , avant que les collines qui dominent l'avallée de Lovelands , le petit lac qui brille au milieu de la pelouse veloutée sur laquelle s'élevaient la vigne et le chevrefeuille , avec le presbytère qu'ils dérobaient à la vue , se montrassent tout-à-coup à leurs yeux. Les rayons dorés du soleil cou-

chant dardaient sur cette belle scène champêtre , et Lionel s'écria. « Ah, ceci est bien plus beau , même que Lawn-house. »

« C'est notre maison , ce doit l'être , dit Jenny , dont l'œil cherchait à apercevoir quelqu'un qu'elle ne voyait pas , mais qu'elle supposait être là pour tâcher de découvrir la voiture , ou d'en entendre le bruit. Mistriss Derville gardait le silence. Son cœur était trop plein pour qu'elle pût parler , surtout , quand elle découvrit son mari qui épiait son arrivée du haut d'une colline qui dominait le tournant de la route. Ses enfans chéris agitaient avec empressement leurs mouchoirs vers lui , pour se faire reconnaître. Mais son épouse , plus profondément affectée , après l'avoir regardé un instant par la vitre de devant , se rejeta dans un coin de la voiture , et se couvrit le visage de son mouchoir. En peu de momens , Derville descendit la colline , et fut à la porte pour l'ouvrir , afin de faire entrer les voyageurs. A

peine , lorsqu'ils passèrent devant lui , put-il apercevoir leurs regards qui le saluaient. Mais que ces regards étaient éloquens !

Quand la voiture s'arrêta , mistriss Derville était tout à fait bouleversée par la multitude de ses sentimens, et de ses souvenirs. Elle ne savait pas comment elle était entrée dans la maison : elle reprit bientôt ses sens, quand elle se sentit appuyée sur le sein de son époux , et qu'elle rencontra ses yeux pleins d'un amour à l'épreuve du temps, et fixés sur elle avec une tendresse qui lui rappelait leurs plus beaux jours. Qu'était-ce que Londres avec tous ses plaisirs au prix de ce moment de leur réunion ? Elle se voyait maintenant entourée de tout ce qu'elle aimait le plus dans le monde : elle entendait son époux qui s'écriait avec ferveur : « Vous m'êtes tous rendus sains et saufs. Père des miséricordes , recevez mes actions de grâces. » Les lèvres tremblantes , elle répéta cette prière , l'élan du cœur , et sentit avec

mistriss Arlington , qu'elle était en effet digne d'envie.

« Mais , comme vous êtes maigre , Frédéric ! dit mistriss Derville , avec inquiétude. Comme vous êtes pâle ! »

« N'en soyez pas surprise ! j'ai eu à remplir des devoirs si pénibles.

« Ne parlez pas de cela. — Je ne puis supporter l'idée du danger que vous avez couru. »

« Vous devez supporter cette idée , en songeant avec reconnaissance que j'y ai échappé. Oh ! c'étaient vraiment des scènes affligeantes, et ce qui m'affligeait le plus , encore , c'était le moment de mon retour à la maison ou au lieu de l'accueil d'une épouse inquiète et affectionnée , d'enfans chéris et attentifs , je ne rencontrais qu'une demeure solitaire que n'égayait à mes yeux aucune consolation domestique ! mais j'ai tout supporté : j'étais encouragé par l'idée que je remplissais mon devoir , et par l'heureuse certitude que ma femme et mes enfans étaient hors d'atteinte de

la fatale contagion qui m'entourait. Mais vous êtes à moi de nouveau , et toutes mes peines sont bien récompensées.

Dans cette soirée , mistriss Derville était trop remplie de sa félicité pour penser à des rapprochemens fâcheux entre l'humble presbytère , et des demeures plus magnifiques. Cependant , en jetant çà et là un œil scrutateur, autour d'elle , la pensée lui venait , quoiqu'elle ne l'exprimât pas « qu'elle n'aurait pas cru ces chambres si petites; » quant à la pauvre Anna, elle avait un grand sujet de chagrin , qu'elle exprimait à haute voix ; car , Nelly , après que la première joie de la revoir , fut calmée , l'avait quittée pour retourner à ses petits nés de la veille , et Anna ne s'appaisa que sur l'assurance de son père, qu'il eût été fort mal à Cornelia d'abandonner longtemps ses petits Gracques , pour quelque cause que ce fût.

Les voyageurs, goûtaient pour la première fois le plaisir de prendre le thé avec M. Derville depuis leur retour. Il

demanda qui était mistriss Arlington ? en réponse à cette question , sa femme lui mit en main la lettre de cette dame ; en lui disant : « Mistriss Arlington est un ange ? » M. Derville lut, non sans une vive émotion , l'éloge qu'elle faisait de sa femme , et le récit du service qu'elle en avait reçu.

« Quoi , cela est réel , dit-il , et vous lui avez sauvé la vie ! Anna me contait tout à l'heure que mistriss Arlington était tombée dans l'eau , et qu'elle croyait vraiment que, sans vous , elle aurait été noyée. Mais j'ai cru que cette chère enfant parlait d'après les récits exagérés des domestiques , puisqu'elle n'avait pas été témoin de l'événement.

« Oh non , non mon père, s'écrièrent vivement Lionel et Jenny , empressés de rendre à leur mère l'hommage qui lui était dû. « C'est la présence d'esprit de ma mère qui lui a sauvé la vie , et quand elle a été rendue à elle-même , les premiers mots de mistriss Arlington : ses domestiques ont été : « souvenez-

vous que c'est cette dame qui m'a sauvé la vie. »

Derville applaudit à l'empressement et à l'amour filial de ses enfans par un regard approbateur où brillait la joie. Il paya ensuite à sa femme un juste tribut d'éloges et de reconnaissance; la félicitant avec gravité sur l'heureux résultat de l'empire qu'elle avait conservé sur elle-même. Si le simple effet de la présence d'esprit de sa femme, méritait de si tendres éloges, et tout ce que marquait mistriss Arlington de son éternelle reconnaissance, combien plus de droits n'avait-il pas lui-même à des louanges sans bornes, à une reconnaissance éternelle, lui qui pouvait faire valoir pour titres tant d'individus humbles et pauvres que ses soins et ses bontés avaient si évidemment arrachés au tombeau; et qu'il avait sauvés en s'exposant lui-même sans cesse au danger; mais il l'oubliait entièrement. Derville toujours prêt à célébrer le mérite dans les autres, ne pensait jamais au sien propre;

et pourquoi? parceque le désir de mériter les applaudissemens ne déterminait jamais ses actions. Il agissait d'après un principe plus élevé, et par une ambition plus noble. Tandis qu'il admirait la louable présence d'esprit de son épouse, ses efforts courageux pour sauver mistriss Arlington, il ne songeait pas que si sa femme s'était montrée avec plus d'éclat, et d'une manière en quelque sorte plus théâtrale, sa vie, à lui, pendant une longue suite de jours, avait été marquée par des efforts plus difficiles, plus pénibles et plus vertueux, et suivie de résultats dignes de toutes les louanges qu'il se plaisait à donner à mistriss Derville.

Dans quel bonheur, avec quelle rapidité s'écoula cette soirée! Combien il fut impossible à cette dame de regretter Londres, et même Lawn-house avec tous ses agrémens! mais le lendemain, quand elle descendit pour dîner, elle ne put s'empêcher de dire: « Je ne puis souffrir cette poterie toute unie. Il faut

avoir un service de porcelaine blanche. »

Et quand elle appela la servante pour relever les plats , elle dit qu'il lui semblait étrange d'être servie à table par une femme , après l'avoir été si longtemps par des laquais.

« Il est vrai, dit Derville; vous aviez un laquais à Londres , et au besoin , les chevaux à la voiture. C'était réellement vivre dans une sorte de luxe , et comme vous auriez toujours vécu , si Anna Pointz n'avait pas été une jolie idiote qui a préféré les satisfactions de l'amour à celles de l'ambition. »

Cette allusion au temps passé était à sa place. Il prévint de nouveaux vœux pour un luxe au-dessus des moyens qu'on avait. Regardant son époux avec des yeux qui exprimaient ses sentimens, « Anna Derville , répliqua-t-elle , ne s'est jamais repentie, et ne peut jamais se repentir du choix d'Anna Pointz. Non , M. Derville , quelque faible que j'aie pu être d'ailleurs , je n'ai jamais rêvé une grandeur que vous n'eussiez

pas partagée. » En parlant ainsi, des larmes remplissaient ses yeux, et l'émotion altérait sa voix. Derville en fut surpris ; et il aurait pu citer le proverbe français : *qui s'excuse s'accuse*.

« Mon très-cher amour , dit-il , je n'ai jamais eu l'idée que vousayez désiré un bonheur auquel j'eusse été étranger, et jamais je ne vous ai soupçonné ni accusé d'aucune faiblesse.

« Oh non, je suis sûre que vous n'avez jamais eu cette idée , dit sa femme qui se faisait des reproches à elle-même. — Cependant j'ai été faible , très faible ; mais je vous dirai tout.

Derville fut confondu , et il regarda ses enfans , comme pour rappeler à sa femme leur présence ; cependant il était certain que cette faiblesse dont elle parlait ne pouvait pas être du nombre de celles qu'on ne peut avouer devant de semblables témoins. « Bien , ma chère amie , bien , dit-il , après un moment de silence : « si vous trouvez quelque soulagement dans les aveux que

vous voulez me faire , je suis certainement prêt à vous écouter. Autrement , je serais tout à fait tranquille , sans en entendre davantage ; car ma confiance en vous est entière , et sans bornes.

Il est impossible d'expliquer les conséquences du cœur humain. Au lieu d'être flattée , comme de l'un des sentimens les plus chers à son cœur , par la confiance que lui témoignait son mari , mistriss Derville fut plutôt mortifiée de ce qu'il n'éprouvait pas tant soit peu de jalousie. Et elle désira , comme elle l'avait désiré souvent , auparavant , qu'il eût été témoin de l'admiration dont elle était l'objet à Londres.

Son premier mouvement fut de s'écrier : « Ah ! *à propos* , vous souvient-il que je vous ai marqué en passant , que j'avais vu lord L... à Londres ? »

« *A propos* de quoi ? » répliqua Derville , dont le sourcil se fronçait , et dont un rouge vif colorait les joues.
« Ce n'est pas , je pense , à propos de

votre faiblesse , ajouta-t-il en souriant.

Mistriss Derville rougit alors elle-même , avec un sentiment qui approchait de l'indignation, blessée de ce que son mari avait pu un moment éprouver un soupçon jaloux ; mais cette impression fut l'affaire d'un moment. Et le cœur de Derville lui en faisait un reproche , lorsqu'il dit avec l'aisance la plus parfaite. Comment se porte lord L.... ? la pairie lui va-t-elle , et a-t-il bien l'air qui convient à un pair ? s'est-il informé de moi ? jusqu'à ce que nous fussions devenus rivaux , vous savez qu'il m'aimait beaucoup.

« Vous me faites tant de questions à la fois , dit mistriss Derville, presque avec humeur : « je ne sais à laquelle répondre la première. Lord L.... est vieilli , mais ses manières sont toujours les mêmes. Son rang ne l'a point enorgueilli. La première fois que nous nous sommes rencontrés , il a demandé de vos nouvelles. Mais quoique je l'ai vue souvent, j'ai peu causé avec lui.

« Non , c'est singulier ; j'aurais cru qu'il était fort agréable pour vous de retrouver un ancien ami au milieu d'une foule d'étrangers.

« Oui , sans doute , s'il n'eût été qu'un ancien ami : mais...

Une exclamation de Jenny l'interrompit. « Lord L... oh c'était donc ce monsieur , maman , qui vous regardait si fixement , et qui vous déconcertait tout à fait par son admiration ; et alors il avait coutume de soupirer si profondément. »

« Oui , et quand vous chantiez , dit Lionel , il tenait constamment la tête du même côté , et son affectation allait jusqu'au ridicule. »

Dans un autre temps , Derville aurait réprimandé son fils de mal parler de quelqu'un ; mais il n'était pas fâché d'entendre dire que Lord. L.... était ridicule et affecté.

« Est-il vrai, Anna ? dit-il, en souriant. Lord L.... a-t-il manifesté de tels symptômes d'un amour constant ?

« Oui! — « oh! c'était très-mal fait à lui: cependant, le pauvre homme, je devrais le plaindre, et je le plains sincèrement ?

« Mais vous ne voudriez pas, je pense, que j'eusse eu de fréquentes conversations avec lui.

« Non, certainement non, et je vous applaudis de n'en avoir rien fait, comme je suis convaincu que vous n'en avez rien fait, sans que vous ayez besoin de me le dire.

« Au contraire, j'évitais de causer avec lui; car j'étais choquée de sa hardiesse à oser faire paraître des sentimens qu'il était malhonnête à lui d'entretenir, et dont il était peu séant pour moi d'avoir à remarquer l'expression.

« Pauvre lord L....., s'écria Derville; ainsi sa couronne ducale n'a pas pu seulement lui valoir un sourire, en récompense de sa constance; je suis sûr que je n'envie point sa pairie, Anna.

« C'est une belle chose d'être pair, dit-elle, Derville, et je me suis souvent

surprise à désirer que vous le fussiez.

« Moi pair! — Oui; n'y a-t-il pas des pairs évêques ?

« Et désirez-vous réellement me voir évêque, Anna? Pouvez-vous désirer de quitter cette retraite paisible, qui nous a vus si heureux ?

« Je le désire quelquefois, quoique je n'aie jamais désiré d'être lady L...

« Bien, bien dit Derville, il faut, je le vois, que je vous pardonne ce que vous avez désiré, en faveur de ce que vous n'avez pas désiré.

« Pourquoi? papa, s'écria Jenny, quel mérite y a-t-il à maman, de ne pas avoir désiré d'épouser lord N...? Vous avez l'air dix fois plus jeune, et vous êtes dix fois plus beau que lui; et si je vous apprenais à nouer votre cravatte comme lord N..., continua-t-elle, en se jetant tendrement à son cou.

« Et si, dit Lionel, lissant sa chevelure d'un beau noir, si je vous apprenais à broser et à arranger vos cheveux par-devant *à la mode de sir Mordaunt-Wil-*

liams , ou comme je fais ; pourquoi alors ?...

« Pourquoi, alors, s'écria Derville en riant , voudriez-vous faire de moi un vieux fat ?

« Vieux ! vieux , papa ! je suis sûr de n'avoir vu pendant mon absence, aucun homme à vous comparer , pas même en beauté ; pour la tournure à la mode, c'est autre chose , vous le savez bien.

« Mais venez , Anna , ne désirez-vous pas quelque changement dans votre époux à la vieille mode , dit Derville à sa femme qui s'approchait du groupe affectueux.

« Aucun , dit-elle , en se jetant dans ses bras qu'il lui tendait. « Vous n'avez pas de défauts , ou je suis incapable de les remarquer » ; et alors mistriss Derville se retira pour se reposer , sentant et s'avouant à elle-même qu'elle était la plus heureuse femme du monde. Elle avait reçu dans la soirée encore quelques lignes de mistriss Arlington qui l'assurait de la continuation de sa

santé , et de son amitié reconnaissante.

Le lendemain , mistriss Derville se leva , résolue de reprendre sur le champ ses occupations de ménage. Mais elle bouleversa la maison , fit grand bruit , parut très affairée , et ne fit rien.

« Quels meubles, quelle vaisselle avez-vous donc apportée , demanda Derville , à dîner ? Vous ne m'avez presque rien dit du legs de lady Anna.

« Il n'y a pas grand'chose à en dire. J'ai été bien trompée sur la valeur de ce legs. M. Farrell et moi , nous avons préféré vendre la plus grande partie des meubles , quelque porcelaine de la Chine , de la vaisselle , et acheter du neuf. J'aurais cependant voulu avoir deux ou trois objets que j'ai laissés à lady Lucy.

« Et pourquoi ne les avez-vous pas pris ? » Parce qu'elle désirait les avoir, et elle était si polie que j'éprouvais réellement du plaisir à l'obliger , quoique M. Farrell m'engageât à n'en rien faire. »

« L'intérêt rend tout le monde poli.

Cependant , j'aime mieux qu'on ait eu à vanter votre générosité, qu'à se plaindre de votre égoïsme ; mais je voudrais que vous eussiez la bonté de m'en dire davantage sur mistriss Arlington. Ses lettres m'annoncent une femme bien élevée , qui a le cœur très bon , et son invitation est tentante. Mais c'est tout ce que je sais d'elle , et vous en savez sûrement un peu plus. »

« Non , pas davantage , sinon qu'elle est une des femmes les plus belles , les plus gracieuses , les plus accomplies , et les plus dignes d'envie que l'on puisse trouver. »

« Digne d'envie ! a-t-elle un mari et des enfans , Anna ? »

« Certainement, elle n'a pas d'enfans ; peut-être n'a-t-elle pas non plus de mari. Et , sans doute , je connais des femmes plus dignes d'envie sous ces rapports. Mais sa maison , ses terres , l'élégance , le luxe qui brillent chez elle ; vraiment , Derville , j'aimerais à vivre comme mistriss Arlington , avec vous ;

s'entend , et avec mes enfans ; autrement, non.

« Mais enfin, ne savez-vous pas qui elle est ? »

M. Travers qui entra , mit fin à la conversation , mais dès qu'il fut assis , on la reprit.

« Eh bien ! Travers , dit M. Derville , je ne puis parvenir à savoir qui est la nouvelle amie de ma femme.

« Je crois avoir quelques premières notions sur elle, répondit M. Travers. Mais mes idées , et mes souvenirs à ce sujet , sont très incomplets et très confus. Je crois qu'étant fille , elle s'appelait miss Louisa Fortescue. Mais Arlington n'est pas son vrai nom.

« Ce n'est pas son vrai nom , s'écrièrent à la fois tous ses auditeurs presque consternés.

« Non. Car, quel qu'en soit le motif, je la crois séparée de son mari , dont le nom , à ce qu'il me semble , est Seymour.

« Seymour , s'écria Jenny. Alors nous

avons vu son portrait ; il était caché derrière un rideau que j'ai tiré. Ce portrait était celui d'un très bel homme , et je demandai à mistriss Arlington qui c'était ? Je me souviens maintenant qu'elle poussa un profond soupir , et qu'elle dit en s'éloignant ; ce gentilhomme s'appelle Seymour.

« Cela est vraiment étrange. Il y a là un mystère , dit Derville tout pensif.

« Toujours est-il, dit Travers, que ces apparences ne sont pas favorables. Une femme séparée de son mari qui vit avec une pareille magnificence ! une dame qui porte un autre nom que le sien , et dont le nom qu'elle porte n'est pas le nom de fille ! Certainement , avant d'entretenir un commerce intime avec elle , vous devez prendre de plus amples informations , par rapport à Jenny , et aussi pour vous-même, chère dame : car vous êtes encore trop jeune et trop aimable pour qu'il n'y eût pas d'inconvénient à ce que l'on vous sût liée avec une dame d'un caractère équivoque.

« Mon cher monsieur , répliqua vivement mistriss Derville, « il est vrai que je n'ai eu jusqu'à présent aucun moyen de savoir comment parlent, se montrent et agissent les femmes équivoques; mais ce dont je suis convaincue, c'est qu'il est impossible qu'une femme dont les actions et les pensées ne seraient pas pures et irréprochables, se montre, parle et agisse comme mistriss Arlington.

« Vous êtes pure, vous-même, ma chère dame, et ainsi, vous ne pouvez soupçonner la pureté d'une autre. Ceux dont la conscience est bonne ne sont pas disposés à suspecter la vertu d'autrui. »

« Comment donc se fait-il, monsieur, que vous soupçonniez mistriss Arlington?

« Bien répondu, s'écria Derville.

« Mais vous avouerez, dit M. Travers que sa position est singulière.

Cela est vrai; mais toutes les situations singulières ne supposent pas le crime.

Par exemple , que n'aurait pas pu penser de moi , quiconque sachant à quels dangers mon époux était exposé par la contagion qui affligeait Lovelands m'aurait entendue chanter , m'aurait vue à toutes les parties de plaisir , et livrée à la joie , comme si tout eût été à merveille et en sûreté dans notre maison. Cette situation alors m'exposait à des soupçons ; et cependant , combien j'étais innocente de l'inconvenance apparente de ma conduite !

« Bien , répliqua Derville avec le sourire de la bienveillance. J'aime à vous entendre défendre votre nouvelle connaissance , et je répondrai à sa lettre ; mais nous ferons pour le mieux en prenant sur elle quelques nouvelles informations , et Farrell nous servira à cet égard. Venez donc , et avant la nuit , faisons une promenade , et une visite à quelques-uns de mes paroissiens. Cependant je ne vous permettrai pas de visiter toutes les chaumières ; car il

pourrait encore y avoir quelques traces de l'épidémie.

« Non , non , dit M. Travers ; il faut que vous restiez à la maison , ou que vous alliez vous promener seul ; car je veux avoir un *tête à tête* avec votre femme , et je veux l'avoir à présent.

Très bien , mais je suppose qu'il m'est permis de revenir vous trouver : allons donc mes enfans , je veux vous montrer un nouveau point de vue que j'ai découvert.

« M. Travers et mistriss Derville étant demeurés seuls , M. Travers lui dit qu'il souhaitait qu'elle visitât les pauvres et les autres habitans de la paroisse , sans son mari , pour avoir le plaisir d'entendre de leurs bouches l'expression de leur reconnaissance , tribut que le respect les empêcherait de lui payer en sa présence. Mistriss Derville le remercia du fond du cœur pour cette attention délicate.

Leurs espérances ne furent point

trompées ; mistriss Derville goûta le plaisir délicieux , et le plus doux que puisse goûter une tendre et vertueuse épouse , celui d'entendre des louanges bien méritées , et les bénédictions adressées à un époux chéri , par des êtres reconnaissans qu'il avait secourus , sauvés , ou consolés.

Quand Derville les retrouva à son retour , la rougeur qui colorait les joues de sa femme , les pleurs qui remplissaient ses yeux lui inspirèrent d'abord une vive inquiétude. Mais le sourire affectueux dont elle l'accueillit , un serrement de main bien tendre , eurent bientôt dissipé ses alarmes , surtout , lorsque Travers lui eut dit avec sentiment :
 « N'ayez point regret aux larmes de votre épouse : car ce sont les larmes d'un orgueil légitime , et du bonheur. — Cette soirée fit encore oublier à mistriss Derville que les chambres étaient étroites , et que le souper était servi en poterie unie. Le lendemain on reçut une nouvelle lettre de mistriss Arlington

en réponse à celle par laquelle mistriss Derville lui avait annoncé son arrivée en bonne santé, et son heureuse réunion avec son époux. Anna y avait ajouté, en post-scriptum, que sa Nelly avait deux petits, dont elle élevait le plus beau pour elle; cette lettre était affranchie et à l'ouverture, on trouva inclus un papier, sur le revers duquel on lisait :
 « présent de naissance pour Nelly, et la note suivante pour Anna. »

Ma chère enfant,

Je désire que le petit que vous me destinez soit nommé Caius, si c'est un mâle; et suivant ma coutume, en pareille occasion, en qualité de marraine, je vous envoie un présent, duquel vous aurez seule la disposition, cependant, sous la direction de votre bon père, qui, j'en suis sûre, en fera l'usage le plus avantageux pour nos jeunes Gracques.

Votre amie affectionnée,

LOUISA ARLINGTON.

Le papier fut ouvert, et Anna, aussi

étonnée que charmée , en tira trois billets de banque. Le montant était de... mais je ne veux pas l'indiquer : car quelques lecteurs ne manqueraient pas de dire : cela ne se peut pas. C'était beaucoup trop... d'autres s'écrieraient : c'est une honte. Elle eut dû faire un présent bien plus considérable , si elle voulait témoigner sa reconnaissance à la mère d'Anna , pour lui avoir sauvé la vie. Ainsi je parerai à tous les inconvéniens : je ne choquerai ainsi , ni les personnes prudentes , et attachées à l'argent , ni les personnes libérales outre-mesure , et ce sont ordinairement , hélas ! celles qui n'ont rien à donner ; je ne ferai donc connaître qu'implicitement le montant des billets de banque. Lorsque Derville les eut vus, il en aurait volontiers sacrifié un , à l'instant , pour avoir l'assurance que mistriss Arlington était et avait toujours été un ange , ainsi que mistriss Derville l'avait nommée. Il regardait ce présent , comme l'effet de la générosité naturelle , peut-être de l'or-

gueil, d'un cœur empressé de montrer sa reconnaissance pour un bienfait, et comme le précurseur de bontés encore plus précieuses. Mais un don qu'il eût pu recevoir avec plaisir de la main d'une vertu sans tache, il frémissait de le devoir à une vertu équivoque. Cependant il écarta de nouveau sur le champ cette pensée injurieuse à la donatrice, et tandis que sa femme et ses enfans se répandaient en éloges sur la manière délicate dont mistriss Arlington s'y était prise pour faire son présent, il prit sur ses genoux Anna dont l'étonnement et la perplexité ne finissaient pas, pour lui expliquer les vues de mistriss Arlington, et ce qui faisait l'objet de leur admiration.

Mais, papa, dit Anna, qu'y a-t-il donc de si charmant dans l'envoi des billets de banque de mistriss Arlington pour mon petit chien? Si c'était toute autre qu'elle, je dirais qu'elle est folle. Car, vous le savez bien, papa, je n'ai qu'à les donner à mon petit chien, il

les mettra en pièces. « C'est très vrai ; mais tu n'es pas obligée de les lui donner. C'est à moi à qui tu dois les remettre. — C'est à dire que je suis chargé, et que je sais le moyen d'en faire le meilleur emploi possible, pour les jeunes Gracques. »

Oui.. « eh bien , écoute Anna ! je placera cet argent à intérêt , et il rapportera une somme quelconque ; et comme tu es la maîtresse de Nelly et de ses petits ; tu vois qu'ainsi tu seras à même, de les nourrir très-délicatement ; tu pourras leur donner de temps à autre un poulet , ou une bouteille de vin et de beaux fruits , ou d'autres bons morceaux.

O cher papa ! mais cela serait tout-à-fait honteux de donner de si bonnes choses à des chiens ! d'ailleurs , ils n'en ont pas besoin , et seraient tout aussi contents, sans cela. Avec cet argent, vous pourriez acheter quelque chose , et maman et Lionel, et ma sœur, et moi aussi, papa. Oh ! cher papa, je suis sûre

que mistriss Arlington ne veut pas que je donne cet argent à des chiens.

— Non , mon enfant , répliqua Derville, non mistriss Arlington ne le désire pas. Ainsi , à présent , tu comprends peut-être pourquoi ta maman , Lionel et Jenny étaient si charmés de la manière délicate dont elle t'a fait ce présent , sous prétexte qu'elle a nommé le petit chien.

« Alors c'était un mensonge , papa , et je croyais que c'était mal. »

Il est toujours mal de mentir , mon enfant , quand on veut tromper ; mais ce n'était pas pour tromper que mistriss Arlington supposait cela ; écoute Anna. Mistriss Arlington est une dame très-riche , et ta maman lui a sauvé la vie. Maintenant nous ne sommes pas riches ; et quoique notre revenu soit passable , il nous en faut cependant une grande partie pour vivre. Ainsi , quoique Lionel , à ma mort , doive avoir ma cure , comme ce ne sera que pour lui et sa

famille, le reste de ma fortune ne sera pas assez considérable pour que je puisse laisser beaucoup à Jenny et à toi. Alors, ce présent, qui est à toi, sera une heureuse augmentation pour ta fortune, Anna.

« Ma fortune, papa, ah, tu en es bien sûr, j'en donnerai la moitié à Jenny, je ne garderai pas tout.

« Bien, ma fille, dit Derville satisfait, pendant que Jenny l'embrassait.

« Oui ma fille, il faut garder tout, ou bien, je garderai tout pour toi. Car telle est l'intention de la donatrice; et je suis très sûr qu'elle trouvera le moyen d'être aussi généreuse pour Lionel et Jenny; mais elle fera tout à propos. »

« Je le crois aussi, dit mistriss Derville, et Lionel et Jenny pensèrent qu'elle avait raison.

« Mais maintenant, écoutes encore Anna; tu n'as que huit ans, je crois? »

« Oh! j'en ai presque neuf, papa. » Bien; cet argent placé à intérêt (et je puis en tirer cinq pour cent; car, je sais que

c'est l'intérêt de quelques fonds publics) si nous laissons les intérêts s'accumuler , c'est-à-dire, si nous n'en ôtons rien pour les dépenser , doublera en sept ans ; et avec le temps , quand tu auras passé vingt-deux ans , cela te fera une jolie petite fortune.

« A moi , papa ; oh ! que mistriss Arlington est bonne ! mais pourquoi ne m'a-t-elle pas donné cet argent , à moi , tout d'un coup , au lieu de me l'envoyer pour les petits chiens ? »

« Je vais te le dire : ç'aurait été comme si elle eût dit : Vous êtes pauvres , et je vous ai obligation. Ainsi , prenez cet argent ; je sais que vous en avez besoin ; mais en le donnant comme elle a fait , elle semblerait jeter un voile sur les motifs réels , et délicatement... — Derville était réellement embarrassé , et son embarras ne diminua pas , quand Anna l'interrompant , dit : mais , après tout , papa , c'est la même chose , vous le savez ; vous êtes pauvre , et mistriss Arlington le croit. Je ne peux pas voir ce

qu'il y a de beau dans tout ce mensonge. Derville ne put s'empêcher de lui répondre en riant ; en effet , Anna , en y pensant une seconde fois , je ne le vois pas non plus ; et si mistriss Arlington avait dit : « Je désire faire du bien à vos enfans , en prenant sur mon superflu de quoi leur donner , pour reconnaître l'important service que leur mère m'a rendu , je ne me serais pas cru autorisé à me trouver offensé , ou à refuser. Cependant je confesse que le moyen qu'elle a adopté montre quelque délicatesse de sentiment. »

« Quelque... oh ! une très grande, s'écrièrent tous les autres , excepté Anna ; car ils étaient très empressés d'exalter en toute occasion mistriss Arlington. Mais , dans celle-ci , la petite Anna aurait pu s'écrier , comme Mungo , dans la comédie : « comment pourrais-je admirer ce que je ne comprends pas ? »

Le même jour , après que le mouvement d'allégresse occasionné par l'envoi de mistriss Arlington fut apaisé , mis-

triss Derville reprit, mais avec peu d'activité, ses occupations journalières qu'elle interrompit avec joie pour déballer des objets qui arrivaient par la voiture de Londres. Mais il lui fut difficile de trouver de la place pour toutes les acquisitions, et elle prétendit qu'il fallait aggrandir les cabinets pour la porcelaine et la vaisselle, ou en construire d'autres. Cependant, elle ne savait comment faire pour y réussir, car elle avait déjà désigné pour être converti en boudoir un petit cabinet d'où on avait une belle vue, et où se trouvait un lit à tombeau, quoique le besoin de ménager l'espace ne présentât pas une petite difficulté.

« Je ne croyais guères, avoir tant de besoins, dit-elle, en examinant ses chambres et ses meubles. Il est surprenant que j'aie pu si long-temps me contenter de si peu de commodités. Réellement, nous avons à peine une chaise sur laquelle on puisse s'asseoir. Il faut que j'aie des *chai-*

ses longues en place de ce vieux et lourd sofa.

Elle ne tarda guères à se plaindre en général, à son mari, du manque de certains objets; et à déclarer qu'il lui était impossible de s'en passer plus longtemps. Il fallait employer une partie du legs à se les procurer. Je puis vous l'assurer, ajoutait-elle, Lionel est très disposé à dépenser moins au collège, la première année.

« C'est un arrangement qui vous regarde tous les deux, répondit gravement Derville; Lionel est votre enfant comme le mien, et vous avez sûrement à cœur ainsi que moi, de pourvoir à ses besoins au collège. S'il est disposé à dépenser moins pour des besoins réels, afin que vous puissiez dépenser davantage pour des besoins imaginaires, à la bonne heure.

« Des besoins imaginaires, M. Derville! Oui, ma chère; puis-je les qualifier autrement? Ce sofa n'est-il pas aussi bon qu'auparavant, quoiqu'il ne soit pas à la mode? Et n'avons nous pas été jusqu'à

présent assez heureux, et d'assez bon accord pour n'avoir pas besoin d'un *boudoir*, ou chambre pour boudier ; car n'est-ce pas la signification littérale du mot *boudoir*, Anna ?

Boudoir, cabinet de toilette, le nom n'y fait rien, s'écria avec humeur mistriss Derville. J'ai besoin d'une chambre que je puisse dire à moi, où je puisse me tenir le matin, et recevoir compagnie.

« N'avez vous pas deux parloirs ? — « Oui. — Et ne pouvez-vous pas y recevoir vos visites du matin plus convenablement que dans un cabinet ? Je ne suppose pas que votre intention soit de rappeler le boudoir à sa destination primitive, et d'en faire un appartement consacré au tête à tête. »

Mistriss Derville, sentant que la remarque et la raillerie de son mari étaient bien fondées, en fut d'autant plus piquée, et répliqua, qu'elle n'avait pas une pièce assez grande pour qu'elle y pût respirer librement, et que la

maison , telle qu'elle était , lui paraissait ressembler tout-à-fait à une coquille de noix.

« Cependant , répondit-il avec douceur , c'est dans cette coquille de noix , que vous avez trouvé le bonheur , et j'espère que vous l'y trouverez encore. Ne dois-je pas l'espérer Anna ? S'il en était autrement , ô mistriss Arlington , vous et voire postillon , vous auriez à en répondre ! »

En disant ces mots , il quitta la chambre d'un air affligé et mortifié. Mistriss Derville , après avoir consulté le menuisier qu'elle avait fait venir , reconnut que pour aggrandir les cabinets , il lui en coûterait beaucoup d'argent ; au lieu de changer le cabinet d'en haut en un boudoir dont elle n'avait pas besoin , elle résolut de le convertir en un cabinet de porcelaines qu'elle jugeait nécessaire ; car le legs de lady Anna en porcelaines était réellement d'une grande beauté. Cependant , à l'imitation de lady Lucy et de mistriss Arlington ,

elle résolut de placer une partie des vases et des plats, au risque de les exposer à être renversés et brisés, dans son salon (nom qu'elle donnait à son plus beau parloir,) sur des consoles et des guéridons faits exprès.

Quand elle revit son époux, ce fut avec la pénible conviction que le mécontentement qu'elle avait témoigné de la pauvreté et de la petitesse relatives du logis, l'avait affligé ; mais la résolution qu'elle avait prise de donner à sa maison toute l'élégance possible, et de l'emporter sur ce point, la détermina à réprimer l'impulsion de son cœur, et à prouver, à Derville par son silence sur ce qui s'était passé, que sans les agrémens qu'elle sollicitait, sa maison ne lui offrirait plus autant de satisfaction qu'auparavant ; ce fut le premier repas que les deux époux eussent fait ensemble sans plaisir.

Mistriss Derville ne parla que pour se plaindre du peu de commodité des chaises, répétant qu'elles étaient trop

grandes et trop larges , qu'elles rendaient la chambre encore plus étroite ; que, pour les tables, il valait beaucoup mieux les envoyer vendre à Londres , et les remplacer par des tables pliantes neuves et à la mode. « Quant au sofa, il fallait s'en défaire tout de suite. » Oh ! c'est une grande ingratitude à vous, Anna , dit Derville , d'un ton de reproche. Vous devriez vous rappeler combien de fois vous avez trouvé du soulagement à vous reposer sur ce sofa , quand vous vouliez être seule , ou après vos petites incommodités , combien de fois , quand j'y étais assis à côté de vous , lisant pour vous endormir , vous avez déclaré qu'un lit n'était pas meilleur. Anna , ce sofa est toujours le même : votre garde non plus n'a pas changé ; mais... il s'arrêta, et se levant, il quitta brusquement la chambre.

Quand on a eu une fois un tort bien évident , il est fort difficile de reprendre la bonne voie ; c'est ce qu'éprouva mistress Derville. Son cœur lui murmurait

de suivre son époux , et de lui dire qu'elle n'était pas plus changée que le sofa , et qu'elle le reconnaissait pour excellent. Mais l'orgueil murmurait à son tour, que Derville n'avait pas eu assez d'indulgence , qu'il eut dû avoir égard au temps qu'elle venait de passer dans un genre de vie bien différent du leur , à l'élégance d'ameublement et de luxe à laquelle elle avait été récemment accoutumée, qu'il n'aurait pas dû se montrer si vivement choqué du désagrément très-naturel que causait à son épouse, une manière d'être si différente de celle qu'elle venait de quitter ; « que diraient lady Lucy, lord un tel, lady un telle , si, par hasard, ils venaient lui rendre visite, et s'ils voyaient combien tout autour d'elle était dépourvu d'élégance ? Non ; pour son propre intérêt, et surtout, dans la supposition que mistriss Arlington vint quelque jour loger chez eux, il fallait, au prix d'un léger chagrin, obtenir quelque amélioration dans la tenue

de sa maison ; elle ne suivit donc point son mari.

Derville alla se promener vers la partie la plus éloignée et la plus solitaire des rives du lac, d'abord pour dérober son émotion à tous les yeux, ensuite pour réfléchir sur les mouvemens de son cœur. Il se demandait s'il n'avait pas pris trop au sérieux les petits caprices de sa femme ; s'il n'en avait pas marqué trop de mécontentement ? Il avait appris de Lionel que partout où elle s'était montrée, elle avait été l'objet d'une admiration excessive, et de tous les hommages. Il savait que si elle eût le moins du monde encouragé son ancien amant, pour le moment, homme d'un haut rang, et honoré comme tel, elle eût pu le faire rentrer dans ses chaînes, comme un captif volontaire. Mais elle avait repoussé ces suggestions coupables de la vanité, non-seulement, pour l'amour exclusif qu'elle avait voué à son mari, mais encore par un sentiment naturel de délicatesse et de pureté, qui lui avait fait détester jusqu'à

l'apparence d'un hommage qui répugnait à la bonne morale. Pourquoi donc avait-il jugé si sévèrement dans son épouse, le tort si excusable de payer un léger tribut à la vanité?

« J'ai eu tort, grand tort; et une expression si vive de mes sentimens n'était pas le moyen de la réconcilier avec la retraite, ni avec sa demeure, si en effet, elle éprouve, un certain degré de répugnance pour notre ancienne simplicité. Allons donc, retournons sur nos pas. J'irai la trouver, et je lui parlerai le langage de la tendresse; mais j'espère que je la rencontrerai, venant au devant de moi. »

Cependant son espoir fut déçu : il trouva mistriss Derville dans le parloir, qui examinait quelques nouvelles fourchettes d'argent, qu'elle venait de recevoir. A son arrivée, elle se leva, et lui en présenta une avec un sourire forcé; mais ce sourire était calme, et à la grande surprise de Derville, il n'aperçut aucune trace de larmes sur les joues de son

épouse, quoiqu'il l'eût quittée deux fois dans la journée, avec un mécontentement marqué. Il ignorait combien il en avait coûté à mistriss Derville pour lui dérober les témoignages d'une sensibilité au-devant de laquelle il venait avec tant d'inquiétude.

Dans ce moment, Jenny entra, suivie d'Edouard Jones, ce jeune recteur à qui ses parens avaient permis de chercher à se concilier la tendresse de cette jeune personne, et qui, à la satisfaction de Derville, avait été sur le point de réussir, quand arriva l'époque du malheureux voyage à Londres. Sa conduite était à l'abri du reproche, et sa naissance honnête. La mère de Jenny avait été satisfaite de s'unir à un modeste ecclésiastique de province. Pourquoi sa fille, qui n'était ni plus belle, ni plus accomplie, et dont la fortune était sûrement de beaucoup inférieure, eût-elle aspiré à une plus haute alliance? — Derville n'était donc nullement fâché de voir Jenny revenue le cœur libre, et il reçut la visite

de Jones avec l'affection paternelle qu'il lui avait toujours témoignée.

Mistriss Derville parut à son mari plus froide dans son accueil ; mais il savait qu'il l'avait contrariée. Ce qui l'affligea bien davantage, ce fut l'accueil de Jenny, dont il vit Jones très péniblement affecté. La vérité était que Jenny s'était flattée que Jones qui demeurait au village voisin épierait son retour : elle avait été choquée de ne le pas voir ; elle avait donc résolu de le punir en le traitant avec une civilité froide et dédaigneuse ; et elle copia assez bien les manières de miss Orme. Quand il lui offrit une chaise, elle le pria de ne pas se déranger. Quand elle laissa tomber son aiguille, et qu'il voulut la chercher, elle l'engagea à ne pas se donner cette peine, et lorsqu'il la lui présenta, elle la reçut en souriant, mais sans le regarder en le remerciant.

Lionel n'avait pas encore vu Jones, et lorsque le premier entra dans la chambre, la franche cordialité de ses manières aurait dédommagé son ami

des froideurs de Jenny, si les attentions de l'amitié pouvaient jamais compenser, dans un cœur plein d'amour, l'indifférence et le dédain de l'objet aimé.

Les yeux de Lionel brillèrent de joie ; ses joues se colorèrent de plaisir à la vue de son ami. « Enfin , dit Derville en lui-même , en voilà un dont les sentimens ne sont ni altérés , ni changés.

« Eh bien , Jones , comment vous portez-vous ? Je suis charmé de vous voir , s'écria Lionel. Jones s'était levé pour aller à sa rencontre , et lui exprimait moins par des mots que par un serrement de main affectueux le plaisir de le revoir. « Mais où étiez-vous donc le soir de notre arrivée , et pourquoi n'êtes-vous pas venu nous voir plutôt ? Jenny et moi , nous nous attendions à vous voir sur la route , ne fût-ce que pour nous dire un mot en passant , à l'endroit où elle se divise pour conduire à votre village ?

A ces mots Jenny parut occupée d'examiner les couverts d'argent ; car

elle ne pouvait contredire Lionel , et elle ne voulait pas avoir l'air de l'entendre , de peur de paraître avouer ce qu'il avait dit. Mais elle attendait la réponse avec une vive inquiétude , et son père ne voyait pas ce qui se passait en spectateur désintéressé et inattentif.

« Mon intention était bien, dit Jones, de vous attendre à l'endroit dont vous parlez. Mais au moment de sortir, je fus averti de me rendre à une église, à quelques milles d'ici, pour suppléer le pasteur qui était tombé subitement malade, au moment d'une inhumation ; il ne voulut pas me permettre de m'en retourner, dans l'assurance où il était qu'il allait mourir, et je suis resté près de lui jusqu'à ce soir, qu'ayant obtenu la permission de le quitter, je me suis rendu ici, sans même être allé chez moi.

« Maintenant je vais voir l'effet de ce récit sur Jenny, pensa son père toujours inquiet. Sa joie fut inexprimable quand il la vit se retourner, les joues en feu, avec le sourire le plus doux et le plus

expressif, et présentant un des couverts à Jones , lui dire , voyez les folies que nous avons faites !

L'action en elle-même n'était rien. Mais la manière signifiait beaucoup ; quand Jones prit le couvert , ses yeux rencontrèrent ceux de Jenny. Il comprit quel avait été le motif de sa froideur et de sa civilité dédaigneuse. Le cœur lui battit, en sentant ses espérances renaître , et , quand il serra la main de Jenny, en lui rendant le couvert, il crut sentir qu'on lui rendait doucement la pareille.

Le cœur de Derville fut ainsi soulagé d'un poids nouveau, et il ne douta pas que sa femme ne reprît bientôt pour lui toute sa tendresse.

Un domestique apporta alors un paquet arrivé par la poste, et portant le contre seing d'un ministre. Ce paquet était volumineux, et ne contenait évidemment qu'un manuscrit. Il était adressé à mistriss Derville ; elle l'ouvrit

avec empressement , et vit qu'il était envoyé par mistriss Arlington.

Mistriss Derville lut à part quelques minutes ; mais son sein se gonfla bientôt , et ses yeux se remplirent de larmes. Enfin , incapable de vaincre sa sensibilité , elle se jeta au cou de son mari , et murmurant faiblement ces mots : « Pardonnez-moi , mon cher amour » ; elle se cacha le visage en s'appuyant sur ses épaules.

Voici ce qu'écrivait mistriss Arlington.

Lawn-House.

« C'est d'un palais, séjour d'une triste et solitaire grandeur , que je vous écris , dans votre modeste asyle , celui de l'amour maternel , et du bonheur conjugal. Longtemps encore après que vous m'eûtes quittée , je me plaisais à suivre en idée les traces de votre voiture , et je vous enviais vos progrès vers le séjour de votre jeunesse , et l'époux cher à votre cœur , cet époux dont vous n'avez

qu'à vous glorifier. Je souriais avec amertume en me rappelant que je vous avais parue un objet digne d'envie. Hélas ! peut-être me voyez-vous toujours des mêmes yeux ; car j'ignore quelle sera la disposition de votre cœur , au moment où ce paquet vous parviendra.

« Peu de jours se sont écoulés depuis que vous vous êtes réunie à votre époux bien-aimé ; après que les premières émotions de la tendresse ont été calmées , le goût ambitieux de la grandeur et du luxe, éveillé, je le sais, dans votre ame , par une situation nouvelle , aura trouvé le temps de se manifester , et déjà je m'imagine vous voir projetant des changemens, méditant de nouvelles dépenses , et à demi fâchée contre M. Derville , parcequ'il n'aura point adopté vos goûts et vos désirs. Oui, je crois voir une tristesse inaccoutumée sur ce front paisible , et pour la première fois de votre vie, un sentiment de mécontentement diminue cette joie intérieure que vous faisait éprouver celui

d'un bonheur supérieur au partage ordinaire de votre sexe. Si j'ai trop bien deviné , gémissiez de vous être livrée à ces impressions ingrates et peu dignes de vous ; que votre amour repentant implore le pardon de cet époux que ces faiblesses de femme , quoiqu'excusables , peuvent avoir blessé , et quand il vous aura pressée contre son cœur indulgent , lisez à votre famille ces pages écrites pour vous ; écrites pour vous prouver combien votre sort est heureux, pour vous convaincre que votre demeure, fût elle une cabane, un mari comme le vôtre en ferait un paradis ; oui , j'ai voulu vous rendre à jamais étrangère aux frivoles dé plaisirs , aux désirs frivoles , et vous fléchirez le genou , en adressant au ciel les actions de grâces d'un cœur contrit et humilié , lorsque vous aurez lu l'histoire de

LOUISA ARLINGTON. »

Mistriss Derville avait lu cette lettre , lorsqu'incapable de supporter plus longtemps les reproches de son propre cœur,

et cédant à l'impulsion de son éloquente amie, elle avait adressé à son époux l'expression de ses regrets, dans les termes que nous avons cités. Quand Jones fut sorti, Derville lut le récit suivant à sa femme et à ses enfans, pénétrés du plus vif intérêt pour l'héroïne.

HISTOIRE DE MISTRISS ARLINGTON.

« J'étais restée seule de plusieurs enfans. Aussi mes parens avaient-ils pour moi une tendresse extraordinaire. Mais cette tendresse était raisonnable; ils ne témoignaient point pour tous mes désirs cette indulgence excessive, effet de l'égoïsme, plutôt que d'une affection bien ordonnée. La leur se manifestait par une salubre contrainte, par une sage répression, dont l'influence était bien mieux calculée, pour assurer le bonheur de leur enfant.

« Il est souvent difficile de distinguer la cause et l'effet; j'ignore si mon éducation influa sur mon caractère, ou si mon caractère était disposé à profiter

de mon éducation. Mais il est certain que j'étais douce et soumise à l'autorité paternelle , et que mon obéissance à mes parens était égale à ma vénération et à mon amour pour eux.

« Mon grand père , du côté paternel, quoique le plus jeune fils d'un grand seigneur , était entré dans le commerce , et y avait fait une très-grande fortune. Mon père était son seul enfant. Ainsi j'avais de grandes espérances , comme héritière , et aucune dépense ne fût épargnée pour mon éducation ; j'annonçai , de bonne heure , du talent pour la musique ; les premiers maîtres de l'art furent choisis pour perfectionner mon habileté dans le chant, et dans le jeu de divers instrumens. Jusqu'à ce que j'eusse atteint l'âge de seize ans , tous nos hivers se passèrent à Londres. Mais à cette époque , la santé de ma mère fût tellement affectée par les brouillards de la capitale , que nous nous retirâmes dans une terre récemment achetée par mon père ,

dans le voisinage d'une grande ville de province ; mes maîtres de musique promirent de me continuer de temps en temps leurs leçons, dans notre résidence, lorsque le temps ordinaire du séjour à Londres serait passé.

« Un régiment de dragons des gardes était en garnison dans la ville voisine, et quoique je n'eusse pas encore fait mon entrée dans le monde, n'ayant encore que dix-sept ans à cette époque, j'étais néanmoins très connue des officiers ; l'un d'eux, c'était un jeune lieutenant, quoiqu'il ne me montrât pas une attention particulière, et qu'il parût ne me considérer que comme un enfant, obtint mon admiration exclusive.

« Si la beauté extérieure dans un homme est une excuse suffisante pour l'attachement d'une femme, il était assez beau pour justifier l'amour le plus vif. Mais il fixait l'attention par des qualités plus séduisantes : je n'avais jamais remarqué à qui que ce fût, autant de grâces dans les manières, et le son de

sa voix ne pouvait s'oublier, dès qu'on l'avait une fois entendu. » Ce jeune homme dangereux ne demeura pas long-temps au régiment à cette époque. Il fut détaché en recrutement, laissant après lui la réputation d'une extravagance et d'une immoralité que ceux qui l'admiraient, et moi comme les autres, excusaient comme des erreurs de jeunesse. Cependant, quoiqu'il m'eût charmée, je l'aurais oublié, s'il ne fût pas revenu au régiment à l'époque où tous les officiers rejoignaient le corps, et précisément assez tôt pour être témoin de ma première apparition dans la société à un bal public.

» On ne pouvait imaginer que l'héritière du riche M. Fortescue pût paraître pour la première fois au bal sans y être l'objet sinon de l'admiration, au moins de l'attention, et peut-être le devins-je de ces deux sentimens à-la-fois. Certainement le jeune lieutenant les éprouva pour moi; et comme il était le fils d'un

baronet, et qu'il tenait à des personnes distinguées dans la société, mon père ne pouvait trouver mauvais qu'il dansât avec sa fille.

« Mais pourquoi m'arrêter aux dangereux plaisirs que me procurèrent cette soirée, et beaucoup d'autres dont elle fut suivie ?

« Les premières impressions que j'avais éprouvées en sa faveur me disposaient à l'aimer, malgré les erreurs qu'on lui imputait, et il ne réussit que trop bien à me persuader qu'il m'aimait.

« Enfin, il se proposa pour mon époux. Je le renvoyai à mes parens : ils avaient toujours déclaré que le défaut de fortune ne serait jamais une objection à leurs yeux, à l'égard d'un homme que j'aimerais, pourvu que son caractère fût irréprochable, et qu'il parût capable de me rendre heureuse.

« Bref, mon père rejetta d'une manière non équivoque, les prétentions de mon amant, et en s'expliquant avec lui, motiva son refus par des raisons dont la

validité ne me fut par la suite, que trop démontrée. Il lui dit qu'ayant remarqué les progrès de ma prévention pour lui, il avait pris des informations exactes sur son caractère et ses mœurs, et qu'il ne devait pas avoir besoin de dire quel en avait été le résultat; qu'il avait appris que son caractère, lorsqu'il n'était pas retenu par des motifs puissans, tels que l'intérêt et la crainte, le portait à railler, à tourmenter, à tyranniser. Il ajouta qu'il serait peu convenable de discuter avec lui l'article des mœurs, mais que, quelque distinguée que fût sa famille, quelque séduisantes que fussent ses manières, un homme tel que lui, ne pouvait jamais, de son consentement, devenir l'époux de sa fille.

Mon amant rejetta ses erreurs sur sa jeunesse; il assura mon père que l'amour le rendrait souple à mes désirs, que son irritabilité naturelle céderait à ma douceur et à mes qualités aimables. Mais tout son plaidoyer fut en pure perte, et sa poursuite fut positivement

rejetée. Mon père , par attention pour moi , voulut que ma mère fût auprès de moi l'interprète de ses volontés.

Quoique préparée , jusqu'à un certain point à cette nouvelle , quoique j'eusse observé , toutes les fois que mon père était présent à nos entrevues , que ses yeux se fixaient toujours sur mon amant avec sévérité , et sur moi , avec inquiétude , je ne pus résister à ce coup ; j'en fus si affligée , que ma mère , trop indulgente , promit de faire tous ses efforts pour obtenir de mon père , que si , avec le temps , mon amant paraissait revenu de ses erreurs , s'il parvenait à réformer son caractère , et ses mauvaises habitudes , il lui serait permis de renouveler ses visites ; mais les efforts de ma mère , furent inutiles ; je dus me regarder comme séparée pour jamais d'un homme que je croyais , en grand partie , victime des calomnies de ses envieux , et qu'en dépit de la défense de mon père , et de mon obéissance habituelle , j'ai-

mais aussi ardemment que tendrement. Mon amant employa tous ses soins à entretenir l'impression qu'il avait faite sur moi ; il se jetait sur mon passage , toutes les fois qu'il en trouvait l'occasion. Il épiait les momens où mon père était dehors , et alors , si ma mère et moi nous sortions , ou si je sortais avec un domestique , je le voyais sur ma route appuyé contre une porte , et présentant l'aspect du malheur sans espoir ; ayant grand soin de nous faire répéter qu'il restait renfermé dans sa chambre , et ne dînait jamais dehors , qu'il était pâle , dévoré de chagrin , enfin , changé à tous égards. Toutes ces menées faisaient une grande impression sur ma mère et sur moi , et lorsqu'elle s'aperçut que je commençais à maigrir et à pâlir , elle craignit que mon père n'eût poussé la fermeté trop loin , qu'il n'eût été trop sévère , dans le jugement qu'il avait porté de mon amant , trop positif dans son refus.

« A cette époque , une affaire appela

mon père à Londres. Il y était depuis peu de temps , lorsque mon amant à qui les regards compatissans de ma mère, quand il nous rencontrait , n'avaient point échappé , s'avisa de lui écrire ; sa lettre en renfermait une pour moi. Son respect pour l'autorité paternelle , et pour mes principes , marquait-il à ma mère, l'avait empêché de tenter de me la faire parvenir d'une autre manière ; mais il la conjurait avec instance , au nom de son bonheur ici bas , et de son salut dans l'autre monde , de m'en permettre la lecture.

« La gravité solennelle de ses supplications fit impression sur ma mère. Attendrie par son malheur apparent , flattée de l'idée que l'amour de ce jeune homme pour sa fille en était la cause ; enhardie par l'absence de mon père , elle exauça les vœux de mon amant , et me permit de lire cette lettre fatale , dont le contenu demeura gravé dans mon cœur en caractères ineffaçables. — Il avouait, il déplorait son irascibilité naturelle, les

égaremens dans lesquels la jeunesse et l'ardeur de ses passions l'avaient précipité : Mais on connaît disait-il l'influence d'un amour vertueux. Il le ressentait pour la première fois : il avait l'assurance que si je consentais à devenir sa femme, non-seulement je réformerais sa conduite, et je le rendrais l'exemple des jeunes gens, mais je sauverais son âme d'une perdition autrement inévitable, et j'attirerais sur un pécheur repentant la céleste miséricorde.

« A dater de ce moment, je me déterminai par principe, à ne point essayer de triompher de mon amour, et ma mère elle-même épousa sa cause. Je remarquais avec satisfaction que les souffrances de mon cœur ruinaient ma santé, et que des symptômes visibles en annonçaient le désordre. Mon père même à son retour ne pouvait s'empêcher d'en être frappé.

« Il le fut en effet; mais ce spectacle ne triompha pas de sa fermeté, il contemplait la bien-aimée de son cœur, le seul

survivant de tant d'enfans chéris, prête, suivant toute apparence à les suivre au tombeau, victime d'un attachement sans espoir; et quelque pénible que fût pour lui cette appréhension, il croyait qu'il valait encore mieux me voir mourir, que de m'unir à un homme tel que mon amant se montrait à ses yeux, et qui, il n'en doutait pas, devait rendre mon existence misérable.

« Mais il s'était trompé en comptant sur la force de ses résolutions, il reconnut à la fin qu'il y avait quelque chose de mieux à faire que de me laisser mourir à petit feu, surtout s'il était la cause de ma mort. S'il fallait que je périsse, il sentait qu'il valait encore mieux me laisser périr victime de mon opiniâtreté que de la sienne. Bref, ma mère nous protégeant ouvertement, et le courage ayant manqué à mon père, nous parvînmes à notre but; dès que M. Seymour eût quitté son corps, on nous maria.

La persévérance de mon attachement m'attira de tous côtés des reproches

sévères ; on m'accusa d'avoir cédé à la vanité, en formant cette union. C'était, disait-on la vanité qui m'avait persuadée que mes charmes et mon esprit ramèneraient un libertin. Mais ceux qui me blâmaient connaissaient bien peu le cœur humain, et surtout le mien : ce fut l'amour qui me détermina, ce fut un charme tout particulier dans la personne de Seymour et dans ses manières, qui me fascina les yeux, qui jeta sur ma raison un voile épais : comme toutes les femmes éprises, j'accordai une confiance absolue aux sermens de l'objet aimé. Il assurait que non-seulement son bonheur et sa vertu, mais son salut même dépendaient de m'avoir pour épouse, et je le crus. Peut-on, d'après cela, s'étonner de notre mariage ?

Nous étions donc unis et mon généreux père ne se borna pas à être très-libéral à mon égard. Il montra encore beaucoup de bontés pour mon époux. La noble conduite de mon père parut avoir fait beaucoup d'impression sur

celui-ci, qui lui témoigna des attentions si empressées et si flattenses, que ma mère bénissait l'heure où elle s'était décidée à plaider notre cause. L'avenir que j'avais sous les yeux ne m'annonçait donc qu'un bonheur sans fin.

« Ma mère ne survécut pas long-temps à notre mariage ; elle mourut en le bénissant, et persuadée qu'il serait heureux. Quelques mois s'étaient à peine écoulés, lorsque nous fîmes un voyage en Ecosse. Mon père, avec un de ses cousins nous accompagnait durant ce voyage. Lorsque nous étions seuls, et que mon époux n'était plus gêné par la présence de mon père, je m'aperçus bientôt que si Seymour savait se contraindre, son caractère n'en était pas plus réformé, et je commençai à découvrir que ma félicité conjugale était un édifice bâti sur le sable.

« Mais je pris à l'instant la résolution de supporter avec patience et en silence tout ce que j'aurais à endurer, de dérober pour jamais à tous les regards,

mais plus particulièrement encore : aux yeux de mon père , un malheur dont je ne devais accuser que ma propre faiblesse , mon aveuglement , et l'opiniâtreté de mon amour. Comme les jeunes enfans de Sparte , je me décidai à dissimuler avec soin des angoisses qui , selon toute apparence , devaient finir par me coûter la vie.

« A notre retour d'Ecosse , nous établîmes notre résidence à la ville , et nous quittâmes le foyer paternel. Oh que ce moment fut douloureux ? Mais j'avais appris dès l'enfance à me rendre maîtresse de mes sentimens , et en prenant congé de mes parens désolés , j'eus la force de ne montrer qu'un chagrin modéré , et une résignation dont je fus moi-même étonnée. Cependant la vivacité de ma douleur secrète n'échappa pas à l'œil clairvoyant de mon époux. Il vit que les miens étaient ouvertes sur la destinée qui m'attendait , et dès qu'il m'eut arraché à mon asyle

jadis si heureux, il ne balança pas à jeter un masque qui le fatiguait.

« A peine fûmes nous montés en voiture, qu'il se tourna vers moi, et me dit, avec un sourire amer, et d'un ton ironique : Je n'ai jamais vu une plus belle scène de désespoir et de résignation, madame, que celle que votre vieux rêveur de père et vous, vous venez de me donner. En vérité, vous ressembliez tout-à-fait à quelqu'un qui marche au supplice, et que le prêtre exhorte ! quant à votre père, cet insolent radoteur, croit-il que j'aie oublié qu'il m'a refusé pour votre époux, qu'il a eu l'impudence, de me motiver son refus sur son horreur pour mes mœurs et sur les craintes que lui inspirait mon caractère ; n'a-t-il pas osé me dire qu'il aimerait mieux vous suivre au tombeau qu'à l'autel avec moi ? Si jamais je l'oublie.....

Sa prononciation était altérée par la violence de sa passion, tandis que la prudence d'un côté, de l'autre l'émotion

me faisaient garder le silence. Il fut quelques minutes sans parler. L'horrible expression de sa physionomie se calma par degrés , et fit même place à celle d'une douceur insinuante, et d'une aimable sérénité. C'était l'arc-en ciel après l'orage : mais hélas , il s'évanouissait aussi promptement.

« Il eut la condescendance , pour apaiser mes esprits troublés , de s'excuser sur la violence de son caractère. Il me demanda s'il n'avait pas été provoqué par l'aspect d'une épouse quittant le foyer paternel pour la maison d'un jeune époux qui l'adorait , comme une victime que l'on conduirait au sacrifice , et dont toutes les affections seraient concentrées dans l'amour filial. Il me demanda encore si je ne trouvais pas qu'il eût sujet d'être irrité de tout ce que mon père lui avait dit. Ses manières étaient si séduisantes, j'étais si aveuglée par mon amour , et si disposée à me laisser tromper , que je me déterminai à croire que mon père et moi nous avions.

tort , et que le langage insultant et cruel qu'avait tenu mon mari , était , jusqu'à un certain point , excusable. Mais nous en étions encore aux premiers momens de notre union , et je fus bientôt convaincue que chaque jour amènerait les mêmes écarts , pour lesquels mon dévouement même , tout aveugle qu'il était , ne pourrait plus trouver d'excuses.

« En société , il était impossible de paraître plus aimable , plus attentif , plus tendre que mon époux. Car , il était excessivement jaloux de sa réputation. Certain que l'on soupçonnait la méchanceté de son caractère , il me reprocha un jour avec violence de lui avoir fait tort dans l'opinion du monde , par ma pâleur , et mon air abattu. A l'entendre , il était sûr qu'on l'en rendait responsable. Il insista pour que j'eusse recours au rouge , afin de déguiser ma pâleur , et de mettre ainsi un terme à d'impertinentes remarques.

« Je lui obéis , et j'essayai même de reprendre ma gaîté habituelle ; mais

mon motif le plus puissant pour me soumettre dans cette circonstance , était le désir de faire illusion à mon père , aussi bien qu'au monde, et d'endormir, s'il était possible, sa tendresse vigilante.

« Hélas ! combien j'éprouvais de soulagement lorsque j'étais certaine d'avoir réussi : mais la tâche était difficile. — Mon père était inquiet , et soupçonna la vérité, surtout , quand il eut découvert que mon mari prodiguait l'argent , et qu'on l'eut informé que Seymour jouait gros jeu, sans que j'en susse rien. Mon père nous faisait de fréquentes visites ; quand il arrivait inopinément , j'éprouvais beaucoup de peine pour lui cacher entièrement mes souffrances. Lorsque je l'attendais , à l'aide de l'art et de beaucoup d'efforts, je parvenais à paraître telle qu'il m'avait toujours vue. Cependant deux ans se passèrent, pendant lesquels j'étais malheureuse en particulier , et dans une situation assez agréable devant le monde. Car alors , mon époux se montrait tel que je pou-

vais le désirer; j'eus alors la perspective de voir s'accroître ma famille. La joie que j'en éprouvais fut bien diminuée par le chagrin que témoigna mon époux, et par le propos journellement répété, que les enfans n'étaient bons qu'à causer du chagrin et des dépenses à leurs parens, peine dont on n'était jamais dédommagé par le plaisir d'en avoir. Je sentis augmenter ma douleur, lorsque j'eus la conviction que mon mari n'ayant jamais d'argent pour les dépenses les plus ordinaires, devait employer son revenu d'une manière qui m'était entièrement inconnue.

« Jusqu'ici j'ai oublié, mais je ne dois pas négliger de dire, que lors même que mon père n'eût pas eu d'autres raisons pour désapprouver mon mariage avec un homme de mon choix, il en aurait trouvé une dans son désir de me faire épouser un homme qu'il avait choisi lui-même, et cet homme était tel que tous les pères eussent été charmés de le voir préféré par leur fille,

que toute femme eût été glorieuse d'en faire son époux. Je ne saurais mieux en faire l'éloge qu'en disant que pour le caractère et les mœurs , il formait un contraste parfait avec mon mari , et que sa physionomie était l'expression parfaite des qualités de son esprit et de son cœur. Mais j'étais aveugle , infatuée , opiniâtre , faible , et je le refusai pour m'unir à son contraste. Au moment de mon mariage , il accepta une mission diplomatique , et quitta le royaume , hors d'état , disait-on , de supporter le séjour de l'Angleterre , après cet événement. Quoiqu'il en pût être , il y revint deux ans et demi après mon mariage ; et non-seulement je le rencontrais fréquemment dans la société ; mais mon époux l'invitait sans cesse chez lui. Je ne saurais dire quel était son motif , à moins que ce ne fût l'espoir de trouver l'occasion de me reprocher trop d'attention pour mon ancien admirateur , et de pouvoir m'accuser d'irrégularité dans ma conduite. Mais il ne connaissait

ni l'homme qu'il s'efforçait d'entraîner ainsi dans un piège , ni la femme qu'il voulait mettre dans une situation dangereuse et difficile. Mon premier amant refusait toutes les invitations , excepté , lorsque ma porte était ouverte à tout le monde ; et si son cœur éprouvait encore quelque retour de son ancien attachement , il me respectait trop pour en laisser rien paraître dans ses regards ni dans ses manières. Mais il avait pour moi une vive compassion ; car ses yeux eurent bientôt discerné mon malheur réel , à travers la gaieté et le badinage des cercles , et je vis qu'il démêlait ma pâleur croissante sous l'éclat mensonger qui la déguisait mal.

Il entendit même un jour les terribles invectives dont m'accablait mon mari , en me conduisant à ma voiture , parcequ'il voulait que je l'accompagnasse à l'Opéra , et qu'il s'imaginait que je ne voulais pas y aller. Jamais, non jamais je n'oublierai ce regard d'une compassion aussi tendre qu'inutile,

qu'il jeta sur moi ; il me semble le voir encore, et je ne sais si mon imagination lui prête ou non cette expression : mais il avait l'air de me dire : « Pauvre femme abusée ! qu'avez-vous fait ? Vous avez détruit mon bonheur et le vôtre. »

« Ce fut le seul instant où ses yeux parlèrent aux miens. Peu de temps après, il quitta l'Angleterre comme résident auprès d'une cour éloignée. Je ne l'ai pas revu depuis.

« Il ne me restait plus que deux mois pour atteindre mon terme. J'attendais l'événement avec anxiété ; car je ne pouvais m'empêcher d'espérer que, malgré son aversion déclarée pour les enfans, la vue d'un enfant à lui pourrait adoucir le cœur de mon époux en faveur de sa mère.

« Mais mes espérances devaient être trompées.

« Mon mari ne m'avait jamais laissé disposer de la moindre partie de mon revenu ; il me tenait dans un état de dénuement pareil au sien. Un matin,

il entra dans ma chambre à coucher , pour me demander tout l'argent que je pouvais avoir ; mais je n'en avais point à lui donner , et soit qu'il fût plus pressé de s'en procurer que de coutume , soit toute autre raison , que je ne saurais dire , il s'abandonna aux excès de la colère la plus impétueuse : il maudit le jour où il m'avait épousé , il me maudit pour la faiblesse que j'avais eue de l'aimer , m'assurant qu'il ne m'avait épousée qu'à cause de ma fortune ; qu'à cette époque il aimait déjà , et qu'il aimait encore une autre femme.

Ce moment qui ajoutait les tourmens de la jalousie à la conviction de n'avoir jamais obtenu de retour pour ma tendresse ; était d'une amertume accablante. Il n'était cependant que le prélude de souffrances d'un autre genre , de déchiremens de cœur prolongés , si toutefois il peut être des tourmens égaux à ceux de la jalousie : car , tandis qu'en proie à une sorte de désespoir , je tenais machinalement les yeux fixés sur

le visage livide et la physionomie renversée de mon époux, immobile, moi-même, et comme glacée d'horreur, j'aperçus mon père ! Je fus convaincue que mon malheur jusques-là dérobé à ses yeux par mes soins, venait de lui être révélé dans toute son affreuse étendue.

« Le spectacle de son désespoir, la certitude de sa douleur fit ce que n'avaient pu faire mes propres souffrances ; il m'arracha un cri de désolation ; à ce cri mon mari se retourna ; il aperçut mon malheureux père qu'il venait de frapper au cœur, sans le savoir : dans le moment, accablé par sa conscience, il se leva, cacha son visage dans ses mains, et sortit précipitamment de la chambre.

Je ne m'arrêterai pas sur la triste scène qui suivit, entre mon malheureux père et moi. Qu'il vous suffise de savoir, qu'en me jetant dans ses bras, comme pour y chercher consolation et refuge, je ne me sentis plus aussi

misérable qu'auparavant , et que , pour un instant, le sentiment de mon infortune s'affaiblit. Je dois aussi avouer , que dans ce moment , un mouvement d'égoïsme prévalut dans mon cœur. Je ne pus être fâchée de n'être plus obligée de renfermer dans mon sein le secret de mon chagrin. C'était pour moi un soulagement de pouvoir confier mes peines au seul être sur la terre, sur l'affection de qui je pusse compter, qui sympathisât avec moi , et dont la tendre commisération ne fût pas susceptible de se décourager. Si l'on peut goûter quelque joie dans le malheur , je l'éprouvais en ce moment.

« Mon père fut le premier à rompre le silence. Le son de sa voix , son regard m'annonçaient trop ce qu'il avait à dire. Je m'écriai d'une voix presque inarticulée , et avec angoisses. « Oh ! ne le faites pas , ne le maudissez pas.

« J'ignore ce que mon pauvre père répondit. Car à l'instant , il s'aperçut que la pâleur de mon visage augmentait. Il

me prit dans ses bras pour m'empêcher de tomber , et sonna en toute hâte pour appeler du secours.

J'eus à l'instant la conviction du funeste effet de ma dernière crise , et du triste résultat qu'aurait mon accouchement prématuré. Mon pressentiment ne me trompa pas. Pendant quelques heures je fus entre la vie et la mort ; ma vie ne paraissait plus tenir qu'à un fil. Quand mes souffrances melaissaient quelque relâche , je demandais sans cesse mon père , et sa présence me ranimait toujours. Mais je ne demandai pas une seule fois mon mari. Jaloux , comme il l'était de paraître époux tendre et chéri , je vis , quand je repris un peu de santé , que cet effet naturel de l'outrage fait à ma tendresse , et du ressentiment de sa cruauté , l'avait profondément blessé.

« A la fin , l'enfant , que je portais , innocente victime de la brutalité de son père , ouvrit les yeux à la lumière pour les refermer aussitôt à jamais ; ce qui

me consola fut la certitude que sa naissance n'eût point été accueillie par les bénédictions d'un père.

Dès que je fus assurée de mon retour à la vie; mon père m'annonça qu'il allait me quitter. Je ne pouvais être surprise de son empressement, sachant combien la vue de mon mari lui était odieuse, quoique ce dernier eût montré les plus vives inquiétudes pendant tout le temps que j'avais été en danger. Cette inquiétude pouvait facilement s'expliquer par la crainte de perdre avec moi toutes ses espérances de fortune, et j'appréhendais que mon père n'interprétât dans ce sens la douleur de Seymour.

« Mais peut-être le jugions-nous trop sévèrement; peut-être le remords contribuait-il autant que l'intérêt à l'anxiété et au trouble qu'il montrait. Mon père désirait que je l'accompagnasse à la campagne; mais on déclara que j'étais trop faible pour entreprendre un voyage. Voyant que la présence de mon mari lui était insupportable, et redoutant

quelque scène terrible entre eux, je n'osai inviter mon père à différer son départ jusqu'à ce que j'eusse repris assez de force pour le suivre. Cependant mon époux ayant annoncé l'intention de quitter la ville, mon père, sans que je le lui demandasse, resta quelques jours de plus, et ce furent les derniers pendant lesquels j'aie connu le plaisir d'un attachement réciproque. Pendant ce temps je m'efforçai de pallier les cruels propos de mon mari, les malédictions affreuses que mon père avait entendues : je l'assurai, et c'était la vérité, que ce jour-là et le précédent je me trouvais si malade, que l'évènement que nous déplorions, la perte de mon enfant, eût pu arriver, quand même Seymour eût été moins inhumain. J'essayai aussi de lui persuader que j'avais encore de temps en temps des heures de bonheur, et que je ne pouvais me repentir de ce mariage. Mon père avait un si grand besoin de le croire pour sa tranquillité, qu'il le crut en effet.

« Oh ! combien il était doux pour moi

d'entretenir encore un commerce habituel avec un être dont j'étais sincèrement aimée, qui parlait encore le langage de la tendresse, et me regardait des yeux d'une véritable amitié! Mais ces heures de bonheur s'envolèrent trop rapidement, et le moment du retour de mon mari, signal du départ de mon père, vint me frapper, comme une calamité inattendue. Quelle douleur pour moi de penser que le retour d'un époux exilait un père d'auprès de son unique enfant! Mais il n'en pouvait être autrement, et je n'eus qu'à me résigner en silence. Mais hélas, quel départ! quel moment douloureux que celui où mon père me prenant sur ses genoux, me recommanda, les lèvres tremblantes, les yeux mouillés de larmes à l'appui, à la protection du créateur, dans les épreuves auxquelles il était trop sûr de me laisser exposée, et qu'il sortit ensuite de la maison avec précipitation. La tristesse de cette séparation ne pouvait être

qu'il m'annonçât au contraire qu'il fallait

égalée que par celle du moment de notre dernière réunion.

« Quand il fut parti, je tombai dans une espèce de résignation stupide à ma destinée. Mon mari me montra en me revoyant pour la première fois, une tendresse réelle ; je le saluai avec un sourire dont le calme tenait de l'imbécillité ; il en fut visiblement affecté, et il pressa de ses lèvres mes lèvres pâles, avec un degré de sensibilité, qui m'était devenu depuis long-temps étranger de sa part.

« Mais je fus bientôt rappelée d'une manière trop fatale, au profond sentiment de mes souffrances. Mon père était d'un âge avancé : le trouble, l'inquiétude qui l'avaient récemment agité avaient produit sur sa santé un effet sensible, et même funeste. Trois jours à peine après son retour chez lui, il fut frappé d'une atteinte de paralysie. Un exprès fut sur le champ dépêché à mon mari, à qui je dois rendre cette justice qu'il s'y prit de la manière la plus douce

pour m'informer de ce malheur, et que, prévoyant mon désir de me rendre sans délai près de mon père, il avait ordonné que des chevaux fussent à ma porte, même avant de m'avoir instruite. Il insista pour m'accompagner avec l'intention de cacher son arrivée à mon père.

« Cette preuve d'attention et de bonté, quels qu'en fussent les motifs, me soutinrent merveilleusement contre cette nouvelle épreuve, la plus dure de toutes, et s'il m'eût encore été possible de faire partager à mon père ma sensibilité, je me serais fait un plaisir de lui en communiquer le sujet. Mais hélas, mon mari qui avait quitté la voiture, même avant de m'en faire descendre, pour demander des nouvelles de mon père, revint à moi, et me trouva appuyée contre la porte du parloir dans une agitation qui m'ôtait presque la respiration. Je lus dans ses traits une expression de satisfaction qui ne pouvait que me présager des nouvelles favorables, et lorsqu'il m'annonça au contraire qu'il fallait

me préparer à ce qu'il y avait de pis, même dans ce cruel moment, je ne pus m'empêcher de sentir que la mort de mon père avait causé cette expression de contentement qui m'avait frappée.

Un mouvement involontaire me fit donc rejeter le bras que mon mari m'offrait pour m'aider à monter les degrés et j'entrai seule dans la chambre où mon père se mourait. Les dernières angoisses de la mort approchaient : il avait presque perdu la faculté de parler; mais tout souffrant qu'il était, il conservait sa tête : il me reconnut sur le champ, et me tendit la main, pour me saluer : ses yeux mourans se tournèrent sur moi avec une inexprimable tendresse. Je me jetai à côté de lui, dans l'angoisse de la douleur : je vis à un triste mouvement de tête, qu'il voulait me faire entendre que tout espoir de retour à la vie était perdu pour lui. Je me livrai aux lamentations les plus tendres, le conjurant de vivre pour moi, ou de m'entraîner avec lui. Ces paroles expri-

maient trop clairement , qu'en le perdant , je croyais perdre tout ce qui m'attachait à la vie : ils s'efforça de m'embrasser avec le bras qui avait échappé à l'atteinte de la maladie , et avec des mots à peine articulés , levant les yeux au ciel il me dit : « C'est là mon enfant , que tu retrouveras ton père.—Bénissez... j'étais penchée sur lui , retenant ma respiration pour ne rien perdre de ses dernières paroles : mais il ne put achever. Il me regarda fixement ; le bras dont il me tenait tomba tout à coup , et ses yeux se fermèrent pour ne plus se rouvrir ; il faut que je m'arrête. Ce souvenir est toujours accablant pour moi.

« Les jours , les semaines , se succédaient , et je ne donnais , à ce que l'on m'a dit depuis , aucun signe qui annonçât que j'eusse retrouvé la faculté de penser. Si l'on ne m'eût pas vu respirer , on eût quelquefois douté si j'existais. A la fin , cependant , ma jeunesse l'emporta sur la maladie , suite de

la faiblesse à laquelle m'avaient réduite le chagrin , et des émotions de nature si diverse. — Je fus rappelée à la vie pour recouvrer la faculté de sentir ma position actuelle. Mais le retour de ma mémoire me rendit le sentiment de mon malheur d'une manière si terrible, que dans un premier accès de désespoir, j'éprouvai le désir de perdre encore une fois le souvenir à peine renaissant de ce qui m'était arrivé; car, il me semblait que je restais seule au monde , condamnée à n'y plus trouver personne pour m'aimer , me consoler et me servir d'appui.

Ces yeux qui s'étaient fixés sur moi , pendant tant d'années , avec une affection toute particulière , étaient désormais ensevelis dans les ténèbres de la tombe. Ce cœur qui m'avait aimé avec une tendresse que rien ne pouvait altérer, était maintenant glacé, déchiré, et par qui? Quelle était celle dont la persévérance et l'opiniâtreté coupables avaient produit de si tristes et de si fu-

nestes effets ? Et , cependant , je vis , et il faut que je vive ; que je vive pour souffrir la juste rétribution de mes fautes , pour vider goutte à goutte la coupe d'amertume que je me suis moi-même préparée ! Telles furent mes pensées , en recouvrant la mémoire. Heureusement pour moi , j'éprouvai un si profond repentir d'avoir été l'instrument du coup soudain qui avait frappé mon père , je me prosternai , avec une humilité et des remords si vrais devant l'Etre suprême qui m'avait fait trouver mon châtiment dans mes offenses , que je goûtai quelque consolation dans l'excès même de ma misère ; je me sentis remplie de reconnaissance pour la bonté qui me permettait de travailler à expier par ma résignation dans mes épreuves , les fautes que j'avais commises : ces sentimens furent mon salut et mon appui.

Mon mari manifesta une joie vive de me voir rétablie ; on me dit que la vue de mon triste état l'avait excessivement

affligé. Je n'en étais point étonnée : car n'avait-il pas déjà à répondre de la mort de deux individus, et la mienne ne pouvait-elle pas être la troisième dont il serait responsable ? Au premier symptôme qu'il lut dans mes yeux, de mon retour à moi-même, ses larmes inondèrent mon cou ; il me pressa sur son cœur : mes regards se portèrent alors sur tout ce qui m'entourait. Je frissonnai en le reconnaissant. — Mon cœur me reprocha mon endurcissement involontaire contre les preuves évidentes de sa tendresse, et je me penchai sur son sein, résolue de m'efforcer, s'il m'était possible, de lui rendre mon attachement, et de recouvrer son amour.

« Je lui rendis en effet le mien, malgré tout ce qui s'était passé ; quand je le vis me consacrer tous ses momens, s'efforcer de me distraire et de m'égayer, j'oubliai ses cruautés passées ; il ne me resta que le regret de n'avoir pas mon père bien aimé pour témoin de cet heureux changement. Mais avec le retour

de ma santé et de ma tranquillité, je vis cesser les attentions de mon époux. Je fus de nouveau abandonnée à moi-même, et aux souvenirs qui nourrissaient ma tristesse. Un chagrin plus cuisant encore que tous les autres, le tourment de la jalousie, mettait mon âme à la torture, et me poursuivait partout : sa déclaration qu'il ne m'avait jamais aimée, qu'il en avait aimé et en aimait encore une autre, m'était toujours présente à l'esprit ? quelle pouvait être, et où était ma rivale ? peut-être aussi n'avait-il voulu que me tourmenter : quoiqu'il en pût être, cette idée, vraie ou fausse m'était toujours insupportable. Dans quelque assemblée que nous nous trouvassions ensemble, j'épiais sans cesse l'expression de sa physionomie, dès qu'il parlait à quelque personne jeune, belle et attrayante.

Peut-être vous étonnerez-vous de m'entendre parler des visites que nous faisons ensemble ; mais l'accompagner

dans ces assemblées était un de mes devoirs.

« La terrible maladie dont j'avais été la victime, après la mort de mon père, était une preuve suffisante de mon attachement filial. Quelques mois de souffrance et de réclusion avaient assez attesté mon respect pour sa mémoire : mon premier devoir était donc de me rendre aux vœux de mon mari. D'ailleurs, jaloux, comme je l'ai dit, de sa réputation, à certains égards, il craignait que le monde ne me soupçonnât de me tenir renfermée pour déplorer bien plutôt la conduite de mon époux vivant, que la mort de mon père. Son amour-propre était blessé de l'idée qu'une femme assez heureuse pour porter le nom de son épouse pût être si vivement affligée d'une semblable perte. Il insista donc pour me faire quitter mon deuil, et reprendre avec l'usage du rouge, nos anciennes habitudes de société.

« Je me montrai docile, je m'efforçai même de paraître gaie ; mais le contraste de l'époux dans le monde, et de l'époux chez lui, n'eut pu manquer de paraître bizarre à un observateur attentif.

« En société, Seymour montrait tant d'égards, tant de bonté pour moi, qu'il se flattait de me voir l'objet de l'envie de toutes les femmes. Mais aussitôt que nous étions seuls, il jetait le masque, et le tyran domestique reparaisait. Il me rappelait ce conte de fée, dont le héros, par l'effet du pouvoir d'un enchanteur, se montre pendant le jour sous les formes les plus séduisantes, et est contraint à revêtir toutes les nuits celle d'une espèce de monstre. Quant à mon mari, l'enchanteur qui exerçait sur lui cet ascendant, c'était son caractère.

Pendant que j'étais exposée à tous les caprices de ce redoutable magicien, je me disais ordinairement : Oui, oui, il a dit la vérité : il ne m'aime pas ; il ne

m'a jamais aimée , et c'est une autre qu'il aime. Tel était le triste refrain que je répétais sans cesse. Cependant je ne pouvais découvrir qu'il me préférât personne. Jamais le vif éclat de ses yeux expressifs ne m'avait paru se fixer sur aucune femme avec la douceur enchanteresse de l'amour.

Néanmoins il passait souvent dehors des jours et des nuits ; alors l'extravagance de ses dépenses n'avait point de bornes. Quand je fus capable de veiller à mes affaires , je reconnus , contre mon attente , que mon père n'avait point changé ses dernières volontés , après son dernier séjour à Londres , que le legs qu'il faisait à mon mari n'avait subi aucune diminution. Ce legs s'élevait encore à une somme de plusieurs mille livres sterlings.

D'après les conditions de celui qu'il m'avait laissé en espèces , je pouvais seule en toucher l'intérêt ; mais j'avais un fief d'un revenu considérable , et si ce n'était que mon mari n'aimait pas à se

voir obligé de recourir à moi pour obtenir la portion de mon revenu que ses besoins lui rendaient nécessaire, j'étais fondée à croire qu'il devait être satisfait du testament, surtout, puisque son legs se trouvait plus fort qu'il n'avait jamais pu l'espérer.

Cependant j'appris que cet argent était entièrement dissipé, peu de temps après qu'il l'eut touché, et je commençai à craindre que le jeu ne fût le gouffre qui dévorait toute sa fortune. J'avais été en effet long-temps la seule à ne pas connaître sa passion pour le jeu, et tous les désordres de sa vie. Mais comment pouvait-il en être autrement? Personne n'oserait avertir des erreurs de son mari une femme qui se respecte, et qui se montre dévouée à ses devoirs. Car aucune femme digne de respect ne prêterait un moment l'oreille à des rapports offensans, si quelqu'un était assez hardi pour lui en faire. Il semblait ainsi que je dusse toujours rester étrangère à l'immoralité de mon mari, ou n'en être

avertie que par ses résultats ruineux. J'ajouterai qu'avec cette manie de défiance, qui était l'un des traits de son caractère, il craignait qu'on ne me parla de sa conduite, et que je ne cédas à une curiosité reprehensible, en prêtant une oreille avide à des rapports. Il parvint donc à me faire peu à peu éloigner mes anciens et intimes amis, sous prétexte qu'il était jaloux de mon amour, et qu'il ne voulait pas qu'aucun autre que lui eût part à mon affection.

«Une autre preuve de sa tyrannie et de mon obéissance fut l'ordre qu'il me signifia de cesser tous mes chants, parce qu'en général, il détestait la musique, et mon exécution en particulier; il me déclara que quelquefois étant sur le point de rentrer à la maison, la crainte d'entendre mon ramage infernal l'avait chassé. A l'entendre, d'ailleurs, je chantais avec trop d'habileté pour une femme bien élevée, et comme il ne pouvait y avoir de plaisir pour moi à déployer ce talent, qu'autant qu'il aurait pu être

agréable au seul homme auquel je devais chercher à plaire, mon devoir était d'y renoncer : ce fut une rude épreuve pour ma patience : mais enfin , j'obéis.—Oh ! mistriss Derville, combien je vous portai envie, lorsque vous me dites que votre mari se plaisait beaucoup à vous entendre chanter ! ne vous rappelez-vous pas ce que je vous dis alors ?

« Vers ce tems, ma vie fut marquée par un événement important pour moi. Ma mère avait un oncle qui n'était pas beaucoup plus âgé qu'elle , et qui avait pour elle et pour mon père la plus vive tendresse. Il avait été le compagnon d'études de mon père , et précisément à l'époque du mariage de celui-ci, il était parti pour l'Inde avec un emploi lucratif.

« A son arrivée dans ce pays, il écrivit à mes parens que son plus vif désir était, si ma mère avait des enfans, que l'un d'eux portât son nom de Baptême. Il s'appelait Louis. Si c'était un garçon, il devait porter ce nom ; si c'était une fille,

elle s'appellerait Louisa. Je fus le troisième enfant qu'eût ma mère, et le seul qui vécut. Je fus donc nommée Louisa, et un ami de M. Arlington me tint pour lui sur les fonts de baptême.

« Pendant la première année de son séjour dans l'Inde, il écrivit régulièrement à mes parens. Mais il avait cessé d'écrire depuis plusieurs années, lorsqu'un jour que j'étais assise tristement dans ma chambre, on m'annonça qu'un gentilhomme du nom d'Arlington désirait me voir. Il me vint sur-le-champ à l'esprit que ce pouvait être l'oncle de ma mère, et je me hâtai d'aller à sa rencontre avec une joie qui me rendait toute tremblante. Je ne m'étais point trompée, et pendant quelques instans il mêla ses pleurs aux miennes au souvenir de mes chers parens.

« Son arrivée me parut un adoucissement à mes souffrances domestiques ; car je voyais son cœur sympathiser avec le mien dans nos communs regrets pour ceux que j'avais perdus.

« Le plaisir que je goûtais dans la société de cet excellent homme, en qui je trouvais l'affection d'un véritable parent, n'était troublé que par la crainte qu'il ne découvrit que mes chagrins dont je ne pouvais toujours réussir à cacher les traces, avaient moins pour cause la mort de mes père et mère, que la vie habituelle du maître de ma destinée. Mais la conduite de mon mari me rendit ma tâche beaucoup plus facile. Il savait que la fortune de mon oncle était immense. Cet oncle, vieux garçon, était mon parrain. Seymour se décida à employer tous ses soins pour se concilier sa bienveillance, dans la vue de l'engager à me laisser à sa mort toute sa fortune, dégagée des restrictions que mon père avait apportées à la jouissance de ses biens. Il vit que M. Arlington aimait beaucoup la musique et le chant. Il révoqua donc la défense dont j'ai parlé, et j'eus non-seulement pour moi-même la satisfaction de reprendre l'exercice d'un talent que j'aimais, mais encore le plaisir plus

grand de me rendre agréable à un parent que j'avais appris à chérir d'une amitié sincère.

M. Arlington prenait très-souvent ses repas avec nous, et j'avais si rarement occasion de voir mon mari dans d'autres momens, que si ma vie n'était pas heureuse, elle était du moins tranquille. Ma plus grande peine était alors quand je voulais secourir des malheureux, devoir que mon éducation m'avait appris à remplir exactement, de trouver mes ressources trop constamment épuisées par les attaques réitérées que mon mari faisait à ma bourse. Si je m'avisais de lui dire que quelques sommes étaient destinées à certains emplois, je ne pourrais trouver de langage assez énergique pour exprimer son mépris pour ce qu'il appelait des aumônes : il avait l'habitude de me rappeler qu'il existait des lois en faveur des pauvres, et qu'elles suffisaient bien pour assurer des secours à mes aimables protégés.

« Deux fois, dans de pareils momens,

on annonça M. Arlington. Ma physionomie que je n'avais pas eu le temps de composer, ne trahissait alors que trop ce qui se passait dans mon âme ; mais mon époux toujours prompt à dissimuler, se remettait sur le champ, pour recevoir son hôte avec le sourire le plus engageant. Quand il s'apercevait que le vieillard examinait mes regards, il expliquait froidement mon air mécontent, en disant que s'il n'avait pas été doué de quelque prudence, ma bienfaisance respectable, mais indiscrete, nous aurait ruinés tous les deux, et que précisément à l'instant il était, à son grand regret, occupé à me prouver que tel qui affectait la pauvreté, était souvent plus riche que celui qu'il importunait de ses demandes.

« Il était possible peut-être d'en imposer deux fois à M. Arlington, avec un pareil conte ; mais une troisième tentative ne pouvait pas réussir, et je vis qu'il regardait mon mari avec l'air dédaigneux de la défiance.

« Deux fois cependant il prit le parti de paraître l'en croire, et quand nous fûmes seuls, me rappelant que j'étais à la fois sa nièce et sa filleule, il me demanda si ce que contenait sa bourse pourrait m'être agréable, et je ne balançai pas à lui répondre affirmativement.

« Au moins jouissais-je depuis près d'un an de la consolation que me procurait la société de ce respectable vieillard, avec l'approbation de mon mari, dont les attentions pour lui ne se démentaient pas. Mais je n'étais que trop certaine que M. Arlington était au fait de mes peines dans toute leur étendue ; il en savait même à cet égard beaucoup plus que moi, comme je l'appris par la suite ; car on lui avait fait des révélations dont on n'eut pas osé effaroucher mes oreilles ; et quoique pour éviter de me causer des chagrins il eût traité M. Seymour avec beaucoup de politesse, il était évident, même pour moi, que les sentimens qu'il

conservait pour lui n'étaient pas ceux de l'estime. Ce fut pendant ce dernier mois de l'année que M. Arlington acheva Lawn-House , avec les bâtimens qui entourent cette résidence , et qu'il y ajouta des bains, un théâtre, et toutes ces magnificences du luxe que vous avez vues avec admiration, même avec envie. Dites-moi maintenant si vous pouvez encore me rien envier?

« Ce vieillard m'était devenu cher au plus haut point, et ne m'était pas moins utile. Je trouvais en lui un chaperon pour les spectacles et les assemblées. Je n'avais besoin de recourir à personne autre pour faire avancer ma voiture , et me protéger dans la foule. Les oisifs à la mode se fussent empressés de s'offrir pour être les chevaliers d'une dame qui passait pour avoir à se plaindre de son mari , et qui , malgré les traces de ses chagrins , était encore réputée digne de fixer leurs regards. Grâce à M. Arlington j'étais affranchie du joug de leurs services.

« Lord N... votre admirateur, Jenny, témoignait, à cette époque, le désir de se constituer mon officieux conducteur. Mais il reconnut bientôt que tous les moyens de plaire étaient en pure perte avec une femme qui se serait crue dégradée plutôt qu'honorée par ses cajoleries, et il fut assez sage pour renoncer au projet de faire parler de nous, au moins de cette manière.

« Mais le bien le plus précieux que me procura le retour de M. Arlington en Angleterre fut de m'arracher au sentiment d'un abandon absolu, la plus pénible, et à peu près la plus cruelle de toutes les affections douloureuses, après les angoisses du remords. Quand j'avais perdu mon père, et que j'avais cessé de croire à l'amour de mon époux, lorsque j'avais vu s'éloigner les amis de mon enfance, et que celui qui m'avait réellement aimée, et qui, sans doute, s'intéressait toujours à mon sort, était allé résider dans une terre étrangère, je m'étais regardée comme isolée dans

le monde : la richesse ne me paraissait plus qu'une illusion ; les liaisons ordinaires que des badinages sans intérêt , les spectacles publics que des frivolités fades , les talens que de vaines distinctions. Je ressemblais à une personne qui voudrait étancher sa soif dans un jardin où il ne trouverait que des fruits d'or , et du vif-argent , au lieu d'eau.

Les affections de mon cœur étaient flétries. La découverte de l'indignité de l'objet de mon attachement m'avait rendu l'amour méprisable et odieux. J'errais au hasard , comme Saint-Léon , dans le roman de ce nom , sans pouvoir éprouver un sentiment de sympathie avec aucun des êtres au milieu desquels j'étais condamnée à vivre.

Mais à l'arrivée de M. Arlington, mon cœur se rouvrit au plaisir d'aimer et d'être aimée. Avec lui je pouvais parler de tout ce qui m'avait été cher : j'avais la certitude de contribuer à son agrément , même à son bonheur , auquel je pouvais me croire nécessaire : avec

ce sentiment , il m'était moins difficile de supporter avec résignation les épreuves que m'imposait ma situation. La jalousie me faisait à la vérité toujours sentir ses tourmens : mais n'ayant aucun objet fixe , l'amertume de cette passion s'adoucissait peu à peu, et d'autant plus facilement que les vices toujours croissans du caractère de mon époux ne pouvaient manquer d'affaiblir par une gradation lente et insensible, mais dont l'effet n'était pas moins certain , mon attachement pour lui.

« Mais une nouvelle infortune m'était réservée : c'était la mort de cet oncle chéri : un abcès au cœur me l'enleva au moment où je m'y attendais le moins.

« Il mourut à Lawn-House. Mon mari s'y rendit pour assister aux funérailles , et être présent à la lecture du testament. Mais il espérait que le défunt n'en aurait pas laissé : dans ce cas, tous les biens de mon oncle eussent été à sa disposition , puisque j'étais l'héritière légale de M. Arlington; mais Seymour fut

trompé dans ses espérances. On trouva un testament dont la lecture le couvrit de confusion, et déconcerta ses projets. Ce testament avait été rédigé sous la dictée des jurisconsultes les plus éclairés : il portait que toutes les propriétés foncières et mobilières de M. Arlington m'appartiendraient à sa mort, aux conditions suivantes : savoir, que je ne pourrais rien distraire de ces propriétés pour mon mari, (tant que Sedley Seymour jouirait de ce titre) pour quelque cause, et de quelque manière que ce fût. Il m'était même interdit de lui faire aucun présent, et il ne pouvait, sous aucun prétexte, s'ingérer dans la gestion de mes biens. A la moindre infraction de ces conditions, et sur la preuve que l'on en produirait contre moi, les biens-fonds devaient passer au plus proche héritier légal, après moi, quel qu'il pût être, et le mobilier à la personne qui m'aurait convaincue de désobéissance. Dispositions généreuses d'un homme excellent, qui avait bien

observé , mais qui se montrait peu judicieux dans sa manière de me faire du bien.

« Cette manière de venger mes injures après sa mort, proclamait trop hautement les torts de mon époux envers moi. En blessant son amour propre , en anéantissant ses espérances , ce testament ne faisait qu'aigrir la plaie. Je n'essayerai pas plus de retracer que je n'oublierai la scène qui signala son retour.

« Je me voyais maîtresse d'une fortune immense , dont je pouvais disposer librement , et sans être contrôlée : et je pouvais envisager avec joie la perspective qui m'était ouverte : mais un don si magnifique n'avait rien pour moi d'aussi précieux que la société du donateur , et malgré le reproche d'hypocrisie que m'adressait mon époux , j'étais profondément affligée de la perte de mon oncle.

« J'avouerai cependant qu'il était douloureux pour moi de ne pouvoir suivre

les inspirations de mon cœur dans l'emploi de ma fortune. — J'aurais voulu la consacrer à mon cruel... mais toujours cher époux. — Il jurait néanmoins n'en vouloir rien croire, et quelquefois, pour me tourmenter, il feignait de penser que j'avais dicté le testament. Mais je savais qu'il parlait contre sa pensée, et je fis pour lui tout ce que je pouvais faire. J'achetai de beaux chevaux, des voitures magnifiques : je donnai des repas splendides. Il disposait des équipages, et invitait qui bon lui semblait. Quand Lawn-House fut prêt, j'y invitai toutes les personnes dont la société lui était agréable ; mes curateurs dépositaires de ma dot avaient jusqu'alors refusé, et avec raison, de se dessaisir, malgré toutes mes instances, de la moindre partie de leur dépôt pour les besoins de M. Seymour ; mais sur l'assurance que je leur donnai qu'une somme déterminée le mettrait à l'aise et à l'abri de toutes poursuites, je les décidai à la lui compter ; j'avais en effet

la certitude d'une fortune beaucoup au-dessus de mes besoins , et à l'abri de tout danger , à moins que je n'eusse la folie de la dissiper moi-même.

« Persuadés par mes représentations, mes curateurs cédèrent à mes désirs. Cependant, pour l'intérêt même de Seymour, je ne voulais pas qu'on lui donnât plus d'argent qu'il ne lui en fallait réellement.

« Mon histoire, à ma grande satisfaction, tire à sa fin, et je n'ai plus à raconter qu'un seul événement.

« Je me promenais un matin, suivi d'un domestique, à proximité d'une boutique de lingerie où je me fournissais. Surprise par une averse, j'entrai dans la boutique, avec l'intention d'y acheter ce dont j'avais besoin. J'y trouvai une jeune dame accompagnée d'une nourrice et d'un enfant. Elle était si jeune et si belle, elle avait l'air si attrayant, que je la contemplais avec l'expression de la surprise et de l'admiration. Quand on me demanda ce que je désirais, je

pris une chaise , en disant que j'attendrais que la jeune dame fût servie (la vérité était que je voulais la contempler à mon aise ;) mon procédé m'attira de sa part un doux sourire , et une inclination de tête ensigne de remerciement. Se retournant , dans ce moment , elle caressa son enfant , qui paraissait avoir environ deux ans. Je fus étonnée d'apprendre qu'il était à elle : car sa figure n'annonçait pas plus de dix-sept ans. « Voilà un bel enfant, lui dis-je ! »

« Il est à moi, dit-elle en souriant. »

« Mais il ne vous ressemble pas, quoiqu'il soit très beau. »

« C'est tout le portrait de son père, répliqua-t-elle ; et elle s'occupa de ses emplettes.

Je jouais pendant ce tems avec le petit garçon , qu'attiraient près de moi la chaîne d'or et les autres ornemens que je portais , et, tandis qu'il me regardait, je cherchais avec surprise, (car ses yeux me frappaient, comme s'ils m'eussent

été bien connus) qui pouvait être son père à qui il ressemblait si fort.

« La pluie tombait alors par torrent. J'envoyai donc mon domestique chercher ma voiture ; la jeune dame ayant terminé ses emplettes, pria qu'on les lui envoya chez elle. « Votre nom, madame ; demanda le marchand ? j'écoutais attentivement, elle répondit : « mistriss Sedley Seymour » et indiqua la rue et le numéro de la maison. Mais je n'entendais plus rien ; un soupçon cruel m'avait serré le cœur : je croyais avoir à la fin découvert ma rivale, et je voyais qu'en jouissant de mes droits, elle portait encore mon nom.

« Le marchand s'aperçut que je pâlisais, et craignant que je ne m'évanouisse, la demoiselle de boutique me conduisit dans une chambre derrière le comptoir où était un sofa. Celle qui usurpait mon nom sans s'en douter, lui donna un flacon de sels pour m'en faire respirer. Mais rappelant toute mon énergie, je parvins à vaincre ma faiblesse : je me jetai

sur le sofa ; mais je ne m'évanouis pas. Je repassai dans mon esprit toutes les raisons qui pouvaient me faire croire qu'il s'agissait d'un autre Sedley Seymour, quoique ce nom fût très rare, et à tel point, qu'au dire de mon mari même, il se croyait la seule personne vivante de ce nom. Il pouvait cependant se faire qu'il se fût trompé, et rien ne pouvait m'engager à croire que cette femme jeune et belle, que j'avais sous les yeux, et dont la physionomie annonçait l'innocence, ne fût pas aussi honnête qu'elle paraissait l'être.

« Mais je veux, me dis-je à moi-même éclaircir ceci à fond. Cependant, je doutai un instant que j'eusse le droit, en supposant mes craintes fondées, de surprendre ainsi les secrets de mon mari ; mais un sentiment qui l'emporta bientôt sur toute considération, me pressait de m'éclairer autant que je le pourrais. Revenue tout-à-fait à moi, je rentrai dans la boutique ; celle qui, sans le savoir, était cause de mon accident, vint au-devant de

moi, et s'informa de ma santé du ton le plus aimable. Son air, et la vue de l'enfant, qui me parut alors tout le portrait de M. Seymour, furent sur le point de me bouleverser de nouveau. Ma voiture était arrivée dans l'intervalle, et la pluie continuait : après avoir réfléchi un moment, j'offris de reconduire la belle inconnue. Ses refus, ses excuses sur la gêne qu'elle me causerait, sur ma maladie ; sur la foule etc., me convinquirent qu'elle ne demandait pas mieux : j'étais décidée à l'accompagner, et j'y réussis. Elle demeurait à l'extrémité d'Upper Backer street : dès que nous fûmes montées en voiture, je fis mes efforts pour lui adresser quelques questions indispensables. Telle que : « cet enfant est-il votre aîné ? » Oh ! oui. Il n'y a pas encore trois ans que je suis mariée.

« Mariée, répétais-je intérieurement. Ce mot me rendit l'espérance : « A vous voir, repris-je, je n'aurais pas cru que vous fussiez mariée depuis si longtemps.

« Pardonnez-moi, et promise long-

temps auparavant , car je l'étais avant l'âge de quinze ans , et j'aurais été mariée dès lors. Mais mon mari qui était en recrutement dans le pays de Galles où je demeurais , n'était que lieutenant de dragons , sans fortune , et je n'en avais pas non plus.

« Dans quel régiment servait votre mari ? et elle nomma M. Seymour. \

« J'avais gardé ses sels dans ma main, et ce fut fort à propos; car ils me préservèrent de tomber de nouveau en faiblesse.

« Quel malheur , dis-je , quand la pauvreté empêche deux personnes qui s'aiment de s'unir !

« Il est vrai , répondit-elle. Mais heureusement, il y a précisément trois ans, la mort de mon père , et le départ de mon frère pour les Indes, me laissèrent maîtresse d'une fortune assez considérable ; j'écrivis à mon amant. Il arriva , et nous nous mariâmes. Je fus, je vous assure , ravie de le voir ; car j'avais lu dans les gazettes le mariage de

Sedley Seymour écuyer, avec une miss Fortescue, et je craignais que ce ne fût lui.

« En vérité, m'écriai-je, et je sentais que la tête me tournait.

« Oui, et je le lui marquai dans ma lettre : mais quand il revint, il me dit, que c'était un de ses oncles qui avait épousé une très-belle héritière.

« Combien elle était éloignée de découvrir cette rare beauté dans la malheureuse, pâle et maigre qui tremblait devant elle. Comment me fut-il possible de demeurer maîtresse de mes sens, je l'ignore : mais je conservai l'empire sur moi-même, quoiqu'il me fût impossible désormais de douter de l'horrible vérité.

« Mais j'ai réfléchi depuis que deux idées m'avaient soutenue, en me rendant moins amer le sentiment de mon malheur. L'une que probablement le besoin d'argent, autant et peut-être plus que l'amour, avaient porté Seymour à épouser cette jeune infortunée,

dont la lettre était venue le tenter; l'autre, qu'il ne l'avait pas séduite, et qu'à la vue du ciel, et même des hommes, elle était aussi innocente que s'il ne l'eût jamais vue.

« Oui, quelque grand que fût son crime envers elle et envers moi, cette dernière pensée me fit éprouver un degré de consolation qu'aucunes paroles n'eussent pu me procurer.

« Aussitôt que j'eus appris d'elle tout ce que j'avais besoin de savoir; et sa simplicité verbeuse avait rendu ma tâche fort aisée, je me plaignis de me trouver malade (cela n'était que trop vrai); ce fut une excuse pour le silence absolu auquel je me réduisis, pour être en état de résoudre comment je devais agir dans la circonstance la plus critique de ma vie. Car quel chagrin peut égaler celui de trouver l'objet auquel on s'est donné, si complètement méprisable, et indigne de notre amour?

« Par moment, je trouvais cruel de déchirer le voile qui cachait à cette

pauvre femme sa véritable position. Car, tant qu'elle se croyait légitime épouse, elle était innocente : mais aussi, en ne l'éclairant pas sur cette position, je devenais complice du crime de mon mari. Alors même elle n'était qu'une femme innocente. Si, lorsqu'elle saurait la vérité, elle se décidait sur le champ à le quitter, elle s'élevait jusqu'à la vertu, et mon devoir était de lui en procurer l'occasion. Mais en me rappelant qu'il me fallait couvrir de la rougeur de la honte ce front si beau et si ouvert, je sentis mon cœur défaillir : je sentis que c'était la tâche la plus pénible, la plus dure épreuve que les vices de mon époux eussent pu m'imposer.

« A la fin nous arrivâmes : je me trouvais réellement mal : elle me proposa de me reposer, civilité à laquelle je m'attendais, et que j'étais résolue d'accepter. Permettez-moi d'avouer ma faiblesse : depuis que je savais qui était son père, la vue de l'enfant, assis vis-à-vis de moi, m'était presque insupportable,

par la quantité de souvenirs accablans qu'elle me rappelait , et je tenais fréquemment les yeux fermés, pour m'affranchir de cet aspect. »

« Pendant que cette pauvre innocente créature , sans prévoir le coup qui la menaçait, était sortie pour me procurer quelques gouttes de lavande, j'examinais la chambre; l'ameublement en était plutôt propre qu'élégant , et le premier objet qui frappa ma vue, ce fut un portrait de M. Seymour. Il lui ressemblait si bien , c'était si bien lui-même avec l'expression de sa physionomie , dans les momens où il était le mieux disposé , que je pris le parti d'en détourner mes regards. Je ne voulais me le représenter que sous l'aspect que son cœur et son caractère lui faisaient prendre en ma présence , et je portai la vue ailleurs. La pauvre Emilie, (c'était le nom de l'infortunée,) rentra alors dans ma chambre. Je pris les gouttes qu'elle m'apportait , et elle s'assit à côté de moi.

« Notre maison est petite , dit elle : mais nous n'y recevons personne : la famille et les amis de mon mari ont une fortune supérieure à la sienne; et comme il ne pourrait leur rendre les civilités qu'il en recevrait , il ne m'a présentée à aucun d'eux. Cependant aucun de nos parens n'ignore notre mariage : mais pourvu que je le voye , je suis heureuse. Toutefois hélas , je le vois bien peu : il a un emploi qui absorbe une grande partie de son temps , et il a aussi , en province , un oncle âgé auquel il est forcé de rendre des devoirs assidus : aussi rarement passe-t-il plus de deux jours avec moi par semaine , et c'est ordinairement le samedi et le dimanche. Je me rappelai à l'instant qu'il avait toujours prétendu aller passer ces jours-là à la campagne chez lord N. A quels mensonges , à quelles bassesses n'était-il pas obligé d'avoir continuellement recours , pour tromper et tranquilliser même cette créature si confiante ! Combien mon cœur saignait pour elle , et

que j'étais près d'exécrer celui qui avait détruit son bonheur. Et qui était ce malheureux ? pensée terrible ! c'était mon époux ! Cependant , malgré tous ses crimes , je n'étais pas sûre d'être exempte au fond de mon cœur , d'une lâche faiblesse qui me portait à envier sa victime ; car il l'aimait , il l'avait toujours aimée , et vraisemblablement il ne lui avait jamais fait éprouver ces terribles accès d'un caractère indompté qui avaient rendu ma vie si misérable. Je dis qui avaient , car , dans le moment , j'étais bien résolue à ne jamais vivre avec lui ; j'étais décidée à l'abandonner à la misère que méritaient ses crimes.

« La matinée s'avançait , et cependant le courage me manquait pour remplir le terrible devoir qui m'était imposé. Mais j'élevais, en silence, mon triste cœur dans une humilité profonde vers celui qui seul pouvait me soutenir et me diriger ; et , quand j'eus de nouveau retiré la main dont je m'étais couvert

le visage , ce fut avec la résolution d'accomplir mon devoir, sans plus hésiter. Regardez , dit la pauvre Emilie , voici le portrait de mon époux : et elle me le mit en main (c'était une miniature) avec un orgueil satisfait.

« Je vois que c'est le portrait de M. Seymour , répondis-je froidement.

« Eh quoi , l'avez-vous jamais vu ?

« Oui , je l'ai vu , et je déplore l'heure à laquelle je l'ai vu pour la première fois. Mais c'est encore plus pour vous , pauvre innocente victime , que je déplore l'heure à laquelle vous l'avez vu la première fois vous-même. Pour moi , hélas ! c'est mon devoir de vous apprendre à la déplorer aussi. La pauvre créature crut que j'avais perdu la raison , et dans l'alarme que cette appréhension lui donnait , ce fut pour elle un soulagement d'entendre ce que j'ajoutai.

« Elle tenait encore le portrait dans ses mains ; je le pris , je le regardai , et je versai un torrent de larmes. Elles me firent du bien , et je fus bientôt en état

de poursuivre. Vous m'avez dit que c'était le portrait de votre mari, et je vous ai répondu: je vois que c'est le portrait de M. Seymour: n'avez-vous pas remarqué quelque chose d'évasif dans ma réponse?

« Un non faiblement prononcé expira sur ses lèvres: elle était trop agitée pour parler distinctement.

« Je voulais dire, pauvre malheureuse abusée, mais innocente: car vous l'êtes, et ce doit être votre consolation, que c'était le portrait de M. Seymour, et non pas de votre époux; car il est le mien: il est mon époux, je suis miss Fortescue que Sedley Seymour a épousée, et il n'a pas d'oncle.

« Je ne saurais comment peindre l'expression de sa physionomie, pendant que je parlais. Elle fixa ses yeux sur moi: son regard avait quelque chose de farouche, et avec une espèce de rire insensé elle s'écria: Non, non, non, non; c'est impossible.

« Plût à Dieu! répliquai-je, avec une

émotion presque égale à la sienne ; mais vous connaissez son écriture : lisez donc ceci , et soyez convaincue. A ces mots , je lui remis un billet que j'avais par hasard sur moi , après lui avoir d'abord fait remarquer l'adresse.

« Je ne dînerai pas chez moi , aujourd'hui , Louisa : mais je compte me rendre ce soir à votre cercle avec lord et lady Nelvin. »

« Elle lut ; elle poussa quelques sanglots , et tomba sans connaissance entre mes bras.

« Ce moment , qui , avec la vie , suspendait en elle le sentiment de son malheur fut bientôt passé. Jamais je n'oublierai quel regard elle jeta sur moi lorsque ses yeux se rouvrirent à la lumière. Il exprimait le désespoir , et semblait en même-temps implorer sa pitié. Se couvrant le visage de ses mains , elle tomba à mes pieds et embrassant mes genoux , me conjura de lui pardonner.

« Vous pardonner , pauvre enfant !

lui dis-je en l'embrassant avec tendresse, quel pardon avez-vous à me demander? Si vous avez usurpé mes droits, c'est à votre insu, et je le répète, souvenez-vous que vous êtes innocente; et si vous avez la force d'être vertueuse, je serai votre amie, votre mère, la mère de votre enfant: je puis, je veux vous sauver et vous protéger.

« Il faut sans doute le quitter. Le quitter pour jamais, s'écria-t-elle, dans une espèce de délire, et elle retomba dans un accès de désespoir qui fut long et terrible.

« En toute occasion, je n'aurais pas pu supporter la vue d'une scène aussi déchirante, d'une créature humaine aussi malheureuse. Que ne devais-je donc pas éprouver en songeant que le coupable auteur de son infortune était mon époux. Il s'en fallait peu que ma douleur ne dégénérait aussi en délire.

« Pour ne pas vous arrêter plus longtemps sur cette scène cruelle, j'ajouterai qu'après qu'elle fût revenue à elle, je

lui répétais qu'en continuant à vivre avec Seymour, lorsqu'elle était instruite de son crime, elle cesserait d'être innocente, et perdrait tout droit à mon estime et à celle des autres; mais que si elle avait le courage d'abandonner celui qui l'avait trompée si indignement, sa vertu alors lui mériterait l'estime et l'amitié de tous ceux qui connaîtraient son histoire.

« Elle reconnaissait la vérité de tout ce que je lui disais : mais elle doutait de ses forces. A la fin, elle me conjura de l'em-mener à l'instant avec son enfant, et de les soustraire tous deux pour toujours aux regards de Seymour; car, si elle le revoyait, elle n'aurait jamais le courage de le quitter.

« Oh! combien je plaignais cette enfant naïve : combien je versai sur elle de larmes de tendresse. J'oubliai qu'elle était ma rivale : elle oublia aussi, j'aime à le croire, que j'étais la sienne, ou plutôt, qu'elle ne pouvait être l'épouse de Seymour, tant que je vivais. Elle semblait

ne se rappeler que son offense involontaire, et le pardon que je lui avais accordé.

« Je voulais, s'il était possible, accéder à sa demande, et j'examinais si je l'emmenerais avec moi, lorsque nous entendîmes quelqu'un qui montait précipitamment, et Seymour entra tout-à-coup. A sa vue, Emilie jeta un cri perçant, et cacha son visage dans mon sein, tandis que, fière d'être ainsi choisie pour protectrice de l'innocence outragée, et forte du sentiment de la mienne, je conservai, à la vue du perfide, un air calme et assuré.

« Il parut d'abord déconcerté, et perdit un instant son effronterie ordinaire.

« C'est une conduite digne de vous, madame, s'écria-t-il à la fin, d'épier ainsi toutes mes actions, et de vous introduire malgré moi dans une maison qui ne reconnaît que moi pour maître. Ici du moins, madame, je ne dépends pas d'une femme vile et perfide, et je puis m'affranchir de la vue d'un objet

qui m'est odieux : sortez d'ici, je vous l'ordonne, en vertu de l'obéissance que vous me devez, et dont vous faites parade.

«Après ce que je sais de vous, M. Seymour, répondis-je d'une voix et d'un œil aussi fermes que mon émotion put me le permettre, votre présence m'est aussi odieuse que la mienne l'est depuis long-temps pour vous; j'ai pu supporter la violence brutale de votre caractère, tant que j'ai été seule à en souffrir. Mais l'injure que dans votre corruption vous avez faite à cette jeune personne aussi innocente qu'aimable, je ne puis ni la pardonner ni l'excuser.

« Eh quoi ! s'écria-t-il, sa rare beauté n'est-elle pas mon excuse ? regardez-la, madame, en quoi, la fortune exceptée, ne lui êtes-vous pas inférieure ? Elle n'abuse pas de la vieillesse d'un riche parent, pour lui surprendre un testament qui mette celui qu'elle prétend aimer sous la dépendance de ses caprices. Oui, madame, la fortune à part, elle vous est

supérieure en tout, en jeunesse, en beauté, en bonté. Elle est aussi irréprochable que vous pouvez l'être. Hélas ! sans vous elle serait encore heureuse ; car elle m'aime ; et je la paie de retour. Oui, sans vous, nous serions heureux. Ecoutez, madame, en réparation du tour maudit que vous m'avez joué, accordez-moi une grâce.

« Laquelle ? — Votre mort, madame, votre mort ! s'écria-t-il du ton d'un frénétique, et lançant sur moi le regard d'un démon. Votre mort ! que je puisse dédommager cet ange de tout ce qu'elle souffre aujourd'hui, en lui donnant le titre de ma légitime épouse.

« Je croyais avoir épuisé la coupe du malheur. Mais entendre celui à qui j'avais tout sacrifié, pour qui j'avais tant souffert, me demander ma mort, afin qu'il pût en épouser une autre, comme la seule faveur qu'il fût en mon pouvoir de lui accorder, fût pour moi un coup terrible qui me plongea dans un désespoir presque égal au sien. La malheureuse Emilie elle-

même s'écria : « ah Seymour , quelle horreur ! »

« Je me retire, monsieur, lui dis-je, avec effort, après un long et pénible combat contre moi-même, je me retire pour vous épargner un repentir qui suivrait de nouveaux excès : cette dame vous apprendra pourquoi je suis ici, et comment je m'y trouve. Dans l'énumération des avantages que cette infortunée a sur moi, vous en avez omis un, le plus grand de tous à mes yeux ; c'est qu'elle n'est pas votre épouse.

« Je sortis à ces mots ; Seymour qui ne m'avait jamais vu déployer tant de fierté, parut confondu, et je parvins à ma voiture sans obstacle ; mais quand j'arrivai chez moi, les domestiques me trouvèrent évanouie au fond du carrosse ; je ne pus quitter le lit, de deux jours : Seymour ne reparut pas pendant cet intervalle, et j'étais en peine de savoir s'il avait passé tout ce temps avec Emilie.

« Le soir du troisième jour, il revint, et se précipita dans ma chambre comme

un homme qui aurait perdu la raison :
 « Où l'avez-vous cachée ? où avez-vous conduit Emilie et mon enfant, s'écria-t-il. Rendez-la moi, ou craignez les suites d'un refus : » En même temps il me saisit le bras avec une violence qui m'arracha un cri de douleur.

« Vous a-t-elle quitté ? noble fille ; m'écriai-je dans un transport de joie.

« Vous le savez bien, détestable hypocrite ; dites-moi tout-à-l'heure où elle est :

« Vous savez bien que je ne suis point une hypocrite , répliquai-je , jamais je n'ai su feindre la douleur ni la joie. Si elle s'est soustraite à votre protection, je m'en réjouis et je l'honore ; tout ce que je regrette, c'est qu'elle ne se soit pas réfugiée près de moi.

« Faut-il donc croire, dit il en pâlisant, qu'elle m'a quitté , et que vous ne connaissez pas son asyle ? Alors je suis plus malheureux qu'auparavant. Oh ciel ! que peut-elle être devenue ?

« Que peut-elle être devenue, en effet ? dis-je à mon tour ; et Seymour, me voyant

réellement aussi alarmée que lui, me quitta aussi précipitamment qu'il était entré.

« Le lendemain matin, je reçus par la poste un billet d'une main inconnue; je l'ouvris, et je fus charmée de voir qu'il était signé « EMILIE. »

« Il était daté d'une pauvre auberge, d'un faubourg. Elle réclamait pour elle et pour son enfant la protection que je lui avais promise.

« Ma résolution prise, mon plan fut exécuté à l'instant. J'ordonnai qu'une chaise de poste m'attendît au pont de Black-Fiars, où je me rendis dans ma voiture, emmenant ma femme de chambre avec moi. Arrivé à cet endroit, je renvoyai la voiture, je montai dans la chaise, et je me fis conduire à l'adresse indiquée; dès qu'Emilie me vit, elle se précipita dans mes bras.

« Vous et la vertu, vous l'avez emporté, dit-elle. Mais, ô ciel, que j'ai souffert! Tant qu'il resta avec moi, après votre départ, je crus que je ne pourrais ja-

mais le quitter. J'allai jusqu'à lui promettre de ne pas l'abandonner, quoique je me sentisse coupable, si je vivais encore avec lui. Sur mes assurances réitérées, il alla à la campagne voir quelques courses de chevaux. Mais des sentimens plus raisonnables prirent le dessus, et avant son retour, j'étais partie. Maintenant, conduisez-moi dans un lieu où je sois sûre de ne jamais le revoir.

Je lui dis que j'étais venue dans cette intention; je l'emmenai avec son enfant, et je la conduisis dans une maison de campagne agréable et bien située que j'avais héritée de M. Arlington : elle est à environ dix milles de Loveland, et si bien cachée au milieu des arbres, que de la grande route il est impossible de se douter qu'il y a une maison. Je la fis passer pour une amie dont la santé exigeait un changement d'air; et, grâce à mes soins, elle est, je l'espère, établie dans cet endroit pour le reste de ses jours. Avant de partir, j'engageai des domestiques à son service, et je lui dis

que je lui ferais une pension égale au revenu de sa fortune, qui sans doute était dissipée ; je me chargeai en même temps d'assurer un sort à son enfant.

« Au bout de trois jours, la voyant assez tranquille, je retournai, le cœur soulagé d'un pénible fardeau, à Lawn-House, où j'avais donné ordre que ma voiture vînt m'attendre, et je revins à Londres.

« Voilà donc, Madame, me dit Seymour en me voyant, ce qui n'eut lieu qu'une semaine après mon retour, voilà donc comme vous vous conduisez vous autres femmes vertueuses ! vous quittez votre maison sans en instruire votre époux, et vous restez plusieurs jours absente sans qu'il sache où vous êtes ! Une pareille conduite serait, je le sais, le plus souvent blâmable, répondis-je ; mais la circonstance dans laquelle je me suis trouvée était si impérieuse, qu'il m'a été impossible d'agir autrement que je ne l'ai fait : songez d'ailleurs que je ne suis point allée seule ; j'ai

pris pour compagne de mon voyage et pour témoin de ma conduite une femme de chambre généralement respectée. — Avez-vous des nouvelles de votre Emilie, Monsieur?

« Non, et j'en suis désolé. En sauriez-vous? »

« Oui, Monsieur : depuis que je ne vous ai vu, elle a imploré ma protection ; je l'ai protégée et je la protégerai encore contre vous. — « Où est-elle? »

— « Ne viens-je pas de vous dire que je la protégerais contre vous? Comment donc vous dirais-je où elle est? » — « Je veux le savoir. » — « Jamais vous ne le saurez de moi. »

« Je ne vous raconterai pas tout ce qui se passa ; mais je crus apercevoir, malgré sa violence, qu'il se sentait délivré d'un fardeau, et que pourvu qu'il pût la voir de temps à autre, ce à quoi il espérait réussir en découvrant sa retraite, il était charmé que son entretien fût à la charge d'un autre.

« Et vous vous êtes réellement char-

gée de pourvoir à ses besoins et à ceux de l'enfant, me dit-il : j'espère que vous en avez bien agi. Songez, Louisa, qu'Emilie est bien née, bien élevée, et accoutumée à l'aisance.

« Si j'en ai bien agi, en doutez-vous? — « Non, sur mon honneur, je n'en doute pas, répliqua-t-il avec plus de sensibilité qu'il n'en avait jamais montré : — Non, Louisa, non ; je vous rends justice, et je crois que sa pension est au-dessus, bien au-dessus de celle que toute autre que vous eût regardée comme suffisante. »

« Dans tout ce que j'ai fait, repris-je, je n'ai cherché que l'approbation de ma conscience, et elle me suffit. Mais pour vous mettre tout à fait en repos, je vous dirai que si je meurs demain....., ici ma voix s'altéra, quand je me rappelai qu'il avait souhaité ma mort, votre enfant aura une fortune suffisante, et sa mère n'aura pas un médiocre héritage à offrir à son mari.

« Le regard qu'il jeta sur moi en ce

moment, est peut-être le seul depuis notre mariage que je puisse me rappeler avec plaisir. Ses yeux se remplirent de larmes, et sa figure exprimait à la fois le repentir, la tendresse, je dirai même le respect. Il porta ma main à ses lèvres, et sortit à la hâte. Ce fut notre dernière entrevue. Je ne l'ai pas revu depuis.

« J'ai appris qu'il était allé le soir même dans une maison de jeu, où il était resté jusqu'à la nuit suivante. Y ayant perdu tout ce qu'il avait joué; dans un instant de désespoir, il se servit du nom d'un de ses amis pour faire une bassesse. Je n'ai jamais su les détails de cette affaire, mais il est certain qu'il se conduisit d'une manière que l'honneur réprouvait, et que perdu de réputation il fût forcé de s'expatrier.

« Tout en déplorant la cause de son départ, l'effet me causa une vive satisfaction. Nous nous trouvions séparés sans qu'il m'en eût coûté des démarches toujours pénibles. J'étais libre enfin de vi-

vre pour moi-même , et de cultiver dans la retraite mes goûts favoris ; ma joie ni mon chagrin ne dépendraient plus du caprice d'un tyran. Le premier usage que je fis de ma liberté fut de quitter tout à fait Londres, et de me retirer à Lawn-House.

« Je fis tout ce qui dépendait de moi pour adoucir le sort de mon malheureux époux. Le revenu des biens que m'avait laissés mon père , était à peine entre mes mains, que je lui faisais parvenir.

« Il me conjurait souvent de me relâcher de ma rigueur, et de lui faire savoir la demeure d'Emilie , puisque je n'avais plus à craindre qu'il la troublât par ses visites ; mais je savais qu'il ne manquerait pas de lui écrire pour l'engager à venir adoucir son exil en le partageant, et je voulais épargner à cette infortunée tout ce qui pouvait altérer sa tranquillité.

« Mais je sus qu'elle avait contre toutes les séductions un appui que je ne lui connaissais pas : son éducation avait eu

pour base l'amour de la religion et de la vertu , et c'était sa piété qui lui avait donné la force de résister aux suggestions de son cœur.

« Aussitôt que l'on sut que Seymour avait quitté l'Angleterre , et que je n'étais point partie avec lui , sacrifice qu'il n'avait pas même osé me demander , après m'avoir dévoilé son véritable caractère , l'exécuteur testamentaire de M. Arlington me remit une lettre qu'il ne devait me donner, à ce qu'il me dit , qu'au cas où je vivrais pour toujours séparée de mon mari. Cette séparation était effectuée. La lettre me fut donc remise. M. Arlington commençait par me demander de quitter le nom de Seymour pour prendre celui d'Arlington , prière à laquelle je me rendis sans peine. Il me conseillait ensuite , lorsque je me trouverais dans cette situation , la plus dangereuse , disait-il , pour une femme jeune et jolie (je n'avais encore que vingt-sept ans) , c'est-à-dire séparée d'avec un mari libertin, de quitter Lon-

dres et le monde , et d'aller habiter Lawn-House ou toute autre de mes propriétés. C'était pour me rendre ce sacrifice moins pénible qu'ils s'était efforcé de faire de Lawn-House un lieu enchanté, où tous les plaisirs innocens se trouvaient réunis; c'était dans cette vue qu'il y avait fait construire une salle de concert , une salle de bal et un théâtre , ainsi que des bains qui retraçaient le luxe et la magnificence de l'Orient.

« Amateur de la pompe et de l'éclat, accoutumé à la splendeur dans l'Inde, il me priait aussi de tenir toujours un état de maison égal à ma fortune , et digne de mes alliances du côté paternel et maternel. Il insistait pour que je ne sortisse jamais qu'en équipage à quatre chevaux , avec des coureurs en avant ; je devais avoir des domestiques nombreux au château et pour la salle des bains , des rameurs pour les promenades sur l'eau ; en un mot , tout cet attirail du luxe le plus splendide qui a tant excité votre admiration.

« J'étais charmée de demeurer à Lawn-House ; mais il m'était pénible de vivre avec tant de luxe et de magnificence, et je voyais avec chagrin qu'il avait pensé que la grandeur pourrait me dédommager de la perte du bonheur domestique : cependant , vous l'avez vu , j'ai rempli ses intentions à la lettre ; je jouis du moins de la société de ces amis d'enfance que j'avais négligés pour plaire à mon mari ; je remplis les devoirs que m'impose une grande fortune ; je cultive mon esprit , et en comparant mon état présent avec ma situation passée, je me trouve heureuse.

« Mais je n'ai jamais pu oublier la déplorable erreur dans laquelle je suis tombée en me choisissant un époux : jamais je ne me suis pardonné d'avoir pu donner la préférence à un homme tel que Sedley Seymour.

« Ce n'était pas seulement ma persévérance dans un attachement disapprouvé par mes parens qui pesait sur ma conscience , c'était encore le défaut de

cette délicatesse que donnent l'instinct et le goût de l'honnêteté morale et de la vertu, défaut qui, lorsque je savais à n'en pouvoir douter que Seymour était un homme sans mœurs et sans principes, m'avait empêchée de sentir que la pureté ne peut jamais sympathiser avec la corruption, et que l'innocence doit frémir de toute association intime avec le vice.

« Seymour avait pu être calomnié, on avait pu exagérer ses défauts ; mais lui-même ne disconvenait pas que son caractère ne fût vicieux, et que sa conduite ne fût dissolue. Comment donc une fille attachée à la pureté des mœurs et de la religion, pouvait-elle s'être crue excusable de confier la garde de son bonheur à un homme du caractère le plus détestable, et celle de sa religion et de ses mœurs à un sceptique et à un libertin reconnu ?

« Mais j'avais trouvé dans ma faute même un long et terrible châtiment de mon erreur, et je l'avais supporté avec

d'autant plus d'humilité et de patience, que je sentais l'avoir mérité.

« Il me reste peu de chose à vous apprendre, si ce n'est que la pauvre Emilie que je vois souvent ici ou chez elle, a perdu son enfant, événement dont j'ai tâché de la consoler, en lui faisant envisager les circonstances funestes de sa naissance. Elle a fait la conquête d'un digne jeune homme des environs qui connaît son histoire, et qui, dans d'autres circonstances, parviendrait peut-être à lui plaire; mais tant que Seymour vivra, elle est décidée à ne point se marier.

« Il vit cependant quoique dans l'exil; il vit, je le crains, d'une manière que la vertu ne saurait approuver, et cette appréhension entretient toujours dans mon cœur l'affliction et l'effroi que j'éprouvai quand j'appris pour la première fois à quel point sa conduite blessait les lois de la morale; mais voilà trois ans que nous sommes séparés, et le temps qui diminue insensiblement mon atta-

chement pour lui , affaiblira peut-être peu à peu l'impression profonde du chagrin que me causent ses désordres.

« Il m'écrit quelquefois , et à présent il me parle rarement d'Emilie ; mais sa dernière lettre marquait tant d'abattement et de désespoir, que s'il désire me voir , je suis dans l'intention d'aller le rejoindre.

« Maintenant , ma chère mistriss Der-ville , serez-vous surprise si j'ai été blessée de vous voir , pour quelques vains plaisirs que je pouvais vous procurer , balancer à retourner auprès d'un époux tel que le vôtre ? Vous étonnerez-vous de mes regards désapprobateurs , quand j'appris que cet époux si digne d'être aimé vous attendait ? et trouverez-vous singulier que j'aie préféré , comme je vous le dis alors , une retraite telle que la vôtre à toutes mes richesses , quelque grande que soit ma fortune ?

« Des affections vertueuses peuvent seules procurer le bonheur de la vie : c'est une vérité dont j'ai acheté bien cher la conviction.

« En finissant cet écrit, je dois vous dire que malgré mon désir de vous peindre la situation réelle de la femme qui excitait votre envie, et de vous montrer le dessous des cartes, désir que m'inspirèrent les sentimens dont je vous voyais tourmentée, je ne me serais jamais déterminée à vous dévoiler aussi complètement les torts de mon époux; mais lorsque je vous fus redevable de la conservation de ma vie, je sentis que mon devoir était de vous donner la preuve la plus signalée de ma reconnaissance, et j'ose espérer qu'en m'acquittant envers vous, je n'ai pas violé mes devoirs envers un homme qui, tout coupable qu'il est, n'en est pas moins mon époux; car ce n'est que sous le sceau du secret le plus absolu que je vous confie ce récit. Quand vous l'aurez lu à votre époux et à vos enfans, je vous conjure de saisir la première occasion pour me le renvoyer.

LOUISA ARLINGTON.

Ce ne fut pas sans être obligé de s'in-

terrompre plusieurs fois, que Derville lut ce manuscrit. Mistriss Derville fut profondément affectée des souffrances de son amie. La lecture fut souvent interrompue par Derville, qui se récriait de surprise, ne pouvant croire qu'il pût exister un pareil époux, et surtout une femme semblable, ajoutait son fils. Quand Derville eut fini de lire, sa femme pleura long-temps, sans pouvoir se retenir, moins peut-être sur les malheurs de mistriss Arlington, que sur l'ingratitude qui lui avait fait oublier à elle-même la félicité dont elle jouissait.

Mais au milieu de son repentir, elle trouvait une consolation dans l'espoir que les avis de sa généreuse amie ne lui seraient pas inutiles : elle comptait sur l'efficacité du remède, et se jugeait complètement guérie. Elle sentait que si mistriss Arlington lui devait la vie, elle avait à cette dame une bien plus grande obligation, celle d'un bonheur domestique désormais assuré.

• Eh bien ! Frédéric, dit mistriss Der-

ville, que pensez-vous maintenant de mistriss Arlington.?

« Ce que j'en pense? qu'elle fera bien de ne pas venir à Lovelands, reprit-il, en s'efforçant de cacher la profonde émotion qu'il éprouvait, sous le voile d'une plaisanterie.

« De ne pas venir à Lovelands, s'écrièrent-ils tous à la fois, eh pourquoi?

« De peur que je ne devienne amoureux d'elle : car peut-être alors, à l'exemple de son aimable époux, serai-je capable de vous dire : Anna, mourez, madame, mourez, c'est la seule faveur que j'attende maintenant de vous!

« Cher papa! je suis bien sûre que vous ne seriez jamais assez méchant pour cela, s'écria la petite Anna.

« Non, ma chère enfant, non, sans doute, et ce n'est qu'un badinage. Mais j'avoue que j'ai eu tort de badiner ainsi; car, en vérité, l'état effrayant de l'ame et des sentimens de ce méchant M. Seymour, est bien plutôt fait pour inspirer la plus vive compassion, qu'une

mauvaise plaisanterie. Il ajouta que si mistriss Arlington avait passé rapidement sur ce point, ce n'était sûrement pas faute d'en être vivement affectée. Quant à lui, parlant sérieusement, il espérait qu'avant de mourir, M. Seymour donnerait à sa femme la satisfaction de le voir se repentir sincèrement de ses fautes.

« Oh ! cher papa, s'écria la petite Anna, s'il pouvait seulement vous entendre prêcher, et surtout ce sermon sur la nécessité du repentir.

Derville ne put s'empêcher de sourire de la haute idée qu'avait Anna de son talent comme prédicateur, et l'exclamation de sa petite fille ne rendit pas moins tendre le baiser que lui donna sa mère en l'envoyant au lit, dès qu'elle eût remarquée qu'il était onze heures passées.

« Onze heures passées, maman, et je suis encore debout : que dirait mistriss Arlington, si elle savait cela ? Alors, le cœur plein de pitié pour la pauvre mis-

triss Arlington, et fière d'être dépositaire d'un secret qu'il ne fallait confier à personne, Anna, pour la première fois de sa vie, se rendit dans sa chambre d'un pas lent et mesuré.

Sally surprise lui demanda si elle était malade : Anna, avec un petit air important, répondit : « Non, mais je réfléchis. » Voyant qu'elle avait excité la curiosité de Sally, elle éprouva le regret bien naturel de ne pouvoir confier à sa confidente ordinaire toutes les choses intéressantes qu'elle venait d'apprendre.

Le lendemain, ils écrivirent tous à mistriss Arlington ; mais la lettre de mistriss Derville pouvait se reconnaître aux larmes dont elle était inondée, larmes précieuses aux yeux de l'amie véritable dont les avis lui avaient fait abjurer son erreur.

Le soir, ils reçurent de Londres une caisse adressée à mistriss Derville. Elle contenait un déjeuner de porcelaine, avec tous les objets d'agrément que mis-

triss Derville avait admirés dans la salle à manger de Lawn-House. Elle renfermait aussi la lettre suivante, datée de Londres.

« Lorsque vous receyrez ce témoignage du souvenir de votre amie absente, je serai en route pour aller revoir mon époux malheureux : il a été bien malade : je sais, d'un ami sur lequel je puis compter, que sa santé décline visiblement, et qu'il a quitté les environs de Paris pour aller à Boulogne, dans l'espoir que l'air de la mer lui sera favorable. Cet ami ajoute qu'il est fort mal logé, et qu'il manque des secours qui lui sont nécessaires : vous croirez aisément que je n'ai pas hésité un instant à partir pour Boulogne. J'y louerai une maison, et j'inviterai le pauvre malade à venir y loger, s'il le préfère. Adieu, puissiez-vous être toujours aussi heureuse que vous méritez de l'être.

« Vos aimables lettres m'ont fait verser de bien douces larmes. Vos sentimens, vos expressions se sont trouvés parfai-

tement d'accord avec mes dispositions et mes vœux. Je tiens en réserve dans mon cœur le souvenir de l'assurance que me donne ma chère petite Anna, de ne jamais s'endormir sans avoir prié Dieu de bénir et de consoler sa chère mistriss Arlington.

« Encore une fois adieu, je vous écrirai aussitôt que je serai débarquée. »

« Votre amie toujours reconnaissante et dévouée, L. A. »

Elle tint parole, et mistriss Derville reçut bientôt la lettre suivante, datée de Boulogne.

« Mon voyage a été court, ma traversée heureuse, et j'occupe la maison la plus grande et la plus aérée que j'aie pu trouver. Mon mari sait à présent que je suis à Boulogne : je viens de lui écrire, et j'attends sa réponse avec inquiétude : j'apprends qu'il est fort mal, et qu'on lui ordonne de voyager dans le midi de la France, aussitôt qu'il sera en état de supporter les fatigues de la route. »

« Vous apprendrez sans doute avec plaisir que j'ai rencontré à Boulogne quelques parens éloignés de ma mère, amis bien chers que je n'avais pas vus depuis long-temps. — Lady Arlington et ses filles ; son plus jeune fils, à présent son fils unique, est aussi avec elle. — Ils doivent se rendre à Paris et à Rome, mais il ne partiront point tant que M. de Seymour sera dans l'état où il est maintenant.

« Mon ambassadeur auprès de mon pauvre mari est de retour. Il a été, dit-il, très-affecté, à la nouvelle de mon arrivée, ainsi qu'à la réception de mon message. Il accepte mon invitation, et je me rends près de lui pour le faire transporter ici. Oh ! quelle entrevue, et quelles nouvelles épreuves je vais avoir à soutenir !

« Priez pour moi, mistriss Derville, priez pour moi : je vous écrirai dans un jour ou deux.

Cette lettre fut bientôt suivie de celle que voici.

« N'attendez pas le récit de notre première entrevue, l'entreprise serait au-dessus de mes forces : quel changement dans ses traits ! qu'il est vieilli ? qu'il est maigre et pâle !

« Nous l'avons transporté, sans qu'il ait beaucoup souffert ; j'ai eu la satisfaction de voir qu'il n'était content que de mes soins et de mes attentions. Mais cette faible consolation devait bientôt faire place à l'affliction qu'il allait me causer.

« Lorsqu'il fut établi dans ma maison, et placé sur l'excellent lit que je lui avais fait préparer, il me fit appeler et me dit.

« Votre désir, Louisa, et sans doute de me faire croire que vous êtes venue ici uniquement pour moi.

« Je n'ai jamais voulu vous faire croire autre chose que ce qui est ; vous le savez ; c'est uniquement pour vous que je suis venue ici.

« Comment ! prétendez-vous me persuader que vous ignorez que sir Henry

Arlington est ici? (sir Henry Arlington est cet ancien amant dont je vous ai parlé.)

« Je ne le savais pas : mais je rougis pour vous d'une semblable question, et, pour moi, de daigner y répondre. Vous me connaissez assez pour être sûr que je ne suis venue ici que pour vous, et que sir Henry Arlington est le dernier homme que j'aurais cherché à rencontrer.

« Dans ce moment, sir Henry que mon mari avait envoyé chercher, entra dans la chambre, et, sans mes instances réitérées, Seymour lui eût fait part de ses soupçons et de ma réponse ; cependant il m'obéit pour cette fois. Mais il fit sans cesse des allusions à tous les deux, tant que dura la visite de sir Henry. Ce n'était pas une preuve d'amendement dans son caractère. Mais j'attends beaucoup des conférences qu'il a journellement avec mon estimable parent. Il veut toujours avoir sir Henry avec lui, et en piété éclairée, en force de raisonnement,

sir Henry n'a point d'égal. Je commence à espérer. Adieu, ma première lettre vous apprendra que nous sommes sur la route de Nice, ou que tout est fini.

Ces derniers mots étaient écrits d'une manière presque illisible, et mouillés de larmes; bientôt après on reçut une autre lettre qui commençait ainsi :

« *Tout est fini*; mais ne me demandez aucun détail sur un événement qu'il m'est aussi impossible d'oublier que de décrire; dans ce malheur, j'ai cependant éprouvé une grande consolation. Tant de remords ! Un repentir si douloureux de sa dureté envers moi, une reconnaissance si vive pour mon indulgence ! Oh puisse le créateur qu'il a si long-temps et si cruellement offensé, lui pardonner comme je l'ai fait.

« Nous serons long-temps sans nous revoir mes chers amis; car, ma santé est délicate : elle exige un air plus doux, et j'éprouve les besoins de voyager pour me distraire. Je me propose donc d'accompagner lady Arlington et ses filles

à Rome. Je reste *en attendant* dans les environs de Paris, avec Jenny Arlington, jusqu'à ce que tout soit prêt pour le voyage d'Italie où sir Henry viendra nous rejoindre dans quelques mois.

« Je vous écrirai, *de temps-en-temps*; répondez-moi, sur le champ, je vous en prie, à Paris, *poste restante*. Adieu!

« Votre amie pour la vie,
L. A. »

Pauvre dame! s'écria Derville, lorsqu'il eut fini de lire cette lettre à son épouse éplorée, qui, dans cette occasion, partageait tous ses sentimens. Mais Jenny et Lionel étaient plutôt disposés à trouver mistriss Arlington heureuse, et à se réjouir de la voir enfin affranchie de liens si pesans et si peu dignes d'elle; retenus, cependant par les larmes de leur mère, et par l'exclamation de leur père, ils gardèrent le silence.

Mais Anna ne put s'empêcher de dire.
— Comment papa! « pauvre dame? »

pouvez-vous appeler ainsi mistriss Arlington, à présent qu'elle n'a plus ce méchant homme pour la tourmenter ? sûrement, c'est une de ces pertes que je vous ai entendu appeler des gains.

« Sans doute, c'en est un pour mistriss Arlington ; mais elle a , ma chère enfant, l'habitude pénible de s'occuper des intérêts des autres autant que des siens propres. Elle aurait désiré, j'en suis certain, qu'il eût été dans les intentions de la Providence d'accorder à son mari le temps d'expier ses fautes et de se corriger. D'ailleurs, en toute circonstance un lit de mort est toujours un spectacle de douleur et d'effroi ; la séparation finale de ceux mêmes qui ne se sont point aimés, quoiqu'unis par les liens les plus étroits, est le moment d'une épreuve cruelle ; et telle a été pour la pauvre dame, le spectacle de la mort de son époux. Ses réflexions sur la vie passée de cet époux, et sur l'avenir qui l'attendait étaient pour elle également pénibles. Je puis donc, Anna, répéter encore,

« pauvre dame ! » et quand j'écrirai à ta généreuse amie, je ne la féliciterai pas de ce qu'elle recouvre sa liberté, de ce qu'elle est délivrée de son persécuteur. Je gémirai avec elle sur la dernière affliction qu'elle a soufferte. Cependant, Anna, je me plais à espérer que c'est réellement la dernière ; oui j'espère que quand le souvenir de sa douleur récente sera en partie effacé, les jours qui lui sont réservés seront aussi heureux que nous pouvons le souhaiter.

En ce moment Jenny et Lionel échangèrent entre eux un regard significatif, et un sourire d'intelligence : « Pour moi, dit la petite Anna en les regardant, je ne crois pas que mistriss Arlington se remarie jamais. »

Le regard et le sourire n'avaient point échappés à l'œil observateur de Derville. La pénétration et le commentaire d'Anna l'avaient amusé ; mais il se contenta de répondre : « Il est encore trop tôt, Anna, pour former des conjectures sur ce sujet. Cependant, mistriss

Arlington paraît si bien faite pour être bonne épouse et bonne mère, que si, parmi ceux qui la connaissent, il se présentait un homme qui fût réellement digne d'elle, je serais charmé d'apprendre qu'elle se serait remariée. »

« Pour moi, je serais charmée de la revoir, dit mistriss Derville, et le temps me paraîtra bien long jusqu'à ce qu'elle soit revenue d'Italie. »

Si cette dame eût été moins heureuse au sein de sa famille, le temps lui eût, en effet, paru bien long ; car un an s'était écoulé, sans qu'il fût question du retour de son amie, et mistriss Arlington avait écrit plusieurs fois, sans parler de revenir. Toutefois, chacune de ses lettres annonçait que sa situation devenait de jour en jour plus heureuse.

Cependant mistriss Derville avait réussi à mieux apprécier le bonheur de sa situation. Elle avait appris à comparer les avantages de son humble retraite avec l'éclat trompeur qui environnait mistriss Arlington, et la naissance d'un

second fils avait mis le comble à sa félicité.

Mais si mistriss Derville avait renoncé au désir d'embellir le presbytère, si elle se plaisait à manifester une entière satisfaction, son époux, aussi attentif à lui complaire que reconnaissant, n'avait pas oublié ses vœux; il était d'autant plus disposé à se les rappeler qu'elle paraissait moins y songer.

Une charrette s'arrêta un jour à la porte : elle était chargée de bagages qui arrivaient de Londres : tous étaient à l'adresse de mistriss Derville.

«Voici encore à ce que je crois, dit-elle, quelque nouvelle preuve du souvenir reconnaissant de mistriss Arlington; mais j'aimerais bien mieux la nouvelle de son retour en Angleterre, et d'un pèlerinage à Lovelands.

Derville sourit, et aida à défaire les paquets. Ils renfermaient une douzaine de jolies chaises en acajou, couvertes en maroquin, pour remplacer les grandes chaises lourdes et gothiques

dont mistriss Derville s'était plainte à son retour. Une couple de chaises longues devaient aussi exiler le vieux sofa qu'elle avait condamné. Il y avait encore des rideaux et un beau tapis pour la salle à manger.

Mistriss Derville sut gré à sa nouvelle amie d'une marque de bienveillance qu'elle lui attribuait : cependant, son orgueil était quelque peu blessé de lui avoir encore une obligation de ce genre, et elle reçut ce beau présent d'un air assez calme pour désorienter son mari.

« Eh quoi, Anna ! est-ce que vous n'admirez pas ces jolis meubles ? vous ne dites presque rien.

« Pardonnez-moi, c'est tout ce que j'aurais pu désirer. Mais je n'aime pas à recevoir des présens si coûteux de la même personne. — En vérité, mistriss Arlington pousse la générosité trop loin.

« Mais mistriss Arlington est-elle la seule personne vivante, Anna, qui désire vous satisfaire, pour que votre ima-

gination lui attribue tout présent qui vous arrive, et toute prévenance pour vos besoins? »

Ce reproche fait avec tendresse, et adouci par un sourire amical, en dévoilant la vérité à mistriss Derville, la remplit de joie : sa physionomie exprima la satisfaction la plus vive ; des larmes brillèrent dans ses yeux, et elle s'écria : « Je comprends tout maintenant, et si quelque chose diminue le plaisir que j'éprouve, c'est que vous vous soyez rappelé ces momens de faiblesse que je m'étais efforcée de vous faire oublier. »

« Toutes vos paroles, toutes vos actions sont gravées dans ma mémoire, Anna. Les souvenirs du cœur sont inscrits sur l'airain. Si vous avez eu quelques momens d'une faiblesse bien excusable, oh combien vous les avez amplement expiés! »

C'étaient-là de ces jouissances du cœur que la riche mistriss Arlington eût pu envier à sa modeste amie. Jamais la première n'avait goûté, dans la distribution

des ornemens magnifiques qui décoraient ses appartemens, la moitié du plaisir qu'éprouvait mistriss Derville à ranger les présens de l'amour de son époux. Nous ne pouvons cependant pas dissimuler qu'au moment où on éloigna ce sofa, l'objet d'un dédain passager, et dont M. Derville avait rappelé et *fait valoir si éloquemment* les anciens services, sa femme, incapable de résister aux différens souvenirs qui vinrent l'assaillir, fondit en larmes.

Il fut transporté dans le cabinet de Derville, et son épouse l'assura qu'elle espérait réellement s'y reposer toujours avec plus de plaisir que sur ses nouveaux meubles. Il en sera de même, répondit-il, que d'un vieil ami, que les tendres souvenirs de l'enfance nous ont rendu cher. Nous l'accueillons souvent avec bien plus de cordialité que l'ami plus brillant que nous nous sommes fait dans le monde.

Dix-huit mois s'étaient écoulés depuis le départ de mistriss Arlington : Lionel

était retourné au collège pour la seconde fois. Jones était d'âge à prendre la cure qui lui était destinée ; enfin Jenny et lui étaient sur le point de se marier , lorsque mistriss Derville reçut une lettre de son amie absente : cette lettre était datée de Londres.

La date seule excita une joie universelle dans la famille ; mais quand on eût lu la lettre , il fut d'abord impossible d'arrêter les transports de joie d'Anna ; car cette lettre annonçait la prochaine arrivée de mistriss Arlington à Lovelands. Son intention était d'y rester un mois, si cela ne les gênait pas trop. Anna , dans sa gaieté bruyante , courut dire à Sally qui l'entendait , et à Nelly qui ne la comprenait pas , que mistriss Arlington arrivait , et qu'elle venait passer un mois à la maison ; mais après que ses premiers transports furent calmés , la joie de mistriss Derville fut un peu troublée. Elle avait un enfant qu'elle nourrissait : elle craignait qu'au milieu de ses occupations multipliées , il lui fût

impossible de veiller sans cesse à ce qu'il ne manquât rien à mistriss Arlington. Le sentiment des privations, le désir d'avoir beaucoup d'objets qui lui manquaient se réveillèrent en elle. Mais elle ne put s'empêcher de rire de ce retour de son ancienne faiblesse, et se rappelant le caractère de sa future hôtesse, sans faire attention qu'elle était seule, elle s'écria tout haut : « Quelle folie ! ne connais-je pas mistriss Arlington ? ne sais-je pas quel accueil cordial de l'amitié est tout pour elle ? »

La veille du jour où elle devait arriver, mistriss Arlington écrivit pour avertir qu'elle serait à Lovelands le lendemain soir, et toute la famille enchantée et dans l'impatience de l'attente, se prépara à la recevoir.

« N'est-il pas étrange, dit Derville, à son épouse et à ses enfans, que n'ayant cessé de me parler de mistriss Arlington et de sa beauté avec les plus grands éloges, vous ne m'avez cependant pas encore fait la description de sa figure et de sa per-

sonne. Il est plusieurs genres de beauté : dites-moi donc du moins de quel genre est la sienne.

« Je crois, répliqua mistriss Derville, que sa figure est tout-à-fait grecque ; sa tête est d'une belle forme ; ses traits sont réguliers, et son profil agréable ; ses longs cheveux noirs n'ont pas besoin des recherches de l'art, sa coiffure est simple et *à l'antique*. Elle est très grande : son cou, ses épaules, son buste en un mot, sont les plus beaux que j'aie vus ; mais elle a la figure un peu maigre, les joues pâles, et le regard mélancolique. Cependant, si elle était plus grasse, et qu'elle eût plus de couleurs, elle aurait moins d'attraits à mes yeux ; elle me paraîtrait moins intéressante.

« Comment ! dit Derville, regardant son épouse avec tendresse ; j'avais toujours cru qu'un beau teint et un air de santé rehaussait beaucoup la beauté d'une femme.

« Mais, cher papa, dit Jenny, mistriss Arlington n'a pas l'air malade ; elle n'a

pas de couleurs, à la vérité, cependant, elle n'est pas non plus pâle, et quoiqu'elle paraisse un peu maigre, cependant, elle ne l'est pas tout-à-fait. Ses yeux noirs sont si beaux!

« Noirs, interrompit mistriss Derville. Noirs! elle a les yeux gris, d'un gris tirant sur le bleu, et très brillant; ce sont ses longs sourcils noirs qui font paraître ses yeux de cette couleur.

« Malheureux que je suis! s'écria Derville, du ton le plus pathétique. Je vois que cette enchanteresse, mistriss Arlington, a jeté un charme sur ma pauvre femme, et sur ma fille. Elle leur a fasciné les yeux: l'une dit que les siens sont noirs, l'autre dit qu'il sont gris. Jenny parle d'une pâleur qui n'est pas pâle; et d'une maigreur qui n'est point maigre.

« Oh! papa, je vais vous dire ce qu'il en est, dit la petite Anna. Mistriss Arlington est svelte, mais non pas maigre.

« Fort bien, Anna; mais de quelle taille est-elle?

« Ah! papa: elle est très grande. Ce-

pendant non , pas si grande , pas trop grande , papa.

« Cela n'est pas très clair, Anna. Car à ton compte, elle serait grande, et ne serait pas grande. Allons, mesdames, le résultat de toutes vos belles descriptions, c'est que, pour savoir comment est mistriss Arligton, il faut que je la voye, et heureusement pour moi, elle arrive demain. Oh ! avec quelle joie, avec quel empressement mistriss Derville et Jenny, qu'Anna voulut aussi aider, s'occupèrent de préparer la chambre de mistriss Arlington, et de tout disposer pour la recevoir.

Elle arriva, sans aucun train, dans une voiture ordinaire de voyage, avec des chevaux de poste, un seul domestique, et une femme de chambre.

M. Derville aurait désiré lui être présenté par quelqu'un de sa famille, mais il pensa que si sa femme et ses filles ne l'avaient pas dépeint plus exactement à mistriss Arlington qu'elles ne lui avaient dépeint cette dame à lui-même, il serait

obligé de décliner son nom , et de dire
 « Je suis M. Derville. » Car, lorsqu'il vit
 une dame grasse, avec de belles couleurs,
 un air de jeunesse et de bonheur, sou-
 riant avec gaieté, dès qu'elle se fut arrêtée
 à la porte, il pouvait à peine s'imaginer
 que ce fût là cette mistriss Arlington,
 qui devait être si maigre, si pâle, si
 languissante : aussi, lors qu'il lui donna
 la main pour l'aider à descendre, et
 qu'elle lui eût dit : « c'est, sans doute à
 M. Derville que j'ai l'honneur de parler, »
 il répondit, en souriant à son tour : « oui
 madame ; mais je ne suis pas bien sûr que
 vous soyez mistriss Arlington : tout ce
 que je puis dire, c'est que je le souhaite. »

Mistriss Arlington rougit et répondit
 gaiement. Vous ne vous attendiez sûre-
 ment pas à voir une femme avec l'air de
 santé que j'ai maintenant ; mais vous
 apprendrez sans doute avec plaisir, que,
 ce que j'ai perdu en délicatesse, je l'ai
 regagné en bonheur.

Insensiblement la conversation s'en-
 gagea, et avant que les dames fussent

de retour, on eût dit que mistriss Arlington connaissait son hôte depuis longtemps. A la fin ils aperçurent mistriss Derville qui se hâtait d'arriver ou plutôt qui accourait en avant de ses enfans. Car, elle avait vu sa voiture, et savait que son amie était au presbytère.

Derville courut à sa rencontre, tandis que ses deux filles pensèrent le renverser en se précipitant dans la chambre. « La pauvre mistriss Arlington, dit-il à sa femme ! Hélas, vous ne la reconnaîtrez pas ! »

« Eh quoi ! répondit mistriss Derville, en pâlisant, serait-elle malade ? »

« Non : mais elle a perdu le pouvoir de vous intéresser ; la pauvre femme a pris tant de couleurs ; a tant gagné d'embonpoint, elle paraît si heureuse, sa beauté a tant d'éclat !... Mistris Derville n'eut pas le temps de répondre, car mistriss Arlington vint à sa rencontre, tenant Anna d'une main ; et Jenny de l'autre : à la vue de mistriss Derville, quelques souvenirs firent pâlir son amie,

et remplirent ses yeux de larmes. Elle ressemblait presque, dans ce moment, à mistriss Arlington, telle que mistriss Derville l'avait d'abord connue.

« Derville resta un instant pour jouir de leur émotion et de leur joie. Faisant signe ensuite à Jenny et à Anna de le suivre, il laissa les deux amies en liberté.

« L'une avait beaucoup de questions à faire, et l'autre beaucoup à raconter, ou plutôt chacune des deux était empressée de savoir ce qui intéressait l'autre. Mistriss Arlington, avec le tact délicat dont elle était douée, abrégeait son récit, de peur de fatiguer l'attention de son amie, et n'eut pas de peine à partager l'orgueil d'une mère, quand mistriss Derville se levant, lui dit : « Il faut que je vous montre mon fils. » Elle aurait bien voulu aussi demander à mistriss Arlington ce qu'elle pensait de son mari ; cependant elle n'en eut pas le courage. Mais la véritable bonté du cœur a souvent le don de deviner ; et comme si cette dame eût réellement deviné les

idées de son amie, elle prévint ses questions et lui dit : « Je suis charmée que vous ne vous soyez pas trouvée ici à mon arrivée; votre absence m'a procuré l'occasion de faire sur le champ connaissance avec votre époux. Homme admirable ! sa personne, sa figure, ses manières, remplissent parfaitement l'idée que je m'étais formée de lui : oui, l'enveloppe est digne du trésor qu'elle renferme. »

« J'étais sûre que vous penseriez ainsi, répondit mistriss Derville enchantée; et sa joie ne fut pas moins vive quand elle entendit son amie répéter que le petit enfant était le plus beau qu'elle eût vu, et le portrait de son père.

« Après le souper, mistriss Arlington dit, en rougissant et en hésitant un peu, j'ai à vous faire un aveu que j'aurais dû vous faire plutôt, puisque je n'ai point à en rougir. Vous.... vous vous rappelez que je me suis invitée moi-même à rester ici un mois.

« Oui, et nous espérons que vous nous tiendrez parole.

« Oui, sans doute, je la tiendrai. Il le faut bien ; car je vais me marier, mes amis, et c'est par vous, par vous seul, M. Derville, que je veux être mariée dans cet asyle du bonheur conjugal.

« Nous avions eu quelques pressentimens à cet égard, répondit M. Derville, tandis que sa femme, embrassant affectueusement mistriss Arlington, lui dit avec ferveur, « puissiez-vous être aussi heureuse que moi ! »

Mistriss Arlington leur apprit alors que sir Henri Arlington avait renouvelé ses instances pour obtenir sa main, instances auxquelles une constance aussi éprouvée, et le souvenir des vœux de ses parens pour cette union, avaient donné un nouveau prix à ses yeux : elle ajouta que son cœur les avait agréées. « Il doit, dit-elle encore, arriver ce soir aux bains du voisinage, d'où il pourra venir nous voir souvent. »

Après cette communication importante, on se sépara jusqu'au lendemain matin.

A son lever, Anna, qui s'était couchée la veille avant que la famille fût instruite de rien, apprit que mistriss Arlington allait se marier avec sir Henri Arlington, son parent, et fut excessivement curieuse de savoir quelle sorte d'homme c'était. Sa mère et sa sœur partageaient sa curiosité; et dès qu'ils l'eurent temoignée, mistriss Arlington leur dit que, sans être un bel homme, son futur époux avait l'air noble et les manières prévenantes: il a, comme je le lui ai dit, le regard scrutateur et pénétrant d'un diplomate; mais ce coup-d'œil en lui, au moins à mon avis, ne dénote qu'un esprit supérieur, et rien qui sente la ruse.

« Quoi! il n'est pas beau! répéta Anna d'un air triste et rêveur. Il n'est pas beau!

« Non, mon enfant, et je ne suis pas sûre que vous ne le trouviez pas vieux et

laid. Anna ne répondit rien, mais elle tourna la tête, et on l'entendit pleurer amèrement.

« Qu'avez-vous donc, Anna? dit mistriss Derville; et il se passa quelque temps avant que l'enfant pût répondre presque en sanglottant : « Je ne puis souffrir d'entendre dire que mistriss Arlington va se marier à un homme vieux et laid. » Cependant, les raisons des deux dames, leurs assurances réitérées que la sagesse et le mérite, la vertu et les talens dans un homme étaient bien préférables à la beauté, parvinrent à calmer un peu les chagrins d'Anna.

« D'ailleurs, je l'aime; oui, je l'aime, dit mistriss Arlington en souriant.

« Je n'en suis pas moins étonnée que vous aimiez un homme vieux et laid, dit Anna, et d'entendre maman dire que la beauté est indifférente dans un homme; car je suis sûre qu'elle est très-fière de la beauté de papa.

« Mais, Anna, je le suis bien davantage des vertus de votre père; et comme

je vois que vous n'êtes pas bien disposée à nous entendre , nous remettrons ce sujet à un autre moment.

Le lendemain Derville se rendit aux bains , dans l'intention d'engager sir Henri Arlington à venir dîner avec eux. Sir Henri accepta l'invitation pour lui et un ami qui l'accompagnait. Ils prirent ensemble le chemin de Lovelands, où ils arrivèrent quelques instans avant le dîner.

Quand Anna entendit annoncer l'arrivée de sir Henri, Jenny ni Sally ne purent lui persuader de descendre , tant elle avait peur de voir la laideur du futur époux de sa chère et belle mistress Arlington, tant elle était sûre qu'en le voyant si laid elle le haïrait : elle finit cependant par se laisser conduire au parloir.

Comme il y avait deux étrangers , Anna ne pouvait savoir lequel des deux était le redouté sir Henri. Elle ne se hasarda donc à regarder ni l'un ni l'autre ; d'un air d'embarras et de mauvaise hu-

meur qui ne lui était pas ordinaire, elle s'assit sur le bord d'une chaise, et se mit à jouer avec ses doigts.

Dans ce moment, sir Henri, par mégarde, laissa tomber un de ses gants, et mistriss Derville dit à Anna de le ramasser. Elle était si confuse en le relevant, qu'elle le laissa retomber; et sir Henri se baissant pour le prendre, leurs têtes se heurtèrent.

Anna n'éprouva pas la moindre douleur; mais elle en eut ressenti, qu'elle l'eût oubliée en écoutant la voix douce et l'accent plein de bonté avec lequel l'étranger lui demanda s'il ne lui avait point fait mal. En lui parlant, il l'attira doucement près de lui. Encouragée par le ton et l'action de celui qui lui adressait la parole, Anna leva les yeux sur lui, et l'assura qu'il ne lui en avait fait aucun. Pendant qu'elle parlait, l'étranger la regarda avec un sourire de plaisir et d'approbation qui lui fit baisser les yeux; mais elle les reporta bientôt sur l'in-

connu, dont la physionomie heureuse lui plaisait déjà beaucoup.

« Je puis, à ce que je crois, deviner votre nom, lui dit sir Henri ? »

« Oh ! non, sûrement, vous ne le pouvez pas. »

« Pardonnez-moi ; vous vous appelez Anna ? »

« Oui, sûrement ; vous saviez bien que je n'étais pas Jenny, puisque c'est une grande demoiselle, ainsi vous avez pu aisément deviner que j'étais Anna. Pour moi, je ne pourrais pas deviner qui vous êtes ; tout ce que je sais, c'est que vous n'êtes pas sir Henri Arlington. »

« Eh comment le savez-vous ? »

« Oh je le sais..... parceque je le sais ; mais je ne dirai pas pourquoi. »

« Eh bien, si je ne le suis pas, où est-il ? Oh ! à coup sûr, c'est ce monsieur qui est à la fenêtre, et qui parle à papa. » Alors regardant sérieusement sir Henri, elle ajouta : Oh ! non, je suis sûre que vous n'êtes pas sir Henri Arlington !

« Que veut-elle dire ? demanda sir Henri à mistriss Arlington qui riait.

« Venez ici Anna , dit cette dame , et dites-moi à l'oreille pourquoi vous êtes si sûre que ce n'est pas là sir Henri Arlington ?

« Pourquoi ? lui dit Anna tout bas. Parceque vous m'avez dit qu'il était vieux et laid , et que ce monsieur est si beau , a l'air si bon.

« C'est peut-être parcequ'il a l'air si bon que vous le trouvez beau. C'est cependant lui qui est sir Henri Arlington.

« Ah ! ma chère amie , que je suis contente ! s'écria l'aimable enfant , retournant auprès de sir Henri.

« Contente de quoi , Anna ?

« Que vous soyez vraiment sir Henri. » Bientôt après , sir Henri lui ayant demandé comment se portait Nelly , Anna lui dit qu'il avait le temps avant dîner de la voir avec ses petits , ainsi que ses lapins ; et sir Henri ayant eu la complaisance de l'accompagner , le dîner était sur table avant qu'on le vît revenir te-

nant par la main Anna enchantée.

Sir Henri ne plut pas moins à la mère qu'à la plus jeune de ses filles ; car il berçait son petit garçon aussi bien qu'elle ; et il déclara que quoi qu'il aimât tous les enfans , celui-ci était le plus beau qu'il eût jamais vu. Était-il possible après cela que sir Henri pût avoir un seul défaut aux yeux de mistriss Derville ? Pour son mari, il apprit à apprécier sir Henri par des qualités plus solides : sa piété éclairée, la haute culture de son esprit, ses talens, son caractère, ses vertus actives, lui concilièrent l'estime du digne pasteur.

« Un jour mistriss Arlington prit à part son amie, et lui dit : une cure à ma nomination, et qui vaut au moins mille livres sterlings de revenu, est devenue vacante. Je présenterai celui que vous voudrez, de votre mari ou de votre fils.

« Que ce soit mon fils, je vous en prie : je n'hésite pas un moment ; car

j'ai profité de vos avis, et je me trouve contente de mon sort.

« Peut-être ne désirez-vous rien pour vous-même, mais vous pouvez former des vœux pour vos enfans : ainsi M. Derville prendra la cure, jusqu'à ce que Lionel puisse l'occuper. Si vous vous déterminez à en mettre le revenu de côté, votre fortune s'en trouvera considérablement augmentée au bout de trois ans, et Lionel peut être le vicaire de son père. Ce point décidé, mistriss Arlington pria mistriss Derville de lui dire franchement si son époux et elle avaient vu avec peine ou avec plaisir qu'elle se fût permis de témoigner par un don pécuniaire à Anna, sa reconnaissance du service signalé qu'elle avait reçu de sa mère. Mistriss Derville lui déclara avec la même franchise que l'intention lui avait rendu précieux ce don, ainsi que ses autres cadeaux ; mais que quand elle lui avait attribué l'envoi des chaises et des autres meubles, elle en avait été peignée.

« Je vais vous dire pourquoi je vous fais cette demande, dit mistriss Arlington : Je désire faire présent à Jenny d'une somme d'argent pour son mobilier, et sa garde-robe. Mais je craignais de vous paraître en agir trop librement.

« Cependant vous voyez qu'il est convenable que je fasse quelque chose pour elle, puisque j'ai fait à Anna un présent en argent, et que je donne une cure à Lionel. Réellement, pendant mon voyage, je n'ai pas dépensé la moitié de mon revenu, et je ne sais comment employer la quantité de fonds qui me reste. Aidez-moi, je vous prie, à en faire un bon usage. »

Les scrupules des Dervilles furent bientôt levés, et la bonté de mistriss Arlington mit le jeune couple, qui allait s'unir, dans un état d'aisance voisin du luxe. Mais avant le mariage de ces jeunes gens, Jenny eut à la fois l'honneur et le bonheur d'être avec Anna, fille de noce de leur chère mistriss Arlington, lorsque, dans la modeste église

de Lovelands, elle reçut de la main de l'homme qu'elle révérait le plus celle de l'homme qui lui était le plus cher.

Le second mariage se célébra sous de plus heureux auspices que le premier. La vue d'un père, à qui de funestes pressentimens n'avaient fait envisager celui-ci qu'avec douleur, ne troublait plus le bonheur de sa fille : elle savait au contraire que si ses parens eussent pu être les témoins de ce qui se passait dans ce monde, ils auraient comblé de bénédictions une union qui leur eût paru l'accomplissement de leurs plus chères espérances.

Cette union toujours heureuse est encore cimentée par la naissance de deux enfans. Lady Arlington a aussi la satisfaction de voir Emilie, cette innocente victime de son premier époux, unie par un mariage heureux avec cet amant dont nous avons parlé. Mais il n'est point ici-bas de bonheur sans mélange : il est des momens où mistriss Arlington regrette avec amertume d'a-

voir, dans sa jeunesse, pris l'ombre pour la réalité ; elle se reproche d'avoir dédaigné alors un amour qui fait maintenant son bonheur ; elle gémit non-seulement d'avoir privé un père qu'elle idolâtrait de la joie la plus vive qu'il eût pu éprouver , mais de l'avoir plongé dans une douleur mortelle , par le spectacle de sa misère. Quand ces regrets s'emparent de son cœur , elle semble perdre pendant quelque temps le sentiment de son bonheur. Mais ce sentiment se réveille bientôt dans toute sa force , et lorsque la maîtresse de Lawn-House se trouve réunie avec cette mistriss Derville qu'elle avait autrefois enviée, elle est toute orgueilleuse de pouvoir s'écrier : « Eh moi aussi je suis une épouse digne d'envie. ! »

FIN DU PREMIER VOLUME.

ur
de-
le-
en-
elle
eul
ngé
per
res
abb
enti
nem
re
ouse
Der-
ee
ier:
gne



Opie, Amelia Alderson,

Nouveaux contes moraux

Bd.: 1. - 314 S. : 1 Ill.

Paris 1818

P.o.angl. 266 c-1

urn:nbn:de:bvb:12-bsb10748000-2